This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

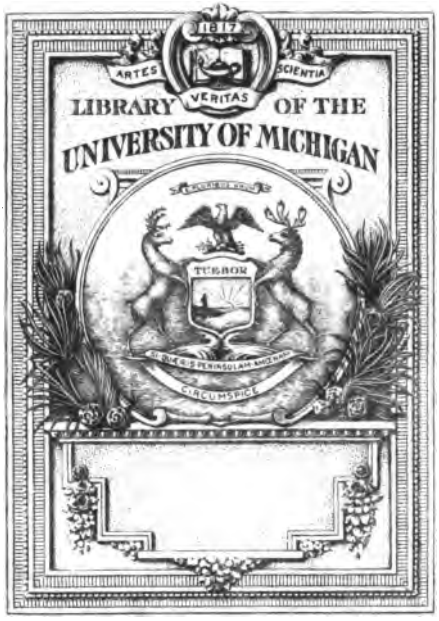
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1st Ser.

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre D.

TOME XI.

Pièces contenues dans ce Volume.

Didon.
Duc de Foix.
Démocrite.
Deuil. (le)
Diſpute. (la)

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE,

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

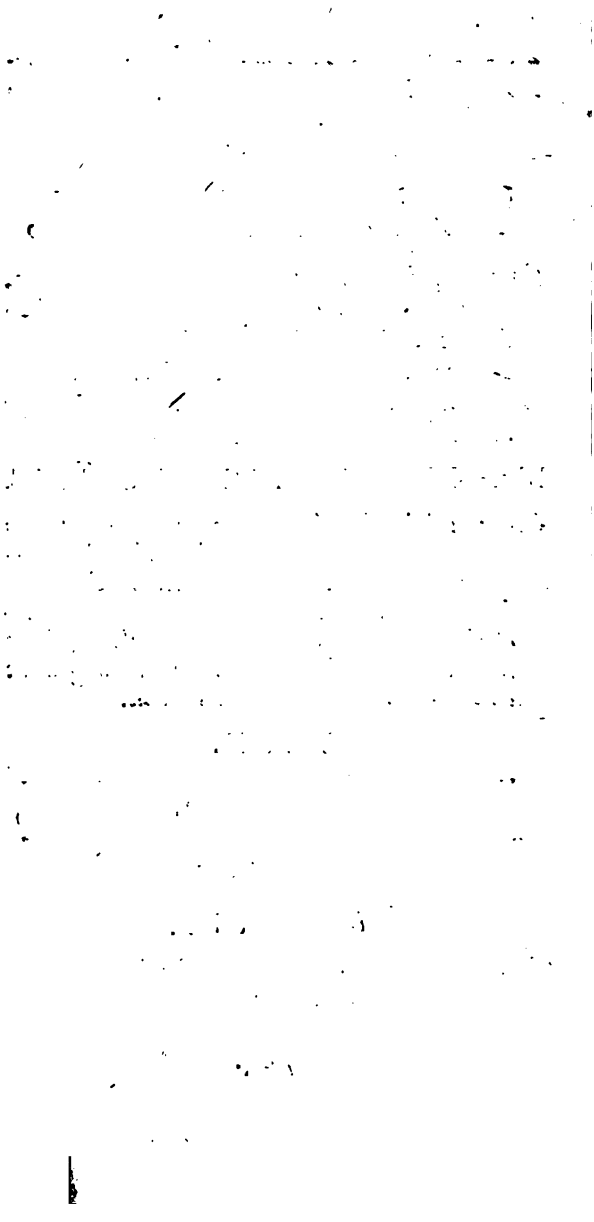
Lettre D.

TOME XI.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



Pompignan, Jean Jacques Lefranc, marquis de

DIDON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE M. LE FRANC,

REPRÉSENTÉE pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 21 Juin 1734.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

ÉNÉE, Chef des Troyens.

IARBE, Roi de Numidie.

ACHATE, Capitaine Troyen.

MADHERBAL, Miniſtre & Général des Carthaginois.

ZAMA, Officier d'Iarbe.

DIDON, Reine de Cathage.

BARCÉ, ÉLISE, } Femmes de la Suite de la Reine.

GARDES.

La Scène eſt à Carthage dans le Palais de la Reine.

Nota. Les noms des Acteurs ſont inſcrits dans l'ordre où ils ſont placés ſur la Scène. Lorſqu'il y a des déplacemens à la Scène, ils ſont indiqués par des renvois au bas des pages.

Mazarine
Dept. de Rom. Langs
317-68

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IARBE, MADHERBAL, ZAMA *dans le fond.*

IARBE.

ENFIN nous sommes seuls ; ami, grâce à tes soins,
Je pourrai maintenant te parler sans témoins.

MADHERBAL.

Iarbe dans ces murs ! Iarbe dans Carthage !
Dieux ! quels sont les projets où votre âme s'engage ?
Votre abord en ces lieux peut vous être fatal :
Songez vous bien, Seigneur....

3-12-18 Rés

IARBE.

Écoute Madherbal.

J'ignore le deſtin que le Ciel me prépare ;
Mais il eſt tems enfin qu'Iarbe ſe déclare :
Tous mes Ambaſſadeurs irrités & confus
Trop ſouvent de la Reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats, faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un Monarque puiſſant, fils du Maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime ;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens, ſous le faux nom de mes Ambaſſadeurs,
Au milieu de la Cour d'une Reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère ;
Que ſais-je ?..... n'écouter qu'un tranſport amoureux,
Me découvrir moi même, & déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux! Que dites-vous ? Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe !
Expliquez-vous, Seigneur. Eh quoi, votre âme épriſe...

IARBE.

Je pardonne ſans peine à ton étonnement ;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment.
Jadis, par mon aïeul exclus de la Couronne,
Avant que le deſtin me rappellât au Trône,
Tu ſais, comme dès-lors, ſans Maître & ſans Sujets,
Attendant que le Ciel, propice à mes ſouhaits,

Juſtifiât le ſang à qui je dois la vie,
Je quittai, malgré moi, les bords de Gétulie,
Et, cachant avec ſoin ma naiſſance & mon nom,
J'allai fixer mes pas à la Cour de Sidon.
A toi ſeul en ces lieux je me fis reconnaître:
Je te vis déteſter les crimes de ton Maître;
Je crus que je pouvais me livrer à ta foi.
L'épouvante régnait dans le palais du Roi;
On y pleurait encor le trépas de Sichée.
Didon, à ſon Époux pour jamais arrachée,
Coulait, dans les ennuis, ſes jours infortunés:
Je la vis, ſes beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me ſoumirent ſans peine au pouvoir de leurs charmes;
J'ôſai former l'eſpoir de calmer ſes alarmes;
Contre Pigmalion je voulais la ſervir:
A Didon, en ſecret, j'allais me découvrir,
Rien ne m'arrêtait plus; lorſque ſa prompte fuite
Rompit les vains projets de mon âme ſéduite.
Tu voulus pénétrer mes ſecrettes langueurs:
Cependant, accablé des plus vives douleurs,
Malgré ton amitié, malgré ma confiance,
Je te cachai mes feux accrus dans le ſilence;
J'abandonnai l'Aſie, & fus dans nos déſerts
Enſevelir ma honte & le poids de mes fers.
J'attendais qu'au milieu de ces climats horribles,
La mort s'offrît à moi dans mes courſes pénibles.
Enfin, après quatre ans, un heureux coup du ſort
De mon cruel aïeul vint m'apprendre la mort.

Dans mon cœur auſſi-tôt la gloire ſe ranime.
J'entends qu'on me diſpute un Sceptre légitime;
Qu'un Roi fier & barbare entre dans mes Etats,
A mes Sujets troublés fait croire mon trépas,
Et, leur ôtant le droit de ſe choiſir un Maître,
Les armes à la main, déclare qu'il veut l'être.
J'y courus; mon aſpect diſſipa leur effroi,
Et le Tyran vaincu fut ſoumis à ma loi.
Je l'avouerai: ſenſible au premier avantage
Dont la Victoire & Mars honoraient mon courage,
Je penſai que les ſoins d'un malheureux amour
Reſpecteraient le Trône, & fuiraient de ma Cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos Princes,
Répand avec terreur au fond de leurs Provinces
Que, d'un Peuple étranger arrivé dans nos Ports
Les murs de jour en jour s'élèvent ſur ces bords.
J'apprends que, de ſon frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie.
Qu'un amour mal éteint ſe rallume aiſément!
Déjà mon feu caché s'accroît à tout moment:
Rempli de cet amour, je me flatte, j'eſpère
Qu'au milieu de l'Afrique, une Reine étrangère
Ne rejettera point le ſecours & la main
D'un Roi, de ſes Etats redoutable voiſin.
Par mes Ambaſſadeurs j'offre cette alliance;
Projets mal concertés! Inutile eſpérance!
Ses refus, colorés de frivoles raiſons,
Cent fois m'ont accablé des plus ſanglants affronts.

Je viens, tel eſt l'amour qui m'aveugle & m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette ſuperbe Reine.
Tout prêts à ſe montrer, mes ſoldats, mes vaiſſeaux
Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux :
L'Amour conduit mes pas, la haîne peut les ſuivre:
Dans ce doute mortel je ne ſaurais plus vivre,
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi ;
Aujourd'hui ſon Amant, demain ſon Ennemi.

MADHERBAL.

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême :
Je frémis pour Didon, je tremble pour vous même :
Seigneur, n'attendez pas que je flatte vos feux ;
Je crains que le ſuccès ne trahiſſe vos vœux.

IARBE.

Que dis-tu, Madherbal ? & d'où vient cette crainte ?
Ne me déguiſe rien, parle-moi ſans contrainte.

MADHERBAL.

Que ne ſuis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus !
Vous ne formeriez point des deſirs ſuperflus.
Depuis plus de trois ans ſorti de ma Patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuſe Phénicie :
Inſtruit qu'abandonnée aux plus triſtes revers,
Après avoir long-tems parcouru les deux Mers,
Elle venait aux bords où le deſtin l'exile,
Contre un frère cruel mandier un aſyle ;
Je courus, je craignis pour ſes jours menacés :
La Reine, dans ſes murs, à peine encor tracés,
Reçut avec tranſport un ſerviteur fidèle,

Et de ſa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter ſur la faveur des Rois!
Un inſtant détermine ou renverſe leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur aſile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les attire au milieu de ſa Cour,
D'emplois & de bienfaits les comble chaque jour:
Eux ſeuls ont chez la Reine un accueil favorable.
Ce n'eſt pas que j'envie un crédit peu durable:
Je vois avec douleur ces Peuples étrangers
Attirer dans nos murs la guerre & les dangers:
On dit plus, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir en ſecret Énée avec la Reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la Reine... Ah! c'eſt trop m'outrager!
Je venais la fléchir, il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-même, indignés contre Énée,
Souffriront à regret ce honteux Hymenée;
Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le Chef d'un Peuple errant?
Ta chute, des Troyens ſerait bientôt l'ouvrage,
Madherbal; c'eſt à toi de ſeconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, Seigneur, moi rebelle! Ah! j'en frémis d'horreur!
Mais il faut excuſer l'Amour & ſa fureur.
Fallût-il ſur moi ſeul attirer la tempête,
Et duſſé-je payer mes conſeils de ma tête,
Je parlerai, Seigneur; & peut-être ma voix

A-t-elle chez la Reine encore quelque poids.
Votre Hymen eſt utile au bien de ſon Empire,
Et je me trahirais en craignant de le dire.
Mais ſi de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'Étranger l'emporte, & s'il l'épouſe enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un Sujet, d'un Miniſtre à ſa Reine fidèle.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je ſais parler aux Rois, mais non pas les trahir.
On ouvre, rappellez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le ſilence.

SCÈNE II.

DIDON, IARBE, MADHERBAL, ELISE, BARCÉ, ZAMA, & *Suite de la Reine dans le fond.*

IARBE.

REINE, je ne viens point retracer à vos yeux
De vos premiers refus l'éclat injurieux:
Il eſt tems qu'un Hymen, utile à votre gloire,
D'un affront ſi cruel efface la mémoire.
Toujours plus affermi dans ſon premier deſſein,
Iarbe, par ma voix, vous offre encor la main;
Et ſi, ſans affecter une audace trop vaine,

Un ſujet peut vanter les attraits d'une Reine ;
Du Roi qui me choiſit heureux Ambaſſadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre ſon cœur.
Pour un hymen ſi beau, tout parle, tout vous preſſe.
De nos vaſtes États Souveraine Maîtreſſe,
En impuiſſans efforts, en murmures jaloux,
Laiſſez de votre frère éclater le courroux :
Jouiſſez à jamais de la gloire brillante
Qu'un Roi victorieux aujourd'hui vous préſente :
Au nom d'Iarbe ſeul, vos Ennemis tremblans
Redouteront vos murs encore chancelans ;
Lui ſeul peut déformais aſſurer votre Empire ;
Terminez avec joie un hymen qu'il deſire,
Et que toute l'Afrique, inſtruite de ſon choix,
Adore vos attraits & reſpecte vos loix.

DIDON.

Lorſque, du ſort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Aſie un frère qui m'opprime,
Je ne m'attendais pas qu'un fils du Roi des Dieux
Voulut m'aſſocier à ſon rang glorieux.
Je dis plus ; j'avouerai que cette préférence
Exigeait de mon cœur plus de reconnaiſſance :
Mais, tel eſt aujourd'hui l'effet de mon malheur ;
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre Roi l'hymen d'une Étrangère ?
Faut-il que mes refus excitent ſa colère ?
Sauver mes jours proſcrits, rendre heureux mes Sujets,
Avec les Rois voiſins entretenir la paix,

Je viens, tel eſt l'amour qui m'aveugle & m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette ſuperbe Reine.
Tout prêts à ſe montrer, mes ſoldats, mes vaiſſeaux
Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux :
L'Amour conduit mes pas, la haîne peut les ſuivre:
Dans ce doute mortel je ne ſaurais plus vivre,
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi ;
Aujourd'hui ſon Amant, demain ſon Ennemi.

MADHERBAL.

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême :
Je frémis pour Didon, je tremble pour vous même :
Seigneur, n'attendez pas que je flatte vos feux ;
Je crains que le ſuccès ne trahiſſe vos vœux.

IARBE.

Que dis-tu, Madherbal ? & d'où vient cette crainte ?
Ne me déguiſe rien, parle-moi ſans contrainte.

MADHERBAL.

Que ne ſuis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus !
Vous ne formeriez point des deſirs ſuperflus.
Depuis plus de trois ans ſorti de ma Patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuſe Phénicie :
Inſtruit qu'abandonnée aux plus triſtes revers,
Après avoir long-tems parcouru les deux Mers,
Elle venait aux bords où le deſtin l'exile,
Contre un frère cruel mandier un aſyle ;
Je courus, je craignis pour ſes jours menacés :
La Reine, dans ſes murs, à peine encor tracés,
Reçut avec tranſport un ſerviteur fidèle,

Que dis-je ? Ce rivage où les vents & les eaux ;
D'accord avec les Dieux, ont poussé mes vaisseaux ;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'aurait jamais couvertes ;
Des rochers, des torrents, & des monts escarpés,
Voilà donc ces Pays, ces Etats usurpés !
Mais devrais-je, à vos yeux rabaissant ma Couronne,
Justifier le rang que le destin me donne ?
Les Rois, comme les Dieux, sont au-dessus des Loix :
Je règne, il n'est plus tems d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un Roi vainqueur vous bravez la puissance :
Déjà prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame ; toutefois, malgré vos fiers dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses Sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connais bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu ; votre injuste réponse
Ne permet plus.....

DIDON.

J'entends, & vois ce qu'on m'annonce.
Je sais combien les Rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés ;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre :
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater ;
J'attends sans me plaindre, & sans le redouter.

IARBE.

Ah ! je ne ſais que trop les raiſons... Mais, Madame,
Je devrais reſpecter les ſecrets de votre âme :
J'en ai trop dit peut-être ; excuſez un Sujet
Qu'entraîne pour ſon Prince un amour indiſcret.
Je vous laiſſe ; a vos yeux mon zèle a dû paraître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon Maître.

SCÈNE III.

ÉLISE, DIDON, BARCÉ.

ÉLISE.

Vous le voyez, hélas ! que n'en puis-je douter !
Iarbe contre vous eſt tout prêt d'éclater ;
Vos refus vont armer ce ſuperbe courage :
Par ſes Ambaſſadeurs il menace Carthage ;
Bientôt vous le verrez, autour de ces remparts,
La vengeance à la main, porter ſes étendarts :
Pigmalion lui-même, au bruit de tant d'alarmes,
D'un Prince furieux ſecondera les armes,
Et, des murs de Sidon envoyés ſur ces bords,
Les vaiſſeaux du Tyran aſſiégeront nos ports.
Dans un ſi grand danger quelle eſt votre eſpérance ?
Qu'attendez-vous ?

DIDON.

Le Ciel prendra notre défenſe.
Ai-je donc mérité qu'un refus de ma main

Toutefois, au moment de voir trancher ſes jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également ſa mort ou ſa victoire ;
Je crains que des Troyens relevant tout l'eſpoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir.
Ilion, à ton ſort mes yeux donnent des larmes,
Mais pardonne à l'Amour qui cauſe mes alarmes ;
De ta chute aujourd'hui je rends grâces aux Dieux,
Puiſque c'eſt a ce prix qu'Énée eſt en ces lieux.

ÉLISE.

Le bonheur de ma Reine eſt tout ce qui me flatte ;
Mais puiſqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous haït, & d'un rival jaloux.
Allons, & raſſemblez tous ceux que leur prudence
Appelle chaque jour à votre confiance :
Inſtruits de vos deſſeins...

DIDON.

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer.
Quoi ! du rang où je ſuis déplorable victime,
Faut-il ſacrifier un amour légitime,
Et, nourriſſant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts ?
N'ajoutons rien aux ſoins de la grandeur ſuprême ;
Trop de tourmens divers ſuivent le Diadême ;
Et le deſtin des Rois eſt aſſez rigoureux,
Sans que l'Amour les rende encor plus malheureux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

TANDIS que de ſa Cour la Reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les ſecrets ſentimens de mon cœur agité.
Après tant de malheurs & d'alarmes diverſes,
Je n'attends déſormais que de longues traverſes,
Et je n'eſpère plus que le Ciel appaiſé
Nous accorde un repos ſi long-tems refuſé.
En vain à mes deſirs tout ſemble ici répondre,
L'inflexible deſtin ſe plaît à me confondre;
Je ne ſais quel remords me trouble nuit & jour;
Les jeux & les plaiſirs règnent dans cette Cour,
Cependant ſon éclat m'importune & me gêne,
Je jouis à regret des bienfaits de la Reine,
Par mille ſoins divers je me ſens déchirer.
Que m'annonce ce trouble, & qu'en dois-je augurer?

Quoi ! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte ?
Se peut-il que le Ciel, que Junon m'en écarte,
Que je ſois ſans aſile, & que les ſeuls Troyens
Perdent dans l'Univers le droit de Citoyens ?

ACHATE.

Je ne reconnais point Énée à ce langage.
Qu'attendez-vous : Fuyez les remparts de Carthage :
C'eſt un arrêt des Dieux, n'en doutez pas. Seigneur,
Et leur voix aujourd'hui vous parle au fond du cœur.
Hâtez-vous de pourſuivre une illuſtre conquête.
Eh quoi ! Vous balancez ! Quel charme vous arrête ?
Qu'eſt devenu ce cœur ſi grand, ſi généreux,
Que n'étonna jamais le ſort le plus affreux ?

ÉNÉE.

Depuis que dans le ſang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de ſa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans
Les cendres d'Ilion ſont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reſte des Troyens échappé du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avaient promis les Miniſtres des Dieux ;
Mais tu ſais comme alors d'invincibles obſtacles
Démentaient à nos yeux le Prêtre & les Oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignait du bord ;
[illegible] un vent plus doux conduit juſques au port,
[illegible] Nations enſemble conjurées,
[illegible] à la main, nous fermer leurs contrées :

Plus loin, quand mes ſoldats accablés de travaux
Se crurent parvenus à la fin de leurs maux,
Qu'il vivaient ſans alarme & traçaient avec joie
Les Temples & les murs d'une ſeconde Troie,
Je vis les Dieux armés de foudres & d'éclairs
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le Tonnerre,
Couvrir d'un ſouffle impur la face de la Terre;
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés:
Ainſi dans l'Univers proſcrits, perſécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuſte Déeſſe,
Énée & les Troyens trouvent par tout la Grèce.
Touché de nos malheurs, un ſeul Peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ſes murs, nous offre ſon appui;
Crois-tu que mes ſoldats qui jouiſſent à peine
De l'aſile & des biens qu'ils doivent à la Reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver ſur les flots les horreurs du trépas,
Reconnaiſſent ma voix, & quittent ſans murmure
Le repos précieux que Didon leur aſſure,
Pour aller ſur mes pas en de ſauvages lieux
Importuner encor les Oracles des Dieux?

ACHATE.

Obéir à ſon Roi n'eſt pas un ſacrifice:
Seigneur à vos ſoldats rendez plus de juſtice;
Le malheur, votre exemple en ont fait des Héros;
Préſentez leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler ſans contrainte,

Le refus des Troyens n'eſt pas la ſeule crainte
Qui retient en ces lieux vos deſirs & vos pas :
Un ſoin plus ſéduiſant...

ÉNÉE.

Je ne m'en défends pas,
Je brûle pour Didon ; ſa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux & mon eſtime.
Je ne ſais ſi mon cœur ſe flatte en ſon amour,
Mais peut-être le Ciel m'appelloit à ſa Cour :
Son malheur eſt le mien, ma fortune eſt la ſienne ;
Elle fuit ſa patrie & j'ai quitté la mienne ;
Le fier Pygmalion pourſuit les Tyriens,
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens ;
L'un à l'autre connus par d'affreuſes misères,
Le deſtin nous raſſemble aux terres étrangères ;
Et peut on envier à deux cœurs malheureux
Le funeſte intérêt qui les unit tous deux ?
Que dis-je ? Sans Didon, ſans ſes ſoins favorables,
D'Ilion fugitif les reſtes déplorables,
Inconnus dans ces lieux, ſans vaiſſeaux, ſans ſecours,
Sur un rivage aride auraient fini leurs jours.
As tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes ſur ces bords tomber dans l'eſclavage ?
Les Tyriens en foule accompagnaient nos pas,
Et déjà contre nous ils murmuraient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune Souveraine
Rendit d'abord le calme à mon âme incertaine :
Ses regards, ſes diſcours, garans de ſa bonté,

Cet air majeſtueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du Trône,
Sur le front d'une Reine embellit la Couronne,
Les hommages flatteurs d'une ſuperbe Cour,
Tout m'inſpirait déjà le reſpect & l'amour.
Avec quelle douceur écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette Reine, ſenſible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont ſuivi ſa promeſſe,
Achate, je dois tout aux ſoins de ſa tendreſſe;
Eh! puis-je refuſer mon cœur à ſes attraits,
Quand ma reconnaiſſance eſt due à ſes bienfaits?

ACHATE.

Tel eſt d'un cœur épris l'aveuglement extrême,
Il ſe fait un plaiſir de s'abuſer lui-même;
Et le vôtre, Seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger, quand il devrait le fuir.
Déjà, tout occupé de ſa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure,
Il croit que chaque inſtant retarde ſes deſtins;
Si la gloire une fois...

ÉNÉE.

Et c'eſt ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur ſait auſſi ce qu'il doit à la Reine.
Je la vois; laiſſe nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder & l'honneur & l'amour!

SCÈNE II.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE; GARDES *dans le fond.*

DIDON.

SEIGNEUR, il était tems que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud ſolemnel, gage de notre foi,
Devait aux yeux de tous vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conſpire,
Le ſalut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'eſt pas l'amour ſeul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre ſort & le mien,
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage;
Je termine vos maux, vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de Rois contre nous irrités,
Vous ſaurez affermir le trône où vous montez.
Cher Prince, qu'il eſt doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre ſort dépende & de l'un & de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finiſſe nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'eſt de tous les biens le plus cher à mon âme.
Quel comble à vos bienfaits! Quel bonheur pour ma flamme!

Quoi ! je ſerais à vous ? Eſpoir trop enchanteur,
Ne ſeras tu pour moi qu'une flatteuſe erreur ?
Princeſſe, diſpôſez de mon ſort, de ma vie ;
Vous plaire & vous aimer, c'eſt mon unique envie ;
Puiſſions-nous éviter les maux que je prévois....
Puiſſent tous les Troyens penſer comme leur Roi !

DIDON.

Que dites-vous, Seigneur ? Quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE.

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle ;
Mais je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Ma Princeſſe...

DIDON.

Achevez, vous me faites trembler.

ÉNÉE.

Vous voyez ſur ces bords le déplorable reſte
D'un peuple ſi long-tems à ſes Vainqueurs funeſte ;
Cependant, accablé du malheur qui le ſuit,
Malgré l'état cruel où le ſort l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obſtinés à ſa perte
Et la mort chaque jour à ſes regards offerte,
Ce reſte fugitif, ce peuple infortuné
A ſoumettre les Rois croit être deſtiné.
Les Troyens ſur mes pas veulent ſe rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs Ancêtres :
L'Auſonie eſt ce lieu ſi cher à leurs deſirs :
Leurs chefs ôſent déjà condamner mes ſoupirs ;
Je tremble que du Ciel les ſacrés Interprètes.

Ne joignent leur ſuffrage à ces rumeurs ſecrettes,
Et qu'un zèle indiſcret échauffant les eſprits
Ne porte juſqu'à moi la révolte & les cris.
Tel eſt du préjugé le pouvoir ordinaire,
Il ſoumet aiſément le crédule vulgaire.
Courageux ſans honneur, ſcrupuleux ſans vertu,
Souvent, dans les tranſports dont il eſt combattu,
Le ſoldat, entraîné ſur la foi d'un Oracle,
Du reſpect pour les Rois briſe le vain obſtacle,
Cède ſans la connaître à la Religion,
Et ſe fait un devoir de la rebellion.
Ah! Si le même jour, où mon ame contente
Se promet un bonheur qui paſſait mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez;
Une gloire barbare.... Hélas! Vous frémiſſez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel? Quel funeſte langage!
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen ſi doux, ſi cher à nos ſouhaits,
Serait donc traverſé par vos propres ſujets!
Je voulais les combler & de biens & de gloire;
Ils veulent donc ma mort!

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire:
Enchantés du repos que vous leur aſſurez,
Ils vous verront, Madame, & vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit, ſouffre à regret l'idée
Du trouble dont votre âme eſt déjà poſſédée.

Je vous quitte ; il eſt tems d'inſtruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux ſoldats Tyriens.
Mais dut le Ciel lui-même, inſpirant ſes Miniſtres,
Ne m'annoncer ici que des ordres ſiniſtres,
Ni les Dieux offenſés, ni le deſtin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.

SCÈNE III.

ÉLISE, DIDON, GARDES.

DIDON.

ÉLISE, que deviens-je, & quel trouble m'agite ?
Quel ſoupçon ſe préſente à mon ame interdite ?
De quel malheur fatal vient-il me menacer ?
Énée ! O Ciel !... Non, non, je ne puis le penſer ;
Il m'aime, il ne veut point trahir une Princeſſe
Qui par mille bienfaits lui prouve ſa tendreſſe.
Mais lorſque notre hymen doit faire ſon bonheur,
Quel noir preſſentiment fait naître ſa terreur ?
Eſt-ce toi, peuple ingrat, eſt-ce vous, cher Énée,
Qui trompez ſans pitié mon ame infortunée ?
Que dois-je ſoupçonner ? Quels maux dois-je prévoir ?
Conſpirez-vous enſemble à trahir mon eſpoir ?
Tendre ou perfide amant ! Fatale incertitude !

ÉLISE.

Soupçonner un Héros de tant d'ingratitude,

Quand vos bienfaits ſur lui verſés avec éclat....

DIDON.

En amour un Héros n'eſt ſouvent qu'un ingrat.
Hélas ! Après l'eſpoir dont je m'étais flattée,
Dans quel gouffre de maux ſuis-je précipitée ?
Je m'attends déſormais aux plus funeſtes coups,
J'ignore mes malheurs, & dois les craindre tous.

ÉLISE.

Suſpendez les douleurs dont votre âme eſt atteinte,
Je ne condamne point des mouvemens de crainte ;
Du Prince qui vous aime attendez le retour ;
Je le connais trop bien, croyez que ſon amour....

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon âme s'éclairciſſe ;
Chaque inſtant différé redouble mon ſupplice.

SCÈNE IV.

ÉLISE, DIDON, BARCÉ, GARDES.

DIDON.

MAIS que nous veut Barcé ?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'Ambaſſadeur demande à paraître à vos yeux,
Madame ; il ſuit mes pas, & vient pour vous inſtruire

D'un ſecret important au bien de cet Empire.

DIDON.

Quoi! dans le moment même où mon cœur déſolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il eſt accablé,
Quand je ſens augmenter la douleur qui me preſſe,
Faut-il qu'à mes regards un Étranger paraiſſe!
Il lira dans mes yeux mon triſte déſeſpoir,
Et peut-être mes pleurs... N'importe il faut le voir.
Que vous êtes cruels, ſoins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il me donne!
Par la contrainte affreuſe où je ſuis malgré moi,
Éliſe, tu connais quel eſt le ſort d'un Roi:
Ce faſte dont l'éclat l'environne ſans ceſſe,
N'eſt qu'un dehors pompeux qui cache ſa faibleſſe,
Sous la pourpre & le dais maître plein de hauteur,
Et de ſes paſſions eſclave au fond du cœur.
Qu'il entre j'y conſens.

(BARCÉ *ſort.*)

SCÈNE V.

ÉLISE, DIDON, GARDES.

DIDON, *à Eliſe.*

ET vous, qu'on ſe retire!

(ÉLISE *ſort.*)

SCÈNE VI.

DIDON, *ſeule.*

Que vient-il m'annoncer ? Que pourrai-je lui dire ?

SCÈNE VII.

DIDON, IARBE, GARDES.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens eſt donc ſacrifié,
Madame ? votre hymen eſt déjà publié.
C'eſt peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un Monarque puiſſant irrite le courage ;
Un guerrier, qui jamais ne l'aurait eſpéré,
A l'amour d'un grand Roi ſe verra préféré !
Achevez toutefois un fatal hyménée,
Bravez toute l'Afrique, & couronnez Énée :
Il ſera votre Epoux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos Rois,
Suivi de ſes Troyens....

DIDON.

Je m'abuſe peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre Maître ;
C'eſt à lui de choiſir ou la guerre ou la paix ;
J'aime, j'épouſe Énée, & mes ſoldats ſont prêts.

IARBE.

Oui, Madame, il choisit; & vous verrez, sans doute,
Éclater des fureurs que pour vous je redoute.
Vous épousez Énée! & votre bouche, ô Ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel!
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la Reine?

IARBE.

A maté mérité reconnaissez un Roi?

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe,..?

IARBE.

Oui, cruelle, c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans par le destin contraire
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis; vos malheurs firent taire mes feux.
Un autre parlerait des tourmens rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse
Qui ne saurait sans vous être jamais heureuse:
Mais je laisse aux amans les soupirs, les langueurs,
Du luxe Asiatique hommages séducteurs;
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage,
Que, pour surprendre un cœur, l'amour met en usage:
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats;
Dites un mot, Madame, & je vole aux combats;
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique & votre frère.

Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Oſera diſputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire, & de vaincre pour vous.

DIDON.

Seigneur, de votre amour juſtement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée ;
Car enfin, quelque ſoit le tranſport de vos feux,
Mon cœur n'eſt plus à moi pour écouter vos vœux.
Mais quoi ! je connais trop cette vertu ſévère
Dont votre auguſte front porte le caractère.
Un Héros tel que vous, fameux par ſes exploits,
Dont l'Afrique redoute & reſpecte les loix,
Maître de tant d'États, doit l'être de ſon âme :
Voudrait-il, n'écoutant que ſa jalouſe flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs ?
Non ce n'eſt pas aux Rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du Dieu que l'Olimpe révère.
J'admire vos exploits, votre amitié m'eſt chère ;
C'eſt à vous de ſavoir ſi je puis l'obtenir,
Ou ſi de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvemens du feu qui vous anime,
Vous voulez ſeconder le deſtin qui m'opprime ;
Hâtez vous, ſignalez votre jaloux tranſport,
Accablez une Reine en butte aux coups du ſort,
Qui, prête à voir ſur elle éclater le tonnerre,
Peut ſuccomber enfin ſous une injuſte guerre,
Mais que le ſort cruel n'abaiſſera jamais
A contraindre ſon cœur pour acheter la paix.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VIII.

IARBE *ſeul.*

DIEUX! Quel trouble eſt le mien! Le feu qui me dévore
Malgré ſes fiers dédains peut-il durer encore?

SCÈNE IX.

IARBE, ZAMA.

IARBE.

QUE voulez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, ſongez à vous.
On ſoupçonne qu'Iarbe eſt caché parmi nous:
Un bruit ſourd & confus....

IARBE.

Il n'eſt plus tems de feindre,
Iarbe eſt découvert; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorſqu'on s'attend à voir de toutes parts
Vos ſoldats furieux aſſiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haîne....

IARBE.

Malheureux ! où m'emporte une tendreſſe vaine ?
La rage & le dépit me font verſer des pleurs.
N'ai-je pu déguiſer mes jalouſes fureurs ?
Et toi qui dois rougir du feu qui me ſurmonte,
Toi qui devrais venger ma douleur & ma honte,
Maître de l'Univers, les dédains, les mépris,
Si je ſuis né de toi, ſont-ils faits pour ton fils ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me poſſède,
Une prompte vengeance en eſt le ſeul remède.
J'eſtime tes conſeils, j'admire ta vertu;
Sous le joug malgré moi je me ſens abattu,
Je vois ce que mon rang me preſcrit & m'ordonne,
Un excès de foibleſſe eſt indigne du Trône:
Mais enfin, la fureur ne peut-elle, à ſon tour,
Dans un cœur outragé ſuccéder à l'amour?
Ou ſi je veux en vain ſurmonter ſa puiſſance,
Du moins l'heureux ſuccès d'une juſte vengeance
Adoucira les ſoins qui troublent mon repos;
Et c'eſt toujours un bien que de venger ſes maux.

MADHERBAL.

Je vous plains, d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paraît gémir de ſa faibleſſe extrême.
Ah! Si votre âme en vain tâche de ſe guérir,

Si vos propres malheurs ne ſervent qu'à l'aigrir,
Briſez avec fierté de rigoureuſes chaînes,
Mais n'intéreſſez point votre gloire à vos peines.
Les refus de la Reine offenſent votre honneur!
Ils arment vos ſujets! Non, je ne puis, Seigneur,
Dans de pareils tranſports, vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire?
Et le refus d'un cœur eſt-il donc un affront
Qui doive d'un Héros faire rougir le front?
Songez....

IARBE.

J'aime la Reine, un autre me l'enlève!
Ah! S'il faut malgré moi que leur hymen s'achève,
Je ne ſouffrirai pas qu'heureux impunément
Ils inſultent enſemble à mon égarement.
A quoi me réduis-tu, trop cruelle Princeſſe!
Tu ſais comme mon cœur, tout plein de ſa tendreſſe,
Venait avec tranſport offrir à tes appas
Un ſecours néceſſaire à tes faibles États.
J'ai voulu contre tous défendre ton Empire,
Et tu veux me forcer, ingrate, à le détruire.

MADHERBAL.

Hé bien, ſuivez, Seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'inſtant;
Appellez vos ſoldats du fond de vos provinces,
Armez contre Didon les ſujets & les Princes;
C'eſt aux Dieux maintenant d'être notre ſoutien.
Je vois ſans en frémir ſon danger & le mien;

Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle ;
Et l'Univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux, & plaindra ses malheurs.

IARBE.

Quoi ! pour un Étranger l'ingrate me dédaigne,
Madherbal, & tu veux que l'Univers la plaigne !
Mais d'un soin si gênant devrais-je me troubler ?
Roi d'un peuple cruel, je veux lui ressembler.
L'Amour dans nos forêts ne verse point de larmes ;
Qu'il porte en d'autres lieux ses honteuses alarmes.
Mon cœur jusqu'à ce jour s'est contraint à regret.
Si c'est une vertu de gémir en secret,
D'épargner une ingrate & l'amant qui l'engage ;
Un Prince, un Africain, né sous un ciel sauvage,
Aux seuls travaux de Mars dès l'enfance formé,
A de telles vertus n'est point accoutumé ;
Et dans ses passions conduit par la nature,
Il y cherche sa gloire & non pas une injure.
J'en atteste le Dieu dont j'ai reçu le jour,
Ces superbes remparts témoins de mon amour,
Ces lieux, où, dévoré d'une flamme trop vaine,
Je viens d'offrir des vœux rejetés par ta Reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main
Jusque dans ce Palais me frayer un chemin ;
Ou mon sang répandu dans l'horreur du carnage
D'un fatal ennemi délivrera Carthage.
Que dis-je ? Quel espoir peut vous être permis ?

Vous n'avez contre moi qu'un amas de bannis:
Le ſang dont je ſuis né m'aſſure la victoire:
Prêts à ſe couronner d'une immortelle gloire,
Bientôt les Africains ſeront tous animés
De ces mêmes tranſports dans mon cœur allumés;
Vos temples & vos murs ſeront réduits en poudre,
Et fils de Jupiter j'y porterai la foudre.

SCÈNE II.

MADHERBAL *ſeul.*

Juste Ciel qui m'entends, éloigne ces horreurs!
Éliſe vient. Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame, c'en eſt fait, Iarbe court aux armes;
Témoin de la fureur qui captive ſes ſens,
Je viens de recevoir ſes adieux menaçans;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la Reine a dû s'attendre :
Je courais sur vos pas la chercher en ces lieux :
Je la vois ; la douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

ÉLISE, DIDON, MADHERBAL.

DIDON.

AH ! venez rassurer une amante troublée :
Des guerriers Phrigiens l'élite est assemblée,
Leurs Prêtres ont déjà fait dresser des autels,
Il entraînent Énée aux pieds des Immortels ;
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh ! Quoi ! Soupçonnez-vous la vertu de leurs Prêtres ?
Qui sait si, par leurs soins, les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord ?
Que craignez-vous ?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce ;
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi.
Peut être ce moment est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,

Qu'un ſerviteur fidèle interrompe vos larmes.
Vous devez votre eſprit, Madame, à d'autres ſoins ;
L'amour a ſes momens, l'État a ſes beſoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage ;
C'eſt à nous de ſonger à prévenir l'orage.
Bientôt, ſur ces remparts tous nos chefs raſſemblés
Calmeront, par mes ſoins, nos Citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique eſt conjurée,
Du peuple & du ſoldat ma Reine eſt adorée :
Tout peuple eſt redoutable, & tout ſoldat heureux,
Quand il aime ſes Rois, en combattant pour eux.

ÉLISE.

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie :
Mais quoi, vous oubliez qu'un téméraire amour
Oſe vous menacer juſque dans votre Cour !
Je ne le cache point : inſtruit de cette injure,
Autour de ce Palais votre peuple murmure,
Il demande vengeance, & ſe plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément ;
Et, ſi l'on en croyait les diſcours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage....

DIDON.

Le retenir ici ! Qu'ôſe-t-on propoſer ?
De ſon funeſte amour eſt-ce à moi d'abuſer ?
Je ſais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de Politique honorent de tels crimes ;
Je ſais que, trop ſéduits par de vaines raiſons,

Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des Palais & des Temples;
La Cour de plus d'un Prince en offre des exemples:
Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les loix de l'hospitalité,
D'un Roi, dans mon Palais, j'outrage la personne!
Est ce aux Rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux Souverains?
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
(*A Madherbal*)
Allez, & que ma garde assure sa retraite:
Que ce Prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.

(MADHERBAL *sort.*)

SCÈNE V.

ÉLISE, DIDON.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur & mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes; ...
Qu'il tarde à revenir! Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE.

Il vient.

SCÈNE VI.

ÉLISE, DIDON, ÉNÉE.

DIDON, *à elle-même.*

A son aſpect ma crainte ſe redouble :
Tout eſt perdu pour moi, je le ſens à mon trouble....

ÉNÉE, *à part.*

Dieux ! Je ne croyais pas la rencontrer ici.

DIDON.

Approchons. Mon deſtin va donc être éclairci.
Vous me fuyez, Seigneur!

ÉNÉE.

Malheureuſe Princeſſe,
Je ne méritais pas toute votre tendreſſe.

DIDON.

Ah ! Je vous aimerai juſqu'au dernier ſoupir.
Mais que dois-je penſer ? Je vous entends gémir.
Vous détournez de moi votre vue égarée....
Ah ! de trop de ſoupçons mon âme eſt dévorée,
Seigneur !

ÉNÉE.

Au déſeſpoir je ſuis abandonné.
Vous voyez des mortels le plus infortuné :
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Au Temple d'Apollon le Ciel s'eſt fait entendre,
Il s'explique, Madame, & me réduit au choix

D'être ingrat envers vous, ou rebelle à ſa voix.
Du fond du ſanctuaire un effrayant murmure
Dans les voûtes du Temple a précédé l'augure ;
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé,
L'Autel s'eſt entr'ouvert, & le Prêtre a parlé.
« Etouffe, m'a-t-il dit, une tendreſſe vaine ;
» Il ne t'eſt pas permis de diſpoſer de toi :
» Fuis des murs de Carthage, abandonne la Reine,
» Le deſtin pour une autre a réſervé ta foi.
Tout le peuple auſſi-tôt pouſſe des cris de joie.
Jugez du déſeſpoir où mon âme ſe noie :
J'ai voulu vainement combattre leurs projets ;
On m'oppôſe du Ciel les abſolus décrets,
Les champs Auſoniens promis à notre audace,
Et l'Univers ſoumis aux Héros de ma race,
Dans un repos obſcur Énée enſeveli,
Ses exploits oubliés, ſon honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres ſujets le mépris & la haîne ;
Que vous dirai-je enfin ? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur....

DIDON.

Qu'avez-vous réſolu ?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon âme.
Tout parlait contre vous, tout condamnait ma flamme ;
Ma gloire, mes ſujets, nos Prêtres & mon fils...

DIDON.

N'achevez pas, cruel, vous avez tout promis.

Où ſuis-je ! N'eſt-ce point un ſonge qui m'abuſe !
Eſt-ce vous que j'entends ? Interdite, confuſe,
Je ſens ma faible voix dans ma bouche expirer.
Eſt-il bien vrai ? Ce jour va donc nous ſéparer !
Qui me conſolera dans mes douleurs profondes !
Mon cœur, mon triſte cœur vous ſuivra ſur les ondes ;
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'Univers vous irez m'oublier.
M'oublier ! Ah ! Seigneur, de quelle affreuſe idée
Mon âme, en vous perdant, ſe verra poſſédée !
Je ſens que j'en mourrai. Mais hélas ! eſt-il tems,
Cher Prince, de hâter ces douloureux inſtans ?
Du moins à nos adieux préparez ma conſtance,
Et ſongez qu'il y va d'une éternelle abſence.
Ah ! Seigneur, ſans frémir pouvons-nous y penſer ?
Malgré les coups affreux dont je me ſens percer,
Malgré le déſeſpoir où mon amour me livre,
Je veux qu'à ma douleur je puiſſe encor ſurvivre ;
Faudra-t-il mettre au rang de mes jours malheureux
Le jour où je ſentis naître mes premiers feux ?
Que dis-je ? Peu touché des ſoins de ma tendreſſe,
Eſt-ce à vous de punir l'excès de ma faibleſſe ?

ÉNÉE.

Ah ! Je ſuis mille fois plus à plaindre que vous ;
C'eſt ſur moi que le ſort épuiſe tous ſes coups.
Vous régnez en ces lieux, ce trône eſt votre ouvrage ;
Le Ciel n'a point proſcrit les remparts de Carthage,
Il les voit s'élever, & ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres États.

Le ſoin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat & les attraits de la grandeur ſuprême
Effaceront bientôt une triſte amitié
Que nourriſſait pour moi votre ſeule pitié :
Et moi, juſqu'au tombeau j'aimerai ma Princeſſe ;
Mon cœur vers ces climats revolera ſans ceſſe,
Climats trop fortunés où l'on vit ſous vos loix !
Hélas ! Si de mon ſort j'avais ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrais de vos mains un ſceptre, une patrie ;
Les Dieux m'ont envié le ſeul de leurs bienfaits
Qui pouvait réparer tous les maux qu'ils m'ont faits.
Que n'ai-je point tenté malgré leurs loix preſcrites ?
De mon reſpect pour eux j'ai franchi les limites.
Obéiſſez en Reine aux volontés du ſort.
Rien ne peut des Troyens ralentir le tranſport ;
Effrayés par l'Oracle, & pleins d'un nouveau zèle,
Ils volent dès ce jour où le Ciel les appelle ;
Moi même vainement je voudrais arrêter
Des ſujets contre moi prompts à ſe révolter,
Je les verrais bientôt... Mais quel ſombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre viſage ?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux.

DIDON.

Non, tu n'es point le ſang des Héros ni des Dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naiſſance,
Un monſtre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux

De séduire une amante, & de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appellait aux bords de la Lybie?
T'ai je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un Empire assuré,
Toi, qui, dans l'Univers, proscrit, désespéré,
Rebut des flots, jouet d'un espoir inutile,
N'as trouvé qu'en ces lieux un favorable asile?
Les Immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur;
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante:
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante:
Tranquiles dans les Cieux, contents de nos autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des Mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse:
Ou, si jusques à nous leur Majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une faible amante ont abusé la foi:
Crains d'attester encor leur puissance suprême;
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même;
Mais tu ne connais point leur austère équité,
Tes Dieux sont le parjure & l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas! Que vos transports ajoutent à ma peine!
Moi-même je succombe, & mon âme incertaine
Ne saurait soutenir l'état où je vous vois.
Didon!

DIDON.

Adieu, cruel, pour la dernière fois.
Va, cours, vole au milieu des vents & des orages,

Préfère à mon Palais les lieux les plus ſauvages,
Cherche au prix de tes jours ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats:
Hélas! mon cœur charmé t'offrait dans ces aſiles
Un trône auſſi brillant, & des biens plus tranquiles.
Cependant tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs & mes regrets qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore;
Je devrais te haïr, ingrat, & je t'adore.
Oui, tu peux ſans amour t'éloigner de ces bords,
Mais ne crois pas du moins me quitter ſans remords;
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous ſépare,
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

ÉNÉE.

Ah! Madame, arrêtez...

DIDON.

Ah! laiſſe-moi, perfide.

ÉNÉE.

Non, vous ne ſuivrez point le tranſport qui vous guide.

DIDON.

Vas, je n'attends de toi ni pitié ni ſecours;
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours
(Elle ſort, Éliſe la ſuit.)

ÉNÉE.

Hé bien, malgré les Dieux, vous ſerez obéie.
Arrêtez. Elle fuit. Prenons ſoin de ſa vie.

SCÈNE VII.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

Seigneur, les Phrigiens n'attendent que leur Roi.
Partons, le Ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laiſſe-moi :
Quelque ſoient les tranſports où mon âme s'égare,
Le Ciel n'ordonne pas que je ſois un barbare.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, ÉNÉE.

ÉNÉE.

Elise, que la Reine étouffe ſes alarmes,
Énée à ſes beaux yeux a trop coûté de larmes.
Je cours aux Phrigiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'Amour le plus tendre,
J'irai, plein de tranſports, la revoir & l'entendre,
D'un hymen deſiré preſſer les doux liens,
Et porter à ſes pieds l'hommage des Troyens.

SCÈNE II.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

Ah! Seigneur, raſſurez mon âme inquiétée.
Contre l'affreux ſoupçon dont elle eſt agitée:
Mon zèle ſur vos pas m'a conduit vainement,
Le ſort vous rend enfin à mon empreſſement.
Je tremble d'éclaircir le funeſte myſtère
Qui vient de retarder un départ néceſſaire;
Mais vos yeux incertains ſemblent me révéler
Un ſecret que votre âme a voulu me celer.
Quoiqu'il en ſoit, Seigneur, partons, c'eſt trop attendre:
Que ſais-je? la pitié peut encor vous ſurprendre.
Hâtons-nous; nos vaiſſeaux couvrent déjà les mers,
Les cris des Matelots font retentir les airs,
L'Onde blanchit d'écume, &, s'il faut vous le dire,
Vos ſoldats, pleins du feu que le Ciel leur inſpire,
De leur Chef, en ſecret, accuſent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la Reine, Achate, & l'Amour eſt vainqueur.

ACHATE.

Que dites-vous? L'Amour! Ah! je ne puis vous croire!
Non, l'Amour n'eſt point fait pour étouffer la gloire:

Elle

Elle parle, elle ordonne, il lui faut obéir;
Ce n'eſt pas vous, Seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte & tes reproches.
Ton Maître en ce moment redoutait tes approches.
Mais! que veux tu? l'Amour fait taire mes remords,
Et de mon cœur trop faible il brave les efforts.
Cependant, tu le ſais, & le Ciel qui m'écoute
M'a vu ſur ſes décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triſte jour allait nous ſéparer,
A ſes premiers tranſports demeurer inflexible,
Et paraître barbare autant qu'elle eſt ſenſible.
Je courais vers Didon, quand tes empreſſemens
Commençaient d'atteſter la foi de mes ſermens;
Que m'importait alors une vaine promeſſe?
Je tremblais pour les jours de ma chère Princeſſe.
Quel ſpectacle, grands Dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettait la Reine & n'accuſait que moi.
Je ne puis ſans frémir en retracer l'image.
Son âme de ſes ſens avait perdu l'uſage;
Son front pâle & défait, ſes yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort ſemblaient être couverts;
Cependant ſa douleur & ſes vives alarmes
Donnaient de nouveaux traits à l'éclat de ſes charmes,
Et juſque dans ſes yeux mourans, noyés de pleurs,
Je liſais ſon amour, mon crime & ſes malheurs.

ais bientôt ſes tranſports ſuccédant au ſilence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence:
Je n'en ſaurais rougir; & tout autre que moi
D'un ſi cher aſcendant aurait ſubi la loi.
Lorſqu'une amante en pleurs deſcend à la prière;
C'eſt alors qu'elle exerce une puiſſance entière,
Et l'Amour qui gémit eſt plus impérieux
Que la gloire, le ſort, le devoir & les Dieux!

ACHATE.

Qu'entens-je? Eſt-il bien vrai? Quelle faibleſſe extrême!
Quoi, l'Amour... Non, Seigneur, vous n'êtes plus vous-même.
Que diront les Troyens? Que dira l'Univers?
On attend vos exploits, & vous portez des fers.

ÉNÉE.

Eh quoi? prétendrais tu que mon âme timide,
N'eût dans ſes actions qu'un vain Peuple pour guide?
Crois-moi; tant de Héros ſi ſouvent condamnés,
D'un œil bien différent ſeraient examinés,
Si chacun des Mortels connaiſſait par lui-même
Le pénible embarras qui ſuit le Diadême,
Ce combat éternel de nos propres deſirs,
Et le joug de la gloire & l'amour des plaiſirs;
Ces goûts, ces ſentimens unis pour nous ſéduire,
Dont il faut triompher, & qu'on ne peut détruire.
Dans l'eſprit du vulgaire, un moment dangereux
Suffit pour décider d'un Prince malheureux:
Témoin de nos revers, ſans partager nos peines,

Tranquile ſpectateur des alarmes ſoudaines
Que le ſort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les Rois;
Et tu veux que, ſoumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien, laiſſez le Peuple injuſte & plein d'erreur
Remplir tout l'Univers d'inſolentes rumeurs:
Serez-vous moins ſoigneux de votre renommée,
Et votre âme aujourd'hui, de ſes feux conſumée,
Veut-elle ſans retour languir dans ſes liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une Couronne,
Je poſſède ſon cœur, je partage ſon Trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'eſt jamais où la vertu n'eſt pas.
Non, duſſiez-vous punir un ami trop fidèle,
Je ne ſaurais, Seigneur, commander à mon zèle.
Je le vois bien, Énée, à jamais attaché,
Aux liens de l'Amour ne peut être arraché.
Aimez donc, renoncez aux palmes immortelles
Qui doivent couronner vos conquêtes nouvelles;
Nos yeux s'étaient flattés d'en être les témoins.
Sans doute votre cœur, peu touché de nos ſoins,
Envie aux Phyrigiens l'heureuſe deſtinée
De vaincre ou de mourir pour la gloire d'Énée.

Mais il vous reſte un fils ; ce fils n'eſt plus à vous,
Il appartient aux Dieux de ſa grandeur jaloux :
Par ma bouche aujourd'hui vos Peuples le demandent;
Promis à l'Univers, les nations l'attendent :
Confiez à nos ſoins ce dépôt précieux,
Pour nous ſacré garant du la faveur des Cieux.
Nous irons pleins de zèle accomplir les miracles
Qu'à ſes premiers exploits annoncent les Oracles.
Vous le ſavez, Seigneur, vous, qui dans les combats
De ce fils jeune encore deviez guider les pas,
Ses neveux fonderont une cité guerrière
Qui changera le ſort de la Nature entière,
Qui lancera la foudre, ou donnera des loix,
Et dont les Citoyens commanderont aux Rois.
Leur nom fera trembler. Le Maître du Tonnerre
A leur vaſte triomphe a réſervé la Terre.
Laiſſez à votre fils commencer un deſtin
Dont les ſiècles futurs ne verront point la fin,
Et n'aviliſſez plus dans une paix profonde
Le ſang qui doit former les Conquérans du Monde.

ÉNÉE.

Arrête, ç'en eſt trop. Mes eſprits étonnés
Sous un joug inconnu ſemblent être enchaînés.
Quel feu pur & divin! Quel éclat de lumière
Embrâſe en ce moment mon âme toute entière!
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles diſcours dont la force me touche,

Je reconnais les Dieux qui parlent par ta bouche.
Eh bien, obéissons: il ne faut plus songer
A ces liens charmans qui m'allaient engager.
Viens, je te suis. Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages Divinités, dont les soins éternels
Présidents chaque jour au destin des Mortels,
Recevez un adieu que mon âme tremblante
Craint d'offrir elle-même aux transports d'une amante;
Ne l'abandonnez pas, daignez la consoler:
C'est à vous seuls, grands Dieux, que j'ai pu l'immoler.
Allons.

ACHATE, *à part appercevant Didon.*

Ah! c'est la Reine! O funeste présage!

ÉNÉE, *à lui-même.*

O Dieux! Et vous voulez que je quitte Carthage!

SCÈNE III.

ÉNÉE, ÉLISE; DIDON, BARCÉ ACHATE.

DIDON *dans le fond du Théâtre.*

Ciel! Achate avec lui! mes malheurs sont certains.
(*A Elise*)
Tu me trompais, Élise, & je vois ses desseins.

(à Achate)

Continuez Achate, & marquez votre zèle.

(à Énée.)

Vous, Seigneur, écoutez un ami ſi fidèle. (1)
Je ne viens point ici, par de nouveaux ſoupirs,
Vous éloigner des lieux où tendent vos deſirs:
Puiſſiez-vous voir bientôt ces rives fortunées
Qu'à fleurir ſous vos loix le Ciel a deſtinées.
D'un amour malheureux j'ai pu ſentir les coups;
Mais pouvais-je exiger qu'un Guerrier tel que vous,
Qu'un Héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre & régner au péril de ſa vie,
Loin de ſuivre la gloire, abaiſſât ſon grand cœur
Aux ſerviles devoirs d'une amoureuſe ardeur. (2)
Didon, en vous aimant, ſait ſe rendre juſtice;
Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice.
Vos deſſeins par mes pleurs ne ſont-plus balancés,
Et le vain ſouvenir de vos ſermens paſſés...

ÉNÉE.

Quoi! toujours ma tendreſſe eſt-elle ſoupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter, vous le voulez, Énée,
Je le vois, je le ſens, & je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts ſuperflus.
Mais, avant que ce jour à jamais nous ſépare,

(1) Énée, Didon; Éliſe, Barcé & Achate dans le fond.
(2) Énée, Didon; Achate, Éliſe & Barcé dans le fond.

Connaiſſez les malheurs que le Ciel me prépare.
Témoins des feux conſtans dont mon cœur eſt épris
Mes Sujets, pour Iarbe, ont vu tous mes mépris :
Ma Cour eſt pleine encor du bruit de ſes menaces,
Et dès ce moment même il revient ſur ſes traces.
Étrangère en ces lieux, ſans eſpoir de ſecours,
Je vois ce Roi jaloux armé contre mes jours :
Et vous, à qui Didon ſacrifiait ſans peine
D'un amant redoutable & l'amour & la haîne,
Vous, que je préférais au ſang de Jupiter,
Vous, dont le ſouvenir me ſera toujours cher,
Pour prix de mon amour vous me laiſſez la guerre !
Un peuple d'ennemis va couvrir cette terre,
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers ;
Après cela partez, mes ports vous ſont ouverts.]

SCÈNE IV.

ÉNÉE, DIDON, MADHERBAL ACHATE, ÉLISE, & BARCÉ *dans le fond.*

MADHERBAL.

MADAME, de vaiſſeaux la Mer paraît chargée,
Et ſans doute Carthage eſt bientôt aſſiégée.
Le ſon de la trompette & les cris du Soldat
Aux Tyriens troublés annoncent le combat ;

Et déjà, du ſommet des campagnes prochaines,
Mille eſcadrons épars deſcendent dans nos plaines!
Iarbe eſt à leur tête, & même ſur les eaux
Du fier Pigmalion j'ai connu les drapeaux.

ÉNÉE.

Qu'entends-je ? Sur ces bords c'eſt moi qui les attire:
Reine, c'eſt donc à moi de ſauver votre Empire;
Je cours finir les maux que ma flamme a produits.

DIDON.

Quoi, vous-même ? Ah ! Seigneur, je ne ſais où j'en ſuis.
Non, dans le trouble affreux dont mon âme eſt ſaiſie...

ÉNÉE.

Eh ! quel autre que moi doit expôſer ſa vie ?
Je pardonne à des Rois ſur le Trône affermis
La pompe qui les cache aux traits des ennemis:
Mais moi, que votre amour a ſauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dut périr avec moi juſqu'au nom des Troyens.
Suivez-moi, Madherbal. Adieu, chère Princeſſe:
Qu'à nos malheurs communs l'Univers s'intéreſſe;
Et courons l'un & l'autre aſſurer votre État,
Vous aux pieds des Autels, & moi dans le Combat.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

L'Acte commence ſur la fin de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, *ſeule.*

OU ſuis-je ? Quel réveil ! Quelle alarme ſoudaine
Dans l'ombre de la nuit, éperdue, incertaine,
J'adreſſe avec effroi mes vœux aux Immortels ;
La terreur m'accompagne aux pieds de leurs Autels,
J'y cherche en vain la paix que leur préſence inſpire.
Ciel ! en ce moment même on combat, on expire ;
C'eſt pour moi que la guerre enſanglante ces bords.
Arrêtez inhumains, ſuſpendez vos tranſports....
Faut-il que mon amour faſſe perdre la vie
A tant de malheureux qu'ici l'on ſacrifie !
Je ne demande point qu'on périſſe pour moi.
Hélas ! tout me remplit de douleur & d'effroi !
Soit que pour mes ſujets mon ame s'intéreſſe,
Soit que mon amant ſeul occupe ma tendreſſe,
De ce combat affreux je ſens toute l'horreur,
Et chaque trait lancé vient me percer le cœur.

SCÈNE II.

DIDON, ELISE.

ÉLISE.

Eh quoi, toujours livrée au feu qui vous dévore,
Dans ces ſombres détours vous prévenez l'Aurore!
Quelle aveugle frayeur vous trouble & vous conduit?
Venez, Rēine, fuyez le ſilence & la nuit;
Ils redoublent l'horreur d'une âme infortunée.

DIDON.

Non, c'en eſt fait: voici ma dernière journée.
J'ai vécu, j'ai régné, mes deſtins ſont remplis.
Vous voulez vainement raſſurer mes eſprits.
D'un funeſte ſoupçon juſtement occupée,
Tantôt par un ingrat je me croyais trompée,
Je l'accuſais alors: mais qu'il faut peu d'inſtants
Pour donner à l'Amour de nouveaux ſentimens!
Il n'éclate, ne plaint, n'accuſe ou rend juſtice,
Qu'au gré des paſſions dont il ſuit le caprice.
Je ne vois plus Énée, ardent à me quitter,
Aux tranſports les plus doux feindre de réſiſter;
Je ne vois qu'un amant généreux & fidèle,
Qu'un Héros que la gloire auprès de moi rappelle;
Qui préfère aujourd'hui mes intérêts aux ſiens,

Et qui risque ses jours pour assurer les miens.
C'est lui seul qu'il faut plaindre, & c'est moi qui l'accable.
Le Ciel, sans mon amour, lui serait favorable;
Au destin qui l'attend j'ai voulu l'arracher:
S'il périt, c'est à moi qu'il faut le reprocher.
Non, non, ne souffrons plus qu'une tête si chère,
De nos Tyrans communs éprouve la colère;
Sauvons-le, s'il est tems, d'une injuste fureur;
Et soyons généreuse aux dépens de mon cœur.
Quittez, quittez Énée, un séjour trop funeste...
Je vais donc renoncer au seul bien qui me reste!
Raison, tendresse, gloire, ah! c'est trop m'agiter!
Impérieux penchant, dois-je encor t'écouter?
A ton joug rigoureux devrais-je être asservie
Au milieu des horreurs qui menacent ma vie?
Et je sens toutefois que ces mêmes horreurs
Soutiennent mon amour contre tous mes malheurs.

(*Le jour paraît.*)

ÉLISE.

Il faut tout espérer d'un cœur qui vous adore;
Et qui combat pour vous un rival qu'il abhorre.
Tout est paisible encor: le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.

DIDON.

Allons, c'est trop attendre; il est tems de s'instruire.

SCÈNE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! Barcé, que fait-on? & que viens-tu nous dire?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la Paix eſt de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts, ſur nos ſanglantes rives,
Des Africains rompus les troupes fugitives,
Carthage eſt délivrée; & ces Peuples ſi fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déſerts.

DIDON.

Qu'entends-je? Quel ſuccès! Et puis-je enfin le croire?
Cher amant, c'eſt à toi que je dois la victoire:
L'Amour te fait combattre, il te fait triompher.
Craintes, larmes, ſoupçons, je dois vous étouffer.
Énée à mes regards va-t-il bientôt paraître?

BARCÉ.

Madame....

DIDON.

Eh bien, Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être;
Mais ce Héros encor n'a pas frappé mes yeux;

Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre & respirant une barbare joie,
Le Soldat effrené jusques au Ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux ! Que me dites-vous ? On ne voit point Énée ?
Cependant il triomphe : Aveugle destinée,
Au sein de la victoire as-tu tranché ses jours ?
Ah ! ne différons plus ; suivez mes pas, j'y cours.
Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON.

Que va-t-il nous apprendre ?
A de nouveaux malheurs faut-il encor s'attendre ?
Hâtez-vous, dissipez le trouble de mon cœur.
Le Ciel a-t-il enfin épuisé sa rigueur ?

MADHERBAL.

Non, non, vous triomphez, Madame ; & la victoire
Vous assure le trône & vous comble de gloire.
Pendant que l'ennemi, dans les bras du sommeil,

Différait ſon attaque au lever du Soleil,
Le Héros des Troyens raſſemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots & fait ouvrir les portes.
On invoque les Dieux. Sans tumulte & ſans bruit
Nous marchons. Le ſilence & l'horreur de la nuit
Dans le cœur du Soldat, plein d'un noble courage,
Verſent la ſoif du ſang & l'ardeur du carnage.
Nous arrivons aux lieux où de ſombres clartés
Guidaient vers l'ennemi nos pas précipités;
Auſſi-tôt le ſignal vole de bouche en bouche.
On obſerve, en frappant, un ſilence farouche,
Tout périt; chaque glaive immole un Africain;
De longs ruiſſeaux de ſang tracent notre chemin;
Le ſommeil à la mort livre mille victimes;
Et le Ciel, ſeul témoin de nos coups légitimes,
Ne retentit encor, dans ces noires fureurs,
Ni des cris des mourans, ni des cris des vainqueurs.
Cependant on s'éveille, on crie, on prend les armes.
Iarbe court lui-même, au bruit de tant d'alarmes:
Il arrive; il ne voit que des gardes tremblans,
Des Soldats égorgés, des feux étincelans,
Et par-tout ſes regards trouvent l'affreuſe image
Des horreurs d'une nuit conſacrée au carnage.
A ce triſte ſpectacle, il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups.
Les Combattans ſurpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière.
Ils fondent l'un ſur l'autre, & bientôt leur fureur

Égale leurs efforts ainſi que leur valeur.
Mais le Dieu des combats règle leur deſtinée ;
Iarbe enfin chancelle, & tombe aux pieds d'Énée,
Il expire. Auſſi-tôt les Africains troubiés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés ;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'Aurore,
Le ſoldat les renverſe & les pourſuit encore,
Le Vainqueur, ſur ſes pas raſſemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens.
« Magnanimes ſujets d'une illuſtre Princeſſe,
» Qu'Énée & les Troyens regretteront ſans ceſſe ;
» Sous les loix de Didon puiſſiez-vous à jamais
» Goûter dans ces climats une profonde paix !
» J'eſpérais vainement de partager ſon trône,
» L'inflexible deſtin autrement en ordonne.
» Trop heureux, quand le Ciel m'arrache à ſes appas,
» Qu'il m'ait permis du moins de ſauver ſes Érars,
» Et que mon bras vainqueur, aſſurant ſa puiſſance,
» Lui laiſſe des garans de ma reconnaiſſance.
» Adieu, plein d'un amour malheureux & conſtant,
» Je l'adore, & je cours où la gloire m'attend.

DIDON.

Juſte Ciel !

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et bientôt ſon vaiſſeau s'éloigne de Carthage.

DIDON.

Je ne le verrai plus ! L'ai-je bien entendu ?

Quel coup de foudre, ô Ciel! & l'aurais-je prévu?
Sur ſes derniers tranſports je m'étais raſſurée.
Quoi! malgré ſes ſermens, malgré ſa foi jurée,
Sans eſpoir de retour il me quitte aujourd'hui,
Moi qui mourrai plutôt que de vivre ſans lui!
Et qu'ai-je fait, hélas! pour être ainſi trahie?
Ai-je d'Agamemnon partagé la furie?
Ai-je au ſecours des Grecs envoyé mes vaiſſeaux?
J'ai ſauvé les Troyens de la fureur des eaux;
De mes bontés ſans ceſſe ils ont reçu des marques;
J'ai préféré leur chef aux plus puiſſans Monarques;
Amans, Trônes, remords, j'ai tout ſacrifié;
Et voilà de quel prix tant d'amour eſt payé!
Éliſe, en eſt-ce fait? N'eſt il plus d'eſpérance?
S'il voyait mes douleurs; s'il ſait que ſon abſence...

ÉLISE.

Hélas! que dites vous? Les ondes & les vents,
Propices à ſes vœux...

DIDON.

Eh bien; je vous entends;
Il n'y faut plus penſer. Ah! barbare! Ah! perfide!
Et voilà ce Héros dont le Ciel eſt le guide,
Ce guerrier magnagnime, & ce mortel pieux,
Qui ſauva de la flamme, & ſon Père, & ſes Dieux!
Le parjure abuſait de ma faibleſſe extrême;
Et la gloire n'eſt point à trahir ce qu'on aime.
Du ſang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.

Cruel ! tu t'applaudis de ce triomphe insigne !
De tes lâches ayeux, vas, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat ; je mourrai : mais ma haîne vivra.
Tu vas fonder le Trône où le destin t'appelle ;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haîne pour toi ;
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre & sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde ;
Que, pour mieux se détruire, ils franchissent les Mers !
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'Univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie, elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entr'eux, & la foi des Traités,
Et les droits les plus saints & les plus respectés ;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur les derniers Troyens être encor mes vengeurs !

ÉLISE.

Quels effroyables vœux ! Et quels transports de haîne !
Cachez des mouvemens peu dignes d'une Reine ;
Au sein de la victoire, oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte & mon amour rempliſſent l'Univers.
J'en rougis. Il est tems que ma douleur finisse ;
Il est tems que je faise un entier sacrifice,

Que je briſe à jamais de funeſtes liens :
Le Ciel en ce moment m'en ouvre les moyens.
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure & l'excès de ma flamme,
Contre lui, juſtes Dieux, ne les exaucez pas.
(Elle ſe frappe)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas.

MADHERBAL.

Ah ! Ciel ! Quel déſeſpoir ! ô fatale tendreſſe !

DIDON.

Vous voyez ce que peut une aveugle faibleſſe :
Mes malheurs ne pouvaient finir que par ma mort.
Que n'ai-je pu, grands Dieux, maîtreſſe de mon ſort,
Garder juſqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaiſirs d'une âme indifférente !
J'en ai goûté long-tems les tranquiles douceurs.
Mais je ſens du trépas les dernières langueurs....
Et toi, dont j'ai troublé la haute deſtinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée ;
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers ſoupirs ſont encore pour toi.

FIN.

Voltaire, François Marie Arouet de

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE.

Voltaire, 1757

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, Frère du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, Confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, Confident de Vamir.

La Scène eſt dans le Palais du Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, TAISE, LISOIS.

LISOIS.

SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce ſéjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des rois,
Contre eux, vous le ſavez, je ſers le Duc de Foix,
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépoſitaire.

En ſubjuguant l'état en ſoutient la ſplendeur,
Et de Thierri ſon maître oſe être protecteur.
Le Duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſa paſſion prévu la violence,
Et ſur lui, ſur moi-même & ſur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſais quel eſt Liſois : ſa noble intégrité
Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité,
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le ſoumet au Maure & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue,
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrette chaleur,
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe,
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin
Trop ſouvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachettent ſes vices :
Eh ! qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falloit ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des princes parfaits!
Tout le mien eſt à lui, mais enfin cette épée
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.

Je voudrais à l'état rendre le Duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois ?
Si ce prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité !

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent de ſon cœur aigriſſant les bleſſures
Revolté ſa fierté par des vérités dures ;
Vous ſeule à votre roi le pourriez rappeller,
Et c'eſt de quoi ſur-tout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amélie,
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main,
Mais à d'autres deſtins je vous vois reſervée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras.
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
Il eſt prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur,
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur,
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre,
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais... cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer ;
Je céderais à peine aux enfans des rois même,
Mais ce prince eſt mon chef, il me chérit, je l'aime :
Liſois ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, & céde à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,

Vous montrer votre gloire & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert, & par qui vous vivez ;
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie,
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux,
Ce bras qui fut à lui, combattra pour tous deux,
Voilà mes ſentimens : ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne & ſur-tout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si le prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

AMELIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple,
Quoi ce cœur, je le crois ſans feinte & ſans détour,
Connait l'amitié ſeule & ſait braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître,
Vous ſervez votre ami, vous ſerviriez mon maître:
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi,
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter,
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore,
J'en vois toute la gloire, & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fut épris de ce funeſte amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, ſeigneur, & je me tais.

Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance,
Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur;
Non, ſeigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'hymenée!
Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats,
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas;
Armé contre mon maître, armé contre ſon frère?
Que de raiſons!... ſeigneur, c'eſt en vous que j'eſpère.
Pardonnez... achevez vos deſſeins généreux,
Qu'il me rende à mon roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire,
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelqu'empire,
Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté
Fait parler le devoir avec autorité,
Ses conſeils ſont des loix.

LISOIS.

Il en eſt peu, madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame,
Et ſon emportement a droit de m'allarmer.
Le prince eſt ſoupçonneux, & j'oſai vous aimer,
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire,
Laiſſez-moi ménager ſon eſprit ombrageux,
Je crains d'effaroucher ſes feux impétueux,
Je ſais à quels excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie,
Je vous perdrais peut-être, & mes ſoins dangereux,
Madame, avec un mot feraient trois malheureux.

Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire;
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il vous veut faire:
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme;
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir:
Laiſſez-moi d'un ſoldat garder le caractère,
Madame, & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez-lui ce héros qui ſerait ſon appui,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un ſi grand changement n'eſt pas en ma puiſſance,
Taïſe, & cet hymen eſt un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi! le prince à ce point vous ſerait odieux?
Quoi! dans ces triſtes tems de ligues & de haines
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entr'eux,
Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un héros qui fut votre vengeur.

Vous ſavez que ce prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîttes,
D'un puiſſant appanage il eſt né ſouverain,
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main,
Ce rang à qui tout céde & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime!
Je lui dois tout, ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAISE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie,
De ta foi deſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier;
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire,
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frère.

TAISE.

Quoi! Ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Devançaient les ſermens reſervés aux autels,
J'attendais dans Leucate, en ſecret retirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,

Quand les Maures cruels innondant nos deſerts,
Sous mes toits embraſés me chargèrent de fers;
Le Duc eſt l'allié de ce peuple indomptable;
Il me ſauva Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils reſervés,
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre a conſervés.

TAISE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eut pû reſpecter ces ſaints engagemens,
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis, le ciel pour combler mes miſères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir toujours fidèle à ſon maître, à nos loix,
A contre un revolté vengé l'honneur des rois.
De ſon rival altier tu vois la violence;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence;
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux:
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre & moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes états,
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie,
Ils pourront me conduire, ils pourront m'eſcorter,
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter.
Je hazarderai tout pourvû qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſçaurais vivre.

TAISE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite !

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taiſe.*

Est-ce elle qui m'échappe, eſt-ce elle qui m'évite ?
Taïſe, demeurez ; vous connaiſſez trop bien
Les tranſports douloureux d'un cœur tel que le mien ;
Vous ſavez ſi je l'aime & ſi je l'ai ſervie,
Si j'attends d'un regard le deſtin de ma vie ;
Qu'elle n'étende pas l'excès de ſon pouvoir
Juſqu'à porter ma flamme au dernier deſeſpoir.
Je hais ces vains reſpects, cette reconnaiſſance
Que ſa froideur timide oppoſe à ma conſtance ;
Le plus léger délai m'eſt un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'eſt en vain qu'à la France, à ſon maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faſte de ſon zèle
Il eſt tems que tout céde à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi ſeul ſa patrie & ſon roi ;
Elle me doit la vie, & juſqu'à l'honneur même ;
Et moi je lui dois tout puiſque c'eſt moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'eſt trop nous ſéparer,
L'autel eſt prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, ſongez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'état dépend la deſtinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faibleſſe ait pu jamais m'abattre !
Penſes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu ;
Ah ! trop ſévère ami que me reproches-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice,
Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe ?
Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats ;
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt ſoit digne de lui-même.
Le ſalut de l'état m'occupait en ce jour,
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !

Seigneur,

Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,
Déja de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès long-tems il s'éloigna de vous;
Vamir ne m'est connu que par la renommée;
Mais si par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!
Près de mes ennemis mandier sa faveur?
Pour le haïr, sans doute, il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux loix d'un maire?
De Pepin son tyran je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander.
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois,

Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes, du moins, s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un maire & votre haine eſt juſte;
Mais ils ont des Français ſauvé l'empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triſte alliance a de quoi m'allarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible,
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible;
Ces brigans Africains ſont des tyrans nouveaux
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems...

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le ſais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,
Mais en vous condamnant je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice;

Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux,
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire,
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inſpire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlans deſirs
Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs.
Quand l'ingrate Amélie à ſon devoir rendue
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
Alors j'écouterai tes conſeils généreux,
Mais juſqu'à ce moment ſais-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont ſur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un deſſein ?
Allons près du tyran qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX *ſeul.*

O Serait-elle encor refuſer de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon deſeſpoir ?
Ah ! c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible ! eſclave volontaire,
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil !
Lâche, conſume-les dans l'éternel paſſage
Du dépit aux reſpects & des pleurs à la rage !
Pour la derniere fois, je prétends lui parler.
Allons....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE *dans le fond.*

AMELIE.

J'Eſpére encore, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entrepriſe ?
Que de dangers nouveaux ! ah ! que vois-je, Taïſe !

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux diſent trop qu'ils ne me cherchent pas ;
Quoi ! vous les détournez : Quoi ! vous voulez encore
Inſulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain deſeſpoir ?
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'allarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front,
Si votre incertitude allarmant mes tendreſſes,
Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je dois.

LE DUC.

Quoi ! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage ?

AMELIE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage ;
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu,
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême,
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux
Préſenté par vos mains éblouirait mes yeux ;
Vous vous trompiez ; il faut rompre enfin le ſilence :
Je vais vous offenſer ; je me fais violence ;
Mais réduite à parler, je vous dirai, ſeigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.
Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime,
Il coula pour l'état que l'étranger opprime,
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a tranſmis
La haine qu'un Français doit à ſes ennemis,
Et ſa fille jamais n'acceptera pour maître
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je ſuis, je l'avouerai, ſurpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, madame, une ſecrette étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour l'état, & tant de politique ;
Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance
Qui fait ma ſûreté, qui ſoutient ma puiſſance,

Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté ?
Eſt-ce donc-là le prix de vous avoir ſervie ?

AMELIE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer ?
Me les conſerviez-vous pour les tyranniſer ?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons,
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher,
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joye encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous deſeſpérer.

AMELIE.

Non, ſeigneur, la raiſon ſaura vous éclairer ;
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée ;
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter ;
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte & ſans audace.

LE DUC.

Arrêtez ; pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous deſeſpérés ;

Je vois trop qu'avec vous Liſois d'intelligence,
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi;
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez: il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche
A votre ami, ſeigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,
Vous les faites couler; que vos mains les eſſuyent:
Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
Des feux, que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnoiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul Liſois a votre confiance:
Mon outrage eſt connu, je ſai vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, ſeigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui:
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC *seul.*

EH bien ! c'en eſt donc fait, l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injure ;
De tant de trahiſons l'abîme eſt découvert.
Je n'avais qu'un ami : c'eſt lui ſeul qui me perd !
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi, qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de ſon parjure
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, ſeigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu ?
Votre ame aux paſſions long-tems abandonnée
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée ?

LE DUC.

Oui.

Mais qui peut commander à ſon cœur enflammé !
Non, tu n'as pas vaincu ; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais, & notre amour ſuit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'eſt trop chère.
Je t'admire avec honte ; il le faut avouer,
Mon cœur ....

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer,
Et ſi vous me devez quelque reconnoiſſance,
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié ;
La ſuite, croyez-moi, peut en être funeſte ;
Vous êtes ſous un joug que ce peuple déteſte ;
Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris diſperſés de l'empire des lys.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire ;
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frère.
Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré,
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage
Plus unis & plus beaux ſoient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous réſoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité ;
Et bientôt par vos mains leur puiſſance affaiblie....

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins, mais crois-tu qu'Amélie

Dans ſon cœur amoli partagerait mes feux
Si le même parti nous uniſſait tous deux!
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque le grand Clovis aux champs de la Tourraine
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand ſon bras arrêta dans nos champs inondés
Des Ariens ſanglans les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce,
C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos,
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos rois ſouffrirez-vous qu'il regne?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle,
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix ſeront mes loix; ſon roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien;
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir;
Mon cœur eſt enyvré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?

Qui pourrait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil ?
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes ;
Raiſon, gloire, intérêts, & tous ces droits auguſtes
Des princes de mon ſang, & de mes ſouverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne,
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour ;
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide,
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant ;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe,
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grace à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEigneur, auprès des murs les ennemis paraiſſent ;
On prépare l'aſſaut, le tems, les périls preſſent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels deſtins,
Vous l'emportez ſur moi, vous trompez mes deſſeins ;

Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire,
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne ſuis pas en peine, ami, de réſiſter
Aux téméraires mains qui m'oſent inſulter.
De tous lès ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eſt celui que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée,
Vous avez ſu guider ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître.
Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître:
Vous l'avez pu régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette heureuſe vertu:
L'effet en eſt illuſtre autant qu'il eſt utile:
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Eh! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité?
Mais ce chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.

Mais

Mais ce qui me confond & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échapper il eſt venu ſe rendre ;
Sans vouloir ſe nommer, & ſans ſe découvrir,
Il accuſait le ciel, & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce chef audacieux
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux ?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu le rendait reſpectable ?
Un je ne ſai quel trouble en moi s'eſt élevé :
Soit que ce triſte amour dont je ſuis captivé
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ſes impreſſions ;
Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
Parle encore en ſecret au cœur qui l'a trahie ;
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître :
Il eſt beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune ;
Ce guerrier, quel qu'il ſoit, remis entre vos mains,
Pourra ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins :

De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage,
Je la tiendrai : je vais de ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent.
La gloire, l'hymenée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du théâtre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène,
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine,
Il paraît accablé d'un desespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je ? Où vais-je ? O ciel !

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore ?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouet des deſtins,
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au ſouverain de ce ſéjour funeſte
Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte,
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point, ſeigneur, je me retire,
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN deſtin plus heureux! mon cœur en déſeſpére:
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un ſort ſi contraire
Rendez graces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous ſoyez tombé ſous de tels ennemis,
Non ſous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon frère.

SCENE VI.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE myſtère m'irrite, & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir :
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour ! pourquoi m'es-tu rendue ?
Te verrai-je infidèle ? en quels lieux ! à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je ? & quels accens ont frappé mes eſprits ?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC.

Ah, Vamir ! ah, mon frère !

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te pardonne.
Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.

Si ton roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie :
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage :
Vamir, que je te plains !

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir ſans remords
Et le roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître.
A cet indigne mot, je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos princes,
L'exemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour qui ſemble ſi funeſte
Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce jour eſt trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment ?

LE DUC.

Tout eſt changé, ton frère eſt trop heureux.

VAMIR.

Je le crois : on diſait que d'un amour extrême,
Violent, effrené, car c'eſt ainſi qu'on aime,
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime : oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence.
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.

A ſa ſuite.

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères
Jettés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher deſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.

A Vamir.

Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proye :
Pour me juſtifier, il ſuffit qu'on la voye.

VAMIR.

VAMIR.

Cruel!... elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins:
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins,
Il n'en eſt plus; je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
Me connais-tu? Sais-tu ce que j'oſais tenter?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

Ciel! qu'eſt-ce que je vois? Je me meurs!

LE DUC.

Ecoutez:
Mon bonheur eſt venu de nos calamités,
J'ai vaincu; je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chère;
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche ou bien votre prière,
Le généreux Liſois, le roi, la France entière,

Demanderaient enſemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous ſervez une cour qui m'outrage;
Eh bien! il faut céder; vous diſpoſez de moi,
Je n'ai plus d'alliés, je ſuis à votre roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe le choix de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère; allez de ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Soyez libre, partez; & de mes ſacrifices
Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidèle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle!

VAMIR *à part.*

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler.
Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

LE DUC.

Eh! quoi, vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous.
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en ſera chère;
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah! ſeigneur, ſi votre ame en effet attendrie
Plaint le ſort de la France, & chérit la patrie,

Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
Vous avez écouté la voix de la nature ;
L'amour a peu de part où doit regner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt-là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi ; n'importe.
Duſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez !

AMELIE.

Non, ſeigneur,
Avant que je vous céde, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir ! ingrate ! ah, ciel !
C'en eſt donc fait ! mais non, mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre,
Je vous rends trop juſtice : & ces ſéductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous ; cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna briſe un joug ſi funeſte ;

Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache,
Je lui céde avec joye un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide; & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

Je devais ſeulement vous quitter & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent: & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime; & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que Vamir fut préſent & me vit immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,

Si . . . Mais il n'a point vu vos funeſtes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre long-tems :
Je vous traîne à l'autel à ſes yeux expirans,
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hymenée.
Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs des princes mépriſés ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer ?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée !
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes tranſports au ſilence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance,
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel ! toi, Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années
L'amour le plus ſecret a joint nos deſtinées.

C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puiſâmes tous deux, dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux, je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : ſoldats, obéiſſez.

AMELIE.

Non, demeurez. Cruel ! ah prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

VAMIR.

Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le ; il vous offenſe, il a trahi ſon roi.

Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même,
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah, cher prince ! ah, ſeigneur, voyez à vos genoux.

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu, ſi vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous; nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, ſeigneur.

LE DUC.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

J'Allais partir : un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le déſordre eſt par tout, vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

bien, rapprochez-les, uniſſez-vous à moi
our calmer votre frère & fléchir votre roi,
our éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

vous en flattez pas, vos ſoins ſont inutiles.
la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
us pourriez eſpérer de réunir deux frères,
n de l'autre écartés dans des partis contraires.
obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

LISOIS.

quel eſt-il, ſeigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour.
connais la fureur qui de nous deux s'empare,
i m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

el! faut-il voir ainſi par des caprices vains
antir le fruit des plus nobles deſſeins!
mour ſubjuguer tout! ſes cruelles faibleſſes
ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes!
s frères ſe haïr, & naître en tous climats
paſſions des grands le malheur des états!
ce, de vos amours laiſſons-là le myſtère.
vous plains tous les deux, mais je ſers votre frère,
vais le ſeconder; je vais me joindre à lui,
tre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle;
vois les paſſions plus puiſſantes que moi:
amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.

Je lui dois mon ſecours, je vous laiſſe, & j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite, grand dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare !
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée.
La retraite à vos pas déja ſemble aſſurée.
On vous attend : le ciel a calmé ſon courroux :
Eſpérez . . . .

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiécle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, ciel, vengeur que j'atteſte !
Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré.
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré ?
Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival & l'allié du Maure.
Je crains ....

VAMIR.

Il n'oſerait ....

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein.
Il vous a menacé : menace-t-il en vain ?

VAMIR.

Il tremblera bientôt : le roi vient, & nous venge ;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez, ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable.
Mais redoutez encor mon rival furieux :
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.
Seul eſpoir de ma vie & mon unique bien,

Mettez en ſûreté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je ? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaiteur.
Je pourrai de ſon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal empire.
Songez que ce matin vous quittiez ſes états.

AMELIE.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque azile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

LE DUC.

JE l'entends ; c'eſt lui-même. Arrête, malheureux ;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems : le ciel arme un vengeur.
Tremble ; ton roi s'approche : il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang ....

AMELIE.

Non, cruel ; c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite.
J'ai gagné tes ſoldats. J'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage & de fuir ſes tyrans :
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi : c'eſt un frère qui t'aime.
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez.
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères!
Vous pleurez; mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor: le tems, le péril preſſe.
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez: ſa grace eſt à l'autel.

AMELIE.

Moi, ſeigneur?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe?

LE DUC.

Arrêtez .... répondez ....

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.

Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare :
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la tour ; allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

VOus, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice ?
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir ?
Quoi ! voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime ;
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiſſez-moi : votre vue augmente mon ſupplice.

SCENE

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *à Lisois.*

AH! je n'attends plus rien que de votre justice;
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

Gardes-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteste ici le ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMELIE.

Va, tyran, c'en est trop: va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir.
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péris sans gloire;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,

A tes feux, à ton nom juſtement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inſpirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

LISOIS.

Il ne ſe connaît plus : il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien ! ſouffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems preſſe : veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouſe à mes yeux ?
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le traître
Ait ſoulevé le peuple, & me livre à ſon maître ?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la ſédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

LE DUC.

C'eſt Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous.
La ſuite en eſt funeſte, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français ſont en armes;
Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſûreté.
Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien! que faut-il faire?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti ſûr aſſez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiſer avec gloire un monarque irrité.
Ne vous rebutez pas; ordonnez, & j'eſpére
Seigneur, en votre nom cette paix ſalutaire.
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laiſſes-moi ſeul deſcendre.
Vis, pour ſervir ma cauſe & pour venger ma cendre,
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment? de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés.

LE DUC.

Il eſt dans cette tour où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....?

LISOIS.

De qui me parlez-vous, ſeigneur ? de votre frère !

LE DUC.

Non : je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès long-tems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère :
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire,
Que m'importent l'état & mes vains alliés ?

LISOIS.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez,
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice ?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié ;
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.

Allez ; je puis encor dans le ſort qui me preſſe
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me ſerviront & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS *après un long ſilence.*

Non ; j'ai pris mon parti : ſoit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahiſſe.
Vamir eſt criminel : vous êtes malheureux.
Je vous aime ; il ſuffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il eſt des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux-mêmes.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez avec ſuccès mon zèle,
Si Liſois vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adverſité :
L'univers m'abandonne, & toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffriras pas que mon rival tranquille
Inſulte impunément à ma rage inutile.
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate inſulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux
Protecteur inſolent commande ſous mes yeux ;

Je ne veux pas ſervir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, ſans être ſon eſclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je beſoin de lui?
Du ſort de ce grand jour laiſſez-moi la conduite:
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder,
Juſqu'au dernier moment, je veux ſeul commander.

LE DUC.

Oui, pourvû qu'Amélie au deſeſpoir réduite
Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite;
Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens
Ma douleur ſe repaiſſe à mes derniers momens;
Tout le reſte eſt égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat: agis, diſpoſe, ordonne.
Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend:
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs deſeſperés qu'importe un peu de gloire?
Périſſe ainſi que moi ma funeſte mémoire!
Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maîtreſſe & d'un lâche rival.

LISOIS.

Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous ſervir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER DES GARDES.

LE DUC.

O Ciel ! me faudra-t-il de momens en momens
Voir & des trahiſons & des ſoulevemens ?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû : leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui,
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa prompte vigilance
A partout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
C'est Lisois qui l'ordonne, & je crains que le sort,...

LE DUC.

Qu'entens-je... malheureux ! ah ciel, mon frère est mort ;
Il est mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte ?
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu ?
Ah ! Vamir ! ah mon frère ! ah jour de ma ruine,
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine !
Quoi ! mon frère !

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance.
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;
Mais non, d'un parricide elle doit se venger,
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.
Qu'elle entre : ah ! je succombe & je ne vis qu'à peine.

Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie:
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah! de mon deſeſpoir injuſte & vain tranſport!
Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré le tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence.
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère.
Il me trompe, il me hait, n'importe: il eſt mon frère,
C'eſt à lui ſeul de vivre, on l'aime, il eſt heureux:
C'eſt à moi de mourir; mais mourons généreux;
La pitié m'ébranlait: la nature décide.
Il en eſt tems encor....

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout ſoit ſuſpendu;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur...

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu?
Cours, obéïs.

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,

AMELIE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AMELIE.

Il n'eſt plus tems ? Vamir !

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle.
Oui : l'amour a conduit cette main criminelle :
Liſois, pour mon malheur, a trop ſçu m'obéïr.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez : que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups,
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un coupable, indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE.

Se jettant entre les bras de Taïſe.

Vamir eſt mort, barbare ?

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ELIE, *ſoutenue par Taïſe & preſque évanouie.*

nort !

LE DUC.

Ton reproche...

AMELIE.

Epargne ma misère.
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir.
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère Amélie,
Par pitié, par vengeance arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups.
Que ta main les conduise....

SCENE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS. *On le désarme.*

AH! ciel, que faites-vous?

LE DUC.

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE *à Lisois.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pû m'obéir?

LISOIS.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis! ta sevère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

LISOIS.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

L'amour, le seul amour de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;
Mais toi, dont la sagesse & les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide?

LISOIS.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir.
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver.
Je peux donc m'expliquer: je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin Lisois fait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, & calmez vos douleurs.
Au Duc. *A Amélie.*
Vous, gardez vos remords; & vous, séchez vos pleurs.

Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire,
Venez, paraiſſez, prince, embraſſez votre frère.

Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.

SCENE DERNIERE.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

QUI ? vous !

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Ah ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pû penſer ?

VAMIR *s'avançant du fond du théâtre.*

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

LE DUC.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Liſois ; digne héros qui me donnez la vie !...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS. &

Un indigne aſſaſſin
Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare, & prévenant encore
Les avengles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir verſé ce ſang ſi précieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple & ce ſervice inſigne;
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi;
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi
Craignent de rencontrer & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du roi nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
D'expier devant vous par le plus grand ſupplice;
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur deſolé s'irrite encor pour elle.
Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
Dévoré malgré moi du feu qui me poſſède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la céde.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
Haïſſez-vous; mais au moins pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah ! ton frère à tes pieds digne de ta clémence
Egale tes bienfaits par ſa reconnaiſſance.

AMELIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de mes douleurs ſouffertes.

LE DUC.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.

A Vamir.

Je ſuis en tout ton frère & mon ame attendrie
Imite votre exemple & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au roi pour qui vous combattez,
mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui : je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidèle ;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Regnard, Jean François

DÉMOCRITE,

COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Mardi 12 Janvier 1700.

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE.
AGÉLAS, Roi d'Athenes.
AGÉNOR, Prince d'Athenes.
ISMENÉ, Princeſſe promiſe à Agélas.
STRABON, Suivant de Démocrite.
CLÉANTHIS, Suivante d'Iſmene.
CRISÉIS, crue fille de Thaler.
THALER, Payſan.
UN INTENDANT.
UN MAITRE-D'HOSTEL.
OFFICIERS DU ROI.
LAQUAIS.

La Scene eſt à Athenes.

DÉMOCRITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un déſert, & une caverne dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *ſeul.*

QUE maudit ſoit le jour où j'eus la fantaiſie
D'être valet-de-pied de la Philoſophie !
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid,
Suivant de Démocrite, en cette ſolitude,
Ce n'eſt qu'avec les ours que j'ai quelque habitude :

Pour un homme d'eſprit comme moi, ce ſont gens
Fort mal morigenés, & peu divertiſſans.
Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étois le mari... Dieu veuille avoir ſon ame!
Je la crois bien défunte; &, s'il n'étoit ainſi,
Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans & plus ſon extrême inſolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance:
J'erre, depuis ce tems, de climats en climats,
Et j'ai dans ce déſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire;
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leurs moitiés ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du village apporte la pitance.
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas:
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

SCÈNE II.

STRABON, THALER.

THALER, *portant une ſporte de jonc, & une groſſe bouteille garnie d'oſier.*

BON jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon. Tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chere ?
Depuis deux ans je jeûne en ce déſert maudit.
Un jeûne de deux ans cauſe un rude appétit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui, jons tout mis par écuelle ;
Et c'eſt pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raiſins ſecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi ! toujours des oignons ? Eſprit Philoſophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte auſſi cette bouteille d'iau
Que j'ai priſe en paſſant dans le plus clair ruiſſiau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ! Le breuvage eſt ignoble.
Ce n'eſt donc pas chez vous un pays de vignoble ?
Tout eſt-il en oignons ? N'y croît-il point de vin ?

THALER.

Oui-dà ; mais Démocrite, habile Médecin,

Dit que du vin, ſur-tout, on doit faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah! ciel! quelle ordonnance!
C'eſt mourir tous les jours que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Démocrite achever ſon deſtin:
C'eſt un homme biſarre, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philoſophie,
Me voir comme un fantôme; &, quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras;
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boirai pour toi la meilleure raſade.
Entends-tu, mon enfant?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſéis qui ſuit par tout tes pas?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt, morgué, gentille!
Et Démocrite....

STRABON.

Étant comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh! ce ſont des effets de votre complaiſance.

Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc?

THALER.

Bon! qui ſait d'où je venons eretous?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere?

THALER.

Suffit, je m'entends bian. Mais, enfin, m'eſt avis
Que votre Démocrite en tient pour Criſéis.

STRABON.

Pour Criſéis?...

THALER.

Il a l'ame un tantet férue.

STRABON.

Bon! bon!

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas grue?
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la Philoſophie.

THALER.

Qu'importe? Quand on voit une fille jolie....
Le diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui passez ainsi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour ?

STRABON.

Je m'ennuie :
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bien.
Et peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rien.

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique,
Je m'étois figuré que, dans ce lieu rustique,
Je serois affranchi du commerce des sens,
Et n'aurois pour mon corps nuls soins embarrassans ;
Qu'entiérement défait de femme & de ménage,
Les passions sur moi n'auroient nul avantage :
Mais je me suis trompé, ma foi, bien lourdement ;
Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obscure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ! De quoi ?

STRABON.

De l'humaine nature.

Il ſoutient, par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagans, ridicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eſt dans ſa caverne;
Et la nuit, quand la Lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.
Aux aſtres, en ces lieux, nous rendons nos viſites;
Nous voyons Jupiter avec ſes Satélites;
Nous ſavons ce qui doit arriver ici bas;
Et je m'inſtruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs! morgué, j'en voudrois ſavoir faire.

STRABON.

Hé bien! changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux; & moi j'irai chez toi.
Tu deviendras ſavant: tu ſauras comme moi,
Que rien ne vient de rien; & que les particules....
Rien ne retourne en rien, de plus, les corpuſcules....
Les atomes, d'ailleurs, par un ſecret lien,
Acrochés dans le vuide.... Entends tu-bien?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe;
Et que la vérité que chacun ſe propoſe
Eſt dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher ;
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achette mon office ;
Tu pourras dès ce jour entrer en exercice :
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêteroit ! J'ai, ſi je veux, de quoi
Faire aller un caroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne t'en déplaiſe ?

THALER.

Comment ? Je le ſais bian, il ſuffit.

STRABON.

Mais encor ?
Aurois-tu par haſard trouvé quelque tréſor ?

THALER.

Que ſait-on ?

STRABON.

Un tréſor ! En quel lieu peut-il être ?
Dis-mo'.

THALER.

Bon ! Queuque ſot !... Vous jaſeriez peut-être ?

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi ?

STRABON.

Je veux être un maraud,
Si....

THALER.

Vous me promettez ?...

STRABON.

Parle donc au plutôt.
Eſt-il loin d'ici ?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non ; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.
(à Thaler.)
Juſte Ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah ! ah ! de ta femme ? A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! eſt-ce mon affaire ?

SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

M... Démocrite vient. Mons, il faut se taire.

DEMOCRITE, *à part.*

... de ce qu'ils ont écrit,
... nature, un animal qui rit;
... pour moi, sans scrupule,
... ridicule.

... SON, *à Thaler.*

... CRITE, *à part.*

... ment,
... engagement.
... projets!
... inquiets!
... !
... ?
... quelle!
...
...
...

STRABON, *à Démocrite.*

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plaît, n'est-elle pas comprise?

DÉMOCRITE.

Oui, sans doute.

STRABON.

En ce cas je suis de votre avis.

DÉMOCRITE, *à Thaler.*

Ah! vous voilà, bon-homme? Où donc est Criséis?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine;
Elle s'est amusée au bord de la fontaine.
Elle tarde, cela commence à me fâcher.
Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.

SCÈNE IV.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous sommes, dans ces lieux, à l'abri des visites;
Des sots écornifleurs & des froids parasites;
Car je ne pense pas que nul d'entre eux jamais
Y puisse être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjoncture,
D'un repas apprêté par la seule nature?

(*Il tire son dîner.*)

DÉMOCRITE.

Toujours boire & manger ! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuit toujours ton appétit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t-il ſeul le reſte de ta vie ?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte mieux.

DÉMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe !

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux ;
Mais mon corps, en revanche, eſt maigre, dont j'enrage.
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage ;
Et, ſi vous ne quittez ces lieux où nous voilà,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter là.
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DÉMOCRITE.

Va, ſuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas :
Aſſez d'autres, ſans toi, ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guérir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux régions céleſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens :
Tu ne mérites pas la peine que je prends,
Animal ſenſuel, qui n'oſerois me ſuivre !

STRABON.

Sensuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre ;
Mais on ne dira pas que je suis amoureux.

DÉMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux
Et vous ce qu'il vous plaît.

DÉMOCRITE, *à part.*

Sauroit-il ma foiblesse ?
(*Haut.*)
Mais ce n'est pas à moi que ce discours s'adresse ?

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DÉMOCRITE.

Démocrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous assez sot
Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire ?

DÉMOCRITE, *à part.*

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galant ! J'en rirois tout mon saoul.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas si fou.

DÉMOCRITE, *à part.*

Que je souffre en dedans, & qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la Philoſophie ;
Et, lorſque le cœur veut s'émanciper par fois,
La raiſon auſſi-tôt lui donne ſur les doigts.

DÉMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combattre,
On ne ſauroit jamais tout-à-fait les abattre :
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,
Toujours par quelque endroit notre cœur eſt ouvert :
L'homme fait malgré lui ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi ; retire toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas :
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ailleurs mes pas.
Animal ſenſuel !

DÉMOCRITE.

Quoi ! tu crois donc que j'aime ?
(à part.)
Je voudrois me cacher ce ſecret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde ! Mais j'ai cru m'appercevoir
Que les filles vous font encor plaiſir à voir.
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connue,
Ou Criſéis par fois vous réjouis la vue.

DÉMOCRITE.

D'accord : ſon cœur, novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'eſt point encor gâté ;

La vérité ſe voit en elle toute pure :
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la Nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DÉMOCRITE.

Tu te moques de moi.

SCENE V.

CRISÉIS, DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Mais Criſéis s'avance.
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

CRISÉIS.

Je cherche ici mon pere, & ne le trouve pas;
Juſqu'aſſez près d'ici j'avois ſuivi ſes pas.
Ne l'avez-vous point vu ? Dites-moi, je vous prie,
Seroit-il retourné ?

DÉMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie,
Je ſens, en la voyant, la raiſon & l'amour,
L'homme & le philoſophe, agités tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la Belle en votre promenade,
Donné, ſans y penſer, près de quelque embuſcade ?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétulans, des Faunes indiſcrets,
Qui du ſoir au matin, vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISÉIS.

Jamais je ne m'égare ; &, grace à mon deſtin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêté au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure & l'onde pure & ſaine
M'invitoient à laver mon viſage & mes mains.

STRABON.

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois ; c'eſt la pure nature ;
Son teint n'eſt point encor nourri dans l'impoſture ;
Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire,
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISÉIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DÉMOCRITE.

Sauriez-vous, par hasard, ce que c'est....

CRISÉIS.

Quoi?

DÉMOCRITE.

L'amour.

CRISÉIS.

L'amour?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISÉIS.

Non.

DÉMOCRITE.

(à part.) Je veux vous en instruire.
Je tremble, & je ne sais ce que je vais lui dire.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Quoi! vous qui raisonnez philosophiquement,
Qui parlez à vos sens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles & planetes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes!
Vous tremblez! Allons donc, montrez de la vigueur.

DÉMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
(à Crisèis.)
L'amour est, en effet, ce qu'on a peine à dire;
C'est une passion que la nature inspire,
Un appétit secret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A se perpétuer & rendre son espece....

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Pour un homme d'eſprit vous parlez mal tendreſſe.
(*à Criſéis.*)
L'amour, ne vous déplaiſe, eſt un je ne ſais quoi,
Qui vous prend, je ne ſais ni par où ni pourquoi;
Qui va je ne ſais où, qui fait naître en notre ame
Je ne ſais quelle ardeur que l'on ſent pour la femme;
Et ce je ne ſais quoi, qui paroît ſi charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne ſais comment.

CRISÉIS.

Vous me me parlez tous deux une langue étrangere;
Et moins qu'auparavant je connois ce myſtere.
L'amour n'eſt pas, je crois, facile à pratiquer,
Puiſqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon eſprit eſt borné; je ne veux point apprendre
Les choſes qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.

SCENE VI.

AGÉLAS & AGÉNOR *en habit de Chaſſeurs*, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON.

QUi peut ſi bruſquement nous ſurprendre en ces lieux?

AGÉLAS, *à Agenor.*

Demeurons dans ce bois; laiſſons aller la chaſſe.

Attendons quelque tems, que la chaleur ſe paſſe.
(*Il apperçoit Criſéis.*)
Mais que vois-je ?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criſéis.*

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrouſſer les paſſans.

CRISÉIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Approchons. Que d'appas ! Ciel l'aimable perſonne !
Et comment ſe peut-il que ces ſombres forêts
Renferment un objet ſi doux, ſi plein d'attraits ?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criſéis.*

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur courſe,
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe.
Sauvons-nous.

AGÉLAS, *à Criſéis.*

Permettez qu'en ce ſauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit ;
Souffrez....

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Plus long diſcours ſeroit fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville,
Cela ſe voit aſſez : mais, quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGÉLAS.

Un cerf que nous pouſſions depuis trois ou quatre heures,

Nous a, par les détours, conduits dans ces demeures;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés....

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc chaſſeurs?

AGÉLAS.

Des plus déterminés.

DÉMOCRITE.

Ah! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, ſe mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquile ſommeil;
Aller dans les fôrêts prévenir le ſoleil;
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes;
Paſſer en plein midi les gueretz, les campagnes;
Dans les plus creux vallons fondre en déſeſpérés,
Percer rapidement les bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide.
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent: dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGÉNOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amuſemens des plus fameux héros;
Et lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGÉLAS.

Mais, ſans trop témoigner de curioſité,
Peut-on ſavoir quelle eſt cette jeune beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGÉNOR.

On ne peut voir paroître
Un ſi charmant objet ſans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaît.

AGÉNOR.

Sais-tu bien,
A qui tu parles là ?

STRABON.

Moi ? non, je n'en ſais rien.

AGÉNOR.

Sais-tu que c'eſt le Roi ?

STRABON.

Le Roi ! Soit. Que m'importe ?

AGÉNOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la ſorte.

STRABON.

Maraud ! Sachez, Monſieur, que ce n'eſt point mon nom ;
Et, ſi vous l'ignorez, je m'apelle Strabon,
Philoſophe ſublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite ; & vous voyez mon maître.

AGÉLAS.

Quoi ! je verrois ici cet homme ſi divin,

Cet eſprit ſi vanté, ce Démocrite, enfin,
Que ſon profond ſavoir juſques aux Cieux éleve?

STRABON.

Oui, Seigneur, c'eſt lui-même; & voici ſon éleve.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiſcrétions;
Je trouble avec regret vos méditations:
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable....

DÉMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table;
Vous prendrez votre part d'un très-frugal repas:
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas.

STRABON, *à Agélas, lui préſentant la ſporte.*

Ce ſera de bon cœur, & ſans cérémonie.

AGÉLAS.

De manger à préſent je ne ſens nulle envie;
Mais je veux toutefois, ſortant de ce déſert,
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGÉLAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma Cour.

DÉMOCRITE.

Qui? nous, Seigneur?

AGÉLAS.

AGÉLAS.

Oui, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger !

AGÉLAS.

Vous viendrez avec nous.

DÉMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour? Grand Dieu ! qu'irois-je y faire ?
Mon eſprit peu liant, mon humeur trop ſincere,
Ma maniere d'agir, ma critique & mes ris
M'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Je ſerai votre appui, quoi qu'on diſe ou qu'on faſſe.
Je vous demande encore une ſeconde grace,
Et votre cœur, je crois, n'y réſiſtera pas :
C'eſt que ce jeune objet accompagne vos pas.
(*à Criſéis.*)
Y répugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépends de mon pere ;
Sans ſon conſentement je ne ſaurois rien faire :
Mais j'aurois grand plaiſir de le ſuivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout eſt ſomptueux ;
Où les choſes qu'on voit ſont pour moi ſi nouvelles,
Les hommes ſi bien faits !

STRABON, *à part.*

Les femmes ſi fidelles !

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Que vous connoiſſez mal les lieux dont vous parlez!

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je les connoîtrai mieux bientôt, ſi vous voulez.
Vous avez ſur mon pere une entiere puiſſance,
Vous n'avez qu'à parler.

DÉMOCRITE.

Vous vous mocquez, je penſe.
Examinez-moi bien; ai-je, du bas en haut,
Pour être courtiſans, la taille & l'air qu'il faut?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême;
Ne me refuſez pas.

DÉMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?
(à Agélas.)
Mais, Seigneur....

AGÉLAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder;
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DÉMOCRITE.

Il ſuffit.

AGÉLAS.

La réſiſtance eſt vaine.
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine;
Pour ſe rendre en ces lieux on va les avertir.

Toi, prends soin, Agénor, de les faire partir.
(à Démocrite.) *(à Agénor.)*
Je vous laisse. Sur-tout cette aimable personne...

AGÉNOR, *à Agélas.*

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.

SCÈNE VII.

DÉMOCRITE, AGÉNOR, THALER, CRISEIS, STRABON.

THALER, à *Criſeis.*

MORGUÉ, je n'en puis plus; je vous cherche par tout;
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, *à Thaler.*

Paix, tais-toi; va plier ton bagage:
Nous allons à la Cour; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour!

STRABON.

Oui, parbleu.

THALER.

Tu te gausses de moi.

STRABON.

Non: le Roi veut te voir; il a besoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bian, ſans répugnance aucuenne;
Pourquoi non? M'eſt avis que j'y ferai forteune.

AGÉNOR, *à Criſéis.*

Ne perdons point de tems, ſuivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

DÉMOCRITE.

(*à part.*) (*à Criſéis.*)
Quel voyage, grands Dieux! C'eſt à votre priere
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſéis, que ne feroit-on pas?
(*à part.*)
Que je ſens là-dedans de trouble & de combats!

SCENE VIII.

STRABON, *ſeul.*

ADieu, forêts, rochers; adieu, caverne obſcure,
Inſenſibles témoins des peines que j'endure;
Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, ſangliers & loups.
Si pour philoſopher, je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthere, avec ſa dent glouronne,
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet. Loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger. Bon jour. Bon ſoir. Adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Agélas, Roi d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

SI j'avois le ſecret de deviner la cauſe
Du chagrin qu'à mes yeux votre viſage expoſe,
De cet ennui ſoudain qui vous tient ſous ſes loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois;
Moi, de le demander, & vous, de me le dire:
Mais, puiſque ſans parler je ne puis m'en inſtruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux.
Quel ſujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roi plus que jamais eſt épris de vos charmes,
Il vous aime, &, de plus, une ſuprême loi
L'oblige à vous donner & ſa main & ſa foi:
Et quand même il romproit une ſi douce chaine,
Agénor eſt un Prince aſſez digne d'Iſmene:
Je ſçais qu'il vous adore, & qu'il n'oſe à vos yeux,
Par reſpect pour le Roi, faire éclater ſes feux.

ISMENE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne
Eſt l'unique défaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agénor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais, enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cléanthis, eſt venu me ſurprendre :
Je le chaſſe, il revient ; & je ne ſais pourquoi,
Ce jour, plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroi.

CLÉANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la couronne ;
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne :
Je vous l'apprends encor, ſi vous ne le ſavez :
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment ?

CLÉANTHIS.

Écoutez-moi. La Reine, votre mere,
Abandonnant Argos où mourut votre pere,
Par un ſecond hymen, épouſa le feu Roi
Qui régnoit en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere ;
Du trône Athénien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre époux.
[illegible] une fille ; & l'aimant moins que vous,
[illegible]oyen de changer cette fille,
un enfant pris d'une autre famille,

De même âge à peu-près, mais moribond, mal-ſain,
Et qui mourut auſſi, je crois, le lendemain.
Moi, j'allai cependant, ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payſan, que l'or ſut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger.
Je lui dis que de moi l'enfant tenoit naiſſance,
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance:
Je lui cachai toujours ſon nom & ſon pays:
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſés depuis cette aventure.
Votre mere a payé les droits à la nature;
Et, depuis ce long-tems, aucun mortel, je crois,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſais depuis long-tems ce que tu viens de dire;
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire:
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roi, reveur, diſtrait, a paru tout de glace?
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras:
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah! Cléanthis, je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui faſſe....

CLÉANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.

C'eſt une étrange choſe ! Il faut que les amans
Soient toujours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme, par hazard, ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gai, chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri, pleuré, parlé, que ſais-je enfin ?
Voila la jalouſie auſſitôt en campagne :
D'une mouche on lui fait une groſſe montagne :
C'eſt un traître, un ingrat ; c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiecle où nous ſommes.
On doit, par fois, paſſer quelque fredaine aux hommes,
Fermer ſouvent les yeux ; bien entendu, pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquile eſt d'un pénible uſage :
Toujours quelque ſoupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer !

CLÉANTHIS.

Oui ! je me ſuis d'aimer par fois licentiée ;
J'ai fait pis, je me ſuis dans Argos mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLÉANTHIS.

Oui, moi ; mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.

Avant que les deſtins, touchés de ma miſere,
Euſſent fixé mon ſort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup ; mais à vous dire vrai,
Ce mariage-là n'étoit qu'un coup d'eſſai.
J'avois pris un mari brutal, jaloux, biſarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous : je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, moleſté,
Qu'il m'a privée enfin de ſa vue importune ;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Eſt-il mort ?

CLÉANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus
Qu'il a pris ſon parti, nous ne nous ſommes vus ;
Et, quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je crois tous deux ſans nous connoître.
J'ai bien changé d'état ; &, lorſqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'une enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me ſembler agréable,
Si de quelque plaiſir mon cœur étoit capable.

CLÉANTHIS.

Pour chaſſer le chagrin, Madame, où je vous vois,
Conſentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amene,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine.

Il tient à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'ours ;
Il parle quelquefois, & rit preſque toujours.
On appelle cela, je penſe.... un Démocrite.

ISMENE.

Tu rends aſſurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Eſt un grand Philoſophe.

CLÉANTHIS.

Hé ! n'eſt ce pas tout un ?

ISMENE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque tems toute à ma rêverie ;
J'en fais mon ſeul plaiſir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons m'occupent trop l'eſprit.

CLÉANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON, *ſeul, en habit de Cour.*

QUAND on a de l'eſprit, ma foi, vive la Cour !
C'eſt là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour ;
Et c'eſt mon centre, à moi. Bon vin, bonne cuiſine ;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre inteſtine.

J'ai d'abord, pris ma part de deux repas exquis ;
Et me voilà déja vétu comme un Marquis.
Cela me sied bien. Mais quelqu'un ici s'avance....

SCENE III.

THALER *en habit de Cour par-dessus son habit de payſan*, STRABON.

STRABON.

C'Est Thaler. Juſtes Dieux ! quelle magnificence !

THALER, *vers la porte d'où il ſort, à des Domeſtiques qui éclatent de rire.*

Od ! dame ! voyez-vous ! tout franc, je n'aime pas
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas.
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui ſangle d'abord mon poing par le viſage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER, *à Strabon.*

Morgué, je ne ſais pas quelle graine c'eſt là.
Ils ſont un régiment de diverſes figures,
Jaune, gris ; vard, enfin de toutes les peintures,
Qui ſont tous après moi comme des poſſédés.
(*allant vers la porte.*)
Paiſanguié, le premier....

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantés
De voir un gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné, quand je veux;
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'eſprit qu'eux.
Qui fait le bel oiſeau? c'eſt, dit-on, le pleumage.
Notre fille eſt, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je ſuis content du Roi;
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner: c'eſt un plaiſir extrême
D'avoir grand appétit, & l'eſtomac de même,
Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y ferois volontiers tout le tems de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller ;
M'eſt avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du village.
Plante-toi ſur tes pieds ; te voilà comme un ſot.
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs développés ; allons, fais-toi de fête.
Remue un peu les bras. Balance-toi la tête.
De la vivacité. Danſe. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renfonce l'eſtomac.

(Il lui donne un coup dans le dos & un autre dans l'eſtomac.)

THALER.

Oh! morgué, bellement ; comme vous êtes rude?
J'ai l'eſtomac démis.

STRABON.

Ce n'eſt là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout ſeul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient :
Prends d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non morgué, je m'en vas ; auſſi bian je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à Démocrite.*

Le Prince à vous m'envoie,
Et pour Maître-d'Hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON, *à part.*

Bon ! voici le meilleur.

DÉMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moi,
Auprès d'un Philoſophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'eſpere avec honneur remplir mon miniſtere ;
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DÉMOCRITE.

J'en ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Ce n'eſt point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais je réponds de lui, c'eſt un très-honnête homme,
Fidele, incorruptible, équitable, économe.
(*bas à Démocrite.*)
Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve guères
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus déſintéreſſé, plus actif, plus adroit.
(*bas à Démocrite.*)
Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, *au Maître-d'Hôtel.*

Monſieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On ſait votre bon goût pour conduire une fête ;
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En auſſi peu de tems, ſans bruit, ſans embarras.
(*bas à Démocrite.*)
C'eſt un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,
Et qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achete.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connoît votre eſprit éclairé
A gagner le procès le plus déſeſpéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maiſon un long déſordre a faites.
(*bas à Démocrite.*)
C'eſt un homme ſans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.

DÉMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,
Tous deux, en même tems, vous vous rendiez juſtice.
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours :
Cette rare amitié, cette candeur ſublime
Me fait naître pour vous encore plus d'eſtime.
Adieu.

SCENE V.

DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits.
De ces lâches flateurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe déſavouent ;
De ces menteurs outrés, ces caractères bas,
Qui diſent tout le bien & le mal qui n'eſt pas ;
Des faux amis du temps reconnois les manières :
Peut-être ces deux-là ont-ils des plus ſinceres.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toutes ſortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous même ?

DÉMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie eſt extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas & qui ne diſent rien ;
D'y rencontrer par-tout des viſages d'attente,
Qui n'ont que l'eſpérance & les deſirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectés & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux ;

Comme un aventurier, donnât dans la bergère?

DÉMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux!
Notre fortune ici ſeroit faite à tous deux.
L'amour eſt, je l'avoue, une belle manie:
Les hommes ſont bien fous; rions-en, je vous prie.
Je les trouve à préſent preſque auſſi ſots que vous.

DÉMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe, & je ſens là..... certain poids qui m'oppreſſe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette ſombre triſteſſe?
Du bien de Criſéis n'êtes-vous pas content?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DÉMOCRITE.

Ces feux pour Criſéis me donnent quelque ombrage.
Son éducation eſt mon heureux ouvrage;
Elle eſt ſous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre ſoin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer ſa puiſſance,
A vouloir d'un enfant ſurprendre l'innocence,
Qui doit être en ſa Cour en toute ſûreté.

STRABON.

C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

DÉMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cette amour n'augmente ;
Et, pour mieux étouffer cette flamme naiſſante,
Je vais le conjurer de nous laiſſer partir.

STRABON.

Parlez pour vous ; d'ici je ne veux point ſortir,
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON, *ſeul.*

MA foi, le Philoſophe
D'un feu long & diſcret dans ſon harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute ſa morale a, parbleu, fait le ſaut.
Allons ſur ſes pas....

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Mais quelle eſt cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde?

CLÉANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus;
Et ces traits-là me ſont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paroît noble, & ma mine aſſez bonne:
La Princeſſe a, je crois, deſſein ſur ma perſonne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.
(*haut.*)
Madame, s'il eſt vrai, ſelon nos axiomes,
Que tous corps ici bas ſont compoſés d'atomes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atomes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément....

STRABON.

A mon air étranger ! Parlez plus congrument.
Je ſuis homme de Cour ; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLÉANTHIS.

Un eſprit mépriſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire
Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui ;
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui :
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous raſſemble ;
Et nous devons, je crois, ce ſoir, ſouper enſemble.

CLÉANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de courtiſans.

STRABON.

D'accord ; mais il ſait vivre, & connoît bien ſes gens.
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite, & garçon Philoſophe.

CLÉANTHIS.

On le voit, votre eſprit eclate dans vos yeux.

STRABON.

me.....

CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud, ſi mes ſens, en échange,
Auprès de vos appas ne ſont tout ſtupéfaits.

CLÉANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah! Madame, il eſt vrai qu'on eſt fait d'un modele
A ne pas attaquer vainement une Belle.
On ſait de ſon eſprit ſe ſervir à propos;
Se plaindre, ſe brouiller, écrire quatre mots;
Revenir, s'appaiſer, ſe remettre en colere;
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire;
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin:
Etre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin;
Redoubler quelquefois des tendreſſes nouvelles.
Lorſque l'on ſait jouer ce rôle auprès des Belles,
On eſt bien malheureux & bien diſgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aîle ou pied.

CLÉANTHIS.

La nature, en naiſſant, vous fit l'ame ſenſible.

STRABON.

Le ſoufre préparé n'eſt pas plus combuſtible.

CLÉANTHIS.

Ainſi donc votre cœur s'eſt ſouvent enflammé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non; mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire.
Mais ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux & votre offrande;
Mais certaine raiſon, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute mon ardeur.
J'en ai quelqu'une auſſi qui me ſeroit contraire; *
Mais, où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.
(à part.)
Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort...

CLÉANTHIS, *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire!

---

* A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire.

Ce Vers, qui contient un ſolécisme, ſe trouve dans toutes les éditions de Regnard.

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord eſt ſi tendre & ſi perſuaſif...

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aſpect tellement attractif...

CLÉANTHIS.

Que d'un charme puiſſant on ſe ſent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître, auſſitôt on ſe pâme.

CLÉANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous ;
(*à part.*)
Il faut nous ſéparer. Ah ciel ! ſi mon époux
Avoit été formé ſur un pareil modele,
Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON.

Adieu, charmante Belle :
Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.
(*à part.*)
Ah ciel ! ſi j'avois eu femme de cette humeur,
Quelles félicités ! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie !

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

AGÉNOR.

CRISÉIS, par votre ordre, en ces lieux va se rendre;
Et vous pourrez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais, si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflammer.

AGÉLAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois témoins du progrès: mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis: à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moi, ses beautés?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntés;
Son esprit se fait voir, même dans son silence:
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGÉNOR.

De ces feux violens quelle sera la fin?

AGÉLAS.

Je ne sais.

AGÉNOR.

Mais, Seigneur, quel eſt votre deſſein?

AGÉLAS.

D'aimer.

AGÉNOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe?
Athenes, par un choix où chacun s'intéreſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi
Que d'épouſer Iſmene, alliée au feu Roi.

AGÉLAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle répugnance,
Suivoit de cette loi la douce violence.
Ce cœur même, en ſecret, ſouvent s'applaudiſſoit
De la néceſſité que le ſort m'impoſoit.
Mais depuis le moment qu'une jeune bergere
M'a charmé, ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſitôt m'a quitté.
Je me ſens entraîner tout d'un autre côté.

AGÉNOR, *à part.*

Ciel, qui ſais mon amour, fais ſi bien qu'en mon ame
Puiſſe à jamais régner cette nouvelle flamme.
(*à Agélas.*)
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrete,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGÉLAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criſéis encore irrite mon ardeur.

AGÉNOR.

Je ne ſais ce qu'annonce une telle aventure;
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce Payſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé, dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance:
On doit me l'apporter. Mais Criſéis s'avance.

SCENE II.

CRISÉIS, THALER, AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

THALER, *à part à Criſéis.*

JE ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi;
Arrive qui pourra, n'importe. Je le vois:
Je m'en vais, palſangué, lui débrider ma chance.
(*à Agélas.*)
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGÉLAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'eſt trop de fayeur,
Sire; mettez deſſus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGÉLAS.

Pourſuivez. Quel ſujet ? ...

THALER.

Je ne veux point pourſuivre,
Si vous n'êtes couvert ; je ſavons un peu vivre.

AGÉLAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah ! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire.
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient ;
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'eſt pis qu'un bois ; vos gens n'ont point de conſcience.
J'ai, dans mon autre habit, laiſſé, par oubliance....
Avec tout mon eſprit, morgué, je ſuis un ſot.

AGÉLAS.

Quoi donc ?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGÉLAS.

Qui ?

THALER.

Vos Valets-de-chambre. Ah ! la maudite engeance !

En me déshabillant en toute diligence
L'un un pied, l'autre un bras, (ils ont eu bientôt fait)
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gousset:
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGÉLAS.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre;
Je veux qu'on le retrouve, & je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici ſont des fripons:
Je ſais pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire;
Je vous crois honnête homme, & je ſais bien qu'en dire;
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas:
Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agélas conſidere.

THALER.

Ah! vous êtes, Seigneur, par trop conſidérant.
Mais parlant par reſpect, l'honneur que l'on me rend
Me confond; car, tout franc, ſans tant de préambule...
(*à Criſtis.*)
Palſangué, te voilà comme une ridicule!
Que ne réponds-tu, toi? Je m'embrouille toujours,
Lorſque d'un compliment j'entreprends le diſcours.

AGÉLAS, *à Thaler.*

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux! J'ai fait un beau voyage!

SCÈNE III.

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

JE ne ſais, Criſéis, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux ;
Je ne ſais ſi la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village :
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût, ſi, ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGÉLAS.

Parmi les Courtiſans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt un pourtant, ſi j'oſe ici le dire,
Qui d'un charme flatteur que ſa préſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire, ſans effort, les cœurs & les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaiſir en le voyant paroître?

CRISÉIS.

Oh! beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maître.
Les autres, devant lui timides & défaits,
Ne paroiſſent plus rien, & deviennent ſi laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuſe perſonne?

CRISÉIS.

Je ne ſais point, Seigneur, ce que c'eſt que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer?

CRISÉIS.

Non: l'on eſt dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime? ...

SCÈNE III.

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

JE ne ſais, Criſéis, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux ;
Je ne ſais ſi la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village :
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût, ſi, ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGÉLAS.

Parmi les Courtiſans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt un pourtant, ſi j'oſe ici le dire,
Qui d'un charme flatteur que ſa préſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire, ſans effort, les cœurs & les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaiſir en le voyant paroître ?

CRISÉIS.

Oh ! beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maître.
Les autres, devant lui timides & défaits,
Ne paroiſſent plus rien, & deviennent ſi laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuſe perſonne ?

CRISÉIS.

Je ne ſais point, Seigneur, ce que c'eſt que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer ?

CRISÉIS.

Non : l'on eſt dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime ? ...

CRISÉIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur! Je me garderois bien,
S'il faiſoit cet aveu, d'en croire jamais rien. *
On parle ici, dit-on, autrement qu'on ne penſe.
Il faut bien ſe garder... Mais Démocrite avance.

SCÈNE IV.

DÉMOCRITE, AGÉLAS, CRISÉIS, STRABON.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

AVEC bien du plaiſir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſéjour?

DÉMOCRITE.

Fort mal.

AGÉLAS.

J'ai commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectât à l'égal de moi-même.

DÉMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe être déja bien loin.

* S'il me parloit ainſi, d'en croire jamais rien.

Ce Vers eſt celui de l'Auteur. Les deux ſuivans ne ſe trouvent dans aucune édition.

On me croit en ces lieux placé hors de ma ſphère,
Un animal venu d'une terre étrangère.
Chacun ouvre les yeux & me prend pour un ours.
Je ne ſuis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge
Des airs d'un courtiſan faire l'apprentiſſage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni juſqu'à cet excès deſcendre & me plier.
Ainſi, pour faire bien, permettez que, ſur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criſéis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, *à Démocrite.*

Alte-là, s'il vous plaît, ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je ſuis, moi, dans ma ſphere.

AGÉLAS.

Si Criſéis le veut, je conſens à tout faire.
(*à Criſéis.*)
Parlez, expliquez-vous.

CRISÉIS.

Seigneur, l'obſcurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma ſimplicité :
Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on penſe,
Ce beau lieu me retient ſans nulle violence ;
Et, s'il m'étoit permis de me faire un ſéjour,
Je n'en choiſirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, *à part.*

Quel heureux naturel ! Le charmant caractère !

Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

C'eſt fort bien fait ! La Cour a pour vous des appas !
Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe démeut,
Où tout le ſavoir-faire eſt un raffinement,
Où les grands, les petits ſont, d'une ardeur commune,
Attelés jour & nuit au char de la fortune ?

AGÉLAS, *à Démocrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous repréſentez,
Vous ne la prenez point par ſes plus beaux côtés.

STRABON.

Hé ! non, non.

AGÉLAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laiſſe,
Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y ſont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGÉLAS.

Que le ſexe y tient un doux empire ;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire ;
Et que deux yeux charmans, tels qu'à préſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dus aux Rois.
Autre raiſon que près de vous j'emploie,

Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit malgré vos dégoûts, vous fixer à la Cour.

DÉMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaît, cette raiſon?

AGÉLAS.

L'amour.

DÉMOCRITE.

L'amour! De paſſions me croyez-vous capable?

AGÉLAS.

Me préſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DÉMOCRITE.

Démocrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(*à part.*)
Je ne le ſuis que trop! J'ai peine à me cacher.

AGÉLAS.

Libre de paſſions, dégagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſais, ſe ferme à la tendreſſe.
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'eſt de moi que je parle, & je ſuis amoureux.

DÉMOCRITE.

Vous êtes amoureux?

AGÉLAS.

Oui.

DÉMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,
Ma préſence, je crois, n'eſt pas trop néceſſaire.
Abſent, comme préſent, vous pouvez, à loiſir,

Suivre les mouvemens de ce tendre deſir.

AGÉLAS.

J'adore Criſéis, puiſqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

* Ah ! ah ! nous y voilà.

DÉMOCRITE.

Bon ! bon ! vous voulez rire.
Un grand Roi comme vous, au milieu de ſa Cour,
Voudroit-il s'abaiſſer à cet excès d'amour ?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Aréopage ?

AGÉLAS.

Pour me déterminer j'attends peu ſon ſuffrage.
Oui, belle Criſéis, je ſens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien ?

CRISÉIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi :
Mon ſilence, Seigneur, répond aſſez pour moi.

On trouve ce changement dans l'Exemplaire de la Comédie Françoiſe.

(bas à Démocrite.)

! nous y voilà. Belle matiere à rire !

DÉMOCRITE.

oi, &c.

AGÉLAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.
(à Démocrite.)
Vous qui voyez le rang que l'amour lui propose,
Secondez mes desirs, parlez en ma faveur.

DÉMOCRITE.

Moi, Seigneur?

AGÉLAS.

Oüi, je veux, de vous, tenir son cœur:
Vos conseils ont sur elle une entiere puissance;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DÉMOCRITE.

Par grace, de ce soin, Seigneur, dispensez-moi:
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
Je suis un foible agent auprès d'une maitresse;
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse.
Votre amour, où vos soins veulent m'intéresser,
Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

AGÉLAS.

Non, j'attends tout de vous, je connois votre zele.
Un soin m'appelle ailleurs, je vous laisse avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
Mettre mes intérêts en de meilleurs mains?
Je vous quitte.

SCENE V.

DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON, *à part à Démocrite.*

VOILA, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philoſophie.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame
A devenir ſenſible à ſa nouvelle flamme :
La charge eſt vraiment belle ; &, pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens ? Que prétendez-vous faire ?

CRISÉIS.

C'eſt de vous que j'attends un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil ?
Car je prétends toujours ſuivre votre conſeil.

DÉMOCRITE.

Ce que je vous conſeille ?

CRISÉIS.

Oui.

DÉMOCRITE, *à part.*

(*haut.*) Je ne ſais que dire.
Suivez les mouvemens que le cœur vous inſpire.

CRISÉIS.

Ah ! que j'ai de plaiſir que cet avis flatteur
Se rapporte ſi bien au penchant de mon cœur !
J'étois, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'oſois tout-à-fait me fier à moi-même.
Je ſentois pour le Prince un mouvement ſecret,
Et je ne ſavois pas ſi c'eſt bien ou mal fait :
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, ſuivre un penchant ſi tendre.

DÉMOCRITE.

Pour lui vous ſentez donc cet appetit ſecret ? ...
(*à part.*)
J'ai bien peur d'être ici curieux indiſcret.

CRISÉIS.

Quand le Prince tantôt s'eſt offert à ma vue,
J'ai ſenti dans mon cœur une flamme inconnue ;
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir ;
Ma bouche a laiſſé même échapper un ſoupir.
En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout d'un coup m'a rendue inquiete & rêveuſe ;
A ſon air, à ſes traits j'ai penſé tout le jour :
Je l'aime, ſi c'eſt là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'eſt. Peſte ! quelle ignorante !

Vous êtes devenue en un jour bien ſavante !
Vous n'aviez pas beſoin tantot de nos leçons ;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DÉMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISÉIS.

Moi ?

DÉMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les ſymptômes d'amour que cauſe la nature.

CRISÉIS.

Quoi ! c'eſt là ce qu'on nomme amour ?

STRABON.

Et vraiment oui.

CRISÉIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'eſt que d'aujourd'hui.

DÉMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme, en votre ame,
N'exciteroit jamais une amoureuſe flamme.

CRISÉIS.

Je n'en connoiſſois point ; & je les croyois tous
Tels que vous le diſiez, & formés comme vous.

STRABON, *bas à Démocrite.*

Cette ſincérité devroit vous rendre ſage.

DÉMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon, & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter ; reprenons déſormais

L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais.
Les hommes, en effet, ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de ſens, bien pleins d'extravagance,
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,
Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs défauts.
Il n'en eſt preſque point qui, vingt fois en ſa vie,
N'ait ſenti les effets de quelque perfidie;
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piége où l'on les a vu pris:
A grand'peine échappés de leurs derniers naufrages,
Ils vont, tout de nouveau, défier les orages.
Continuez, Meſſieurs; ſoyez encor plus fous;
Juſtifiez toujours mes ris & mes dégoûts.
Ces ris, dans l'avenir porteront témoignage
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprends bien que tout homme, en un mot,
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

J'aime à voir que, malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains, vous vous rendiez juſtice.
Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

SCÈNE VI.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

VOus ne riez plus tant ; quel chagrin vous tourmente?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte ! quel enfant ! Pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pays.

DÉMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te déteſte.

SCENE VII.

DÉMOCRITE, STRABON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MEssieurs, ſervira-t-on ? Le dîner eſt tout prêt.

STRABON.

Oui ; qu'on mette à l'inſtant ſur table, s'il vous plaît.
Allez vîte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere ?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuiſiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DÉMOCRITE.

Vingt cuiſiniers !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DÉMOCRITE.

Mais c'eſt bien peu, vraiment !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DÉMOCRITE.

Qui ne riroit de voir qu'avec un ſoin extrême
L'homme ait inventé l'art de ſe tuer lui-même !
A force de ragoûts & de mets ſucculens,
Il creuſe ſon tombeau ſans ceſſe avec ſes dents :
Il ſait le peu de jours qu'il a des deſtinées,
Et tâche, autant qu'il peut, d'abréger ſes années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs aſſaſſins,
Produits par les enfers, payés des Médecins ;
Et, ſi l'on agiſſoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque république.

(Il ſort.)

SCÈNE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

Il faut le laiſſer dire, aller toujours ſon train, Et, ſi vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISÉIS.

THALER.

EN jaſe qui voudra, j'ai fait en homme ſage
De quitter bravement les bois & le village.
On a, morgué, raiſon; &, c'eſt bian mon avis,
Un homme ne fait point forteune en ſon pays;
Il n'y ſera qu'un ſot tout le tems de ſa vie:
Il a biau ſe ſentir du talent, du génie,
Être bian fait, avoir le diſcours bian pandu;
Bon! c'eſt, comme dit l'autre, autant de bian pardu.

CRISÉIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connoît le mérite.
D'auſſi loin qu'on me voit, on m'ôte ſon chapeau.

CRISÉIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce ſéjour nouveau?

THALER.

Si je m'y trouve bian! Je ris, je me gobarge.
Que je ſommes échus dans une bonne aubarge!

Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte eſt bon vivant, diſons la vérité.

CRISÉIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage :
Ces termes-là, mon pere, étoient bons au village.
Si l'on vous entendoit parler ainſi du Roi,
On pourroit ſe moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame ! je ſis fâché que mon diſcours vous choque ;
Chacun parle à ſa guiſe, & qui voudra s'en moque :
J'ai pourtant, m'eſt avis, plus d'eſprit que vous tous.

CRISÉIS.

Excuſez ſi je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton pere ?

CRISÉIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Écoute, vois-tu bian,
Dame ! on n'eſt pas un ſot, quoiqu'on ne ſache rian.
Parce que te voilà de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISÉIS.

Je ſais trop....

THALER.

Je prétends qu'on me reſpecte, moi.

CRISÉIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous dois.

THALER.

C'eſt bian fait; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISÉIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'eſtime.

CRISÉIS.

Oui.

THALER.

Me révere.

CRISÉIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter les Cours!
Tous ces grands Monſieux-là ſont des gens bian honnête.

CRISÉIS.

Démocrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'êtes;
Il voudroit bien déja ſe voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

CRISÉIS.

Tout y bleſſe ſes yeux;
Son cœur n'eſt pas content; quelque ſoin l'embarraſſe.
Il dit qu'en ce pays ce n'eſt rien que grimace;

Que les hommes y ſont cachés & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'eſt que par art qu'elles paroiſſent belles,
Que leur cœur....

THALER.

Ne vas pas te gâter avec elles,
Ni pour quelque Monſieu te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles ſont de la Cour,
Ces Madames-là. Mais j'apperçois Démocrite.

SCENE II.

DÉMOCRITE, CRISÉIS, THALER.

DÉMOCRITE.

AH ! te voila, Thaler ! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'eſprit. Serviteur, Criſéis,
Dans ce riche attirail, ſous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'eſt-là ta fille ?

THALER.

En ces matieres,
Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyont gueres.

DÉMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien ; & cet air dédaigneux,
Qu'elle a pris à la Cour, lui ſied encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçu déja.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je ſuis bien-aiſe
Que mon air, quel qu'il ſoit vous contente & vous plaiſe.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entends, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma perſonne :
Je ſuis maître.... une fois.

CRISÉIS, *à Thaler.*

Je vois avec plaiſir,
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir.
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un très-profond reſpect pour la Philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer.

SCENE III.

DÉMOCRITE, THALER.

THALER.

QUELLE mouche la pique ? A qui diable en a-t-elle ?
Elle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.

Je ne ſais ; mais, depuis qu'elle eſt en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DÉMOCRITE.

Un ſoin plus important à préſent la tourmente.
Auroit-on jamais cru que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon eſpoir, & trahi mes deſſeins ?
Agélas s'eſt épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent....

THALER.

Morgué, le tour eſt traître :

DÉMOCRITE.

La pompe de la Cour, & ſon éclat flatteur,
Ont de ſes faux brillans ſéduit ſon jeune cœur.
De ſon malheur prochain nous ſommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices :
Car, ſans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DÉMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vîte.

THALER.

Abandonner la Cour ?

DÉMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'eſt un ſi bon gîte !
Je m'y trouve ſi bian !

DÉMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'ici Criſéis au plutôt ;
C'eſt à toi que le Roi fait la plus grande offenſe.

THALER.

Je le vois bian ; pour faire ici ſa manigance....
Morgué, le Prince a tort de s'adreſſer à moi :
Il s'imagine donc que, parce qu'il eſt Roi....
Suffit, je ne dis mot.

DÉMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire ;
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent :
Je vais faire beau bruit. Sarviteur, ſtapendant.

SCENE IV.

DÉMOCRITE, *ſeul.*

Dieux ! que fais-je ? Où m'emporte une indigne tendreſſe ?
Suis-je donc Démocrite ? Et quelle eſt ma foibleſſe !
Pendant que je ſuis ſeul, laiſſons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.

Depuis aſſez long-tems mon rire ſatyrique
Sur les autres répand une bile cynique :
Je veux ſans nuls témoins, rire à préſent de moi ;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime ! C'eſt bien à toi, Philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flamme perfide !
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Une enfant de quinze ans ! Tu prétends la charmer,
Adonis ſuranné ? ... Mais un pouvoir ſuprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi-même.
Ah ! c'eſt où je t'attends, le plus lâche des cœurs !
Il ne faut des chemins tout parſemés de fleurs.
Tu ne ſaurois ſaiſir ces haines vigoureuſes ;
Que ſentent pour l'amour les ames généreuſes ;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme puſillanime, imbécille, brutal !
Ce n'eſt pas encor tout ; vois où va ta folie.
Toi, qui veux te targuer de la philoſophie,
Tu conduis Criſéis... en quels lieux ? à la Cour.
Ah ! qu'enſemble on voit peu la prudence & l'amour !

SCENE V.

CLÉANTHIS, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

MAis on vient. Finiſſons un diſcours ſi fantaſque ;
Pour ſauver notre honneur, remettons notre maſque.

CLÉANTHIS, *à part.*

On voit aſſez, à l'air dont il eſt habillé,
Que c'eſt l'original dont on nous a parlé.
(haut à Démocrite.)
Vous qui dans les forêts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la philoſophie,
Quel noir démon vous pouſſe à cauſer notre ennui ?
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui ?

DEMOCRITE.

Je n'en ſais vraiment rien : ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ici, malgré moi, le Roi m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter, & me faire, en un jour,
De Philoſophe actif, un oiſif de la Cour.

CLÉANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque ?

DÉMOCRITE.

Je le crois ; ſur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon deſſein n'eſt pas de plaire, en vérité.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort : il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin, que vous ne faſſiez rire.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ! C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant;
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLÉANTHIS.

Iſmene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect ici l'allarme & l'effarouche :
Le Roi lui doit ſa foi : cependant, à ſes yeux,
On ſait qu'à Criſéis il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous êtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DÉMOCRITE.

Moi ?

CLÉANTHIS.

Vous... C'eſt une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DÉMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant & nouveau, je vous jure :
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLÉANTHIS.

Riez !

DÉMOCRITE.

Si vous ſaviez l'intérêt que j'y prends,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans.
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange
Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLÉANTHIS.

Quoi ! le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſéis ?
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la réduire ?

DÉMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais, bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roi,
S'il vouloit de ſon choix s'en rapporter à moi :
C'eſt un fait très-conſtant.

CLÉANTHIS.

Je veux bien vous en croire.
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DÉMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur-tout

CLÉANTHIS.

Et de quiririez-vous ?

DÉMOCRITE.

Mais de vous la premiere,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout, en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre tête une longue coeffure,
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture ;
En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucheroit guerre,
Si je n'étois bien sûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
Qu'être admis à la table & des Rois & des Dieux;
Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fêtes,
De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

CLÉANTHIS.

N'êtes vous point de ceux dont l'usage est connu,
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu;
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlans desirs,
Et pousser des hoquets en guise de soupirs?
De nos jeunes Seigneurs c'est assez la maniere.

STRABON.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractère.
Bacchus n'est pas chez moi l'interprete d'Amour.
J'ai, près du sexe, enfin, l'air de la vieille Cour.
Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paroître,
Et de ses mouvemens n'a plus été le maître.
L'esprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout, en vous, s'est uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance
Qui me fait hasarder la même confiance;
Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards,

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

OUF, je ſuis bien guedé ! Par ma foi, la ſcience
Ne s'acquiert point du tout à force d'abſtinence.
C'eſt mon ſyſtême, à moi : l'eſprit croît dans le vin ;
Je m'en ſens déja plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philoſophie.
(à Cléanthis.)
He ! vous voilà, Princeſſe, Infante de ma vie !
Vous voyez un Seigneur fort ſatisfait de ſoi,
Un convive échappé de la table du Roi :
Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLÉANTHIS.

Au Diſciple fameux du ſavant Démocrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

STRABON.

C'eſt un petit repas que le Roi m'a rendu :
Nous nous traitons par fois.

CLÉANTHIS.

Vous ne ſauriez mieux faire ;
Rien ne fait les amis comme la bonne chere :
Quoiqu'on embraſſe ici les gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuiſiniers.

Été ſouvent trahie ? Ici, comme en tous lieux,
La femme à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille ?

CLÉANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLÉANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLÉANTHIS.

Je ne ſais.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plaît, êtes-vous ?

CLÉANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais, depuis le long-temps que ſans époux je vis,
Je ne ſaurois paſſer pour femme, à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Diſcours, quoiqu'abſtrait, me paroît aſſez bon.

Je ne ſuis, comme vous, homme veuf, ni garçon;
Et mon ſort, de tout point, eſt ſi conforme au vôtre,
* Qu'il ſemble que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre.

CLÉANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ni veuve!

CLÉANTHIS, *à part.*

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure eſt très-neuve.
(*à Cléanthis.*)
Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous ſans époux?

CLÉANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un ſort ſi doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injuſtices,
Qui d'aucune vertu ne racheroit ſes vices,
Ivrogne, débauché, ſcélérat, ombrageux:
Pour ſa mort je faiſois tous les jours mille vœux.
Enfin le Ciel plus doux touché de ma miſere,
Lui fit naître en l'eſprit un deſſein ſalutaire;
Il partit, me laiſſant, par bonheur, ſans enfans.

STRABON.

C'eſt tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inſpiré par le Ciel, je quittai ma patrie,

* *Après ce Vers, il en manque deux de rime maſculine.*

Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.
Jamais un tel démon ne ſortit des enfers.
C'étoit un vrai lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquette, ſans eſprit, menteuſe, pigrièche.
A la noyer cent fois je m'étois attendu ;
Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLÉANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée,
Elle auroit fait le ſaut.

CLÉANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLÉANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modele ?

CLÉANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

(haut.)

Dans Argos ! Et, s'il vous plaît, quel nom
Portoit ce cher époux ?

CLÉANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

(*à part.*)

Strabon ! Haï !

CLÉANTHIS.

Pourroit-on auſſi, ſans vous déplaire,
Savoir quel nom portoit cette épouſe ſi chere ?

STRABON.

Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Cléanthis ! C'eſt lui.

STRABON.

C'eſt elle ! ô Dieux !

CLÉANTHIS.

Ses traits n'en diſent rien ; mais je le ſens bien mieux,
Au ſoudain changement qui ſe fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par haſard, n'êtes-vous point ma femme ?

CLÉANTHIS.

Monſieur, par aventure, êtes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela ſoit ; car je ſens que pour vous,
Dans mon cœur, tout-à-coup, ma flamme eſt amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître ! Après un ſi long-tems,
Qui t'amene en ces lieux ? Qu'eſt-ce que tu prétends ?

STRABON.

M'en aller au plutôt. Que ma ſurpriſe eſt forte!
Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu par morte?

CLÉANTHIS.

Pourquoi n'eſt-tu pas morte! Indigne, ſcélérat,
Déſerteur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

(*à part.*) Ah! doucement, Madame.
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame!

CLÉANTHIS, *à part.*

Je reſſentois pour lui les tranſports les plus doux;
Hélas! qu'allois-je faire? Il étoit mon époux.
(*haut.*)
Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vite.
Evite ma fureur; retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nus pieds, ſur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS.

Que je le hais?

STRABON.

Qu'elle eſt laide à préſent, & qu'elle a l'air mauvais!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *ſeul.*

JE ſuis tout confondu. Quelle étrange aventure!
Ma femme en ce pays, & dans cette figure!
La coquine aura ſu, par quelque ami préſent,
Se faire conſoler de ſon époux abſent:
Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion ſur ſon ſort & le mien;
Je ne veux point quitter des lieux où je ſuis bien.
Aſſez & trop long-tems un chagrin domeſtique
M'a fait ſouffrir les maux d'un exil tyrannique;
Et puiſque mon deſtin m'amene en ce ſéjour,
Je veux ſur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux ſi mon épouſe gronde,
Elle peut, à ſon tour, aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PALSANGUÉ, je commence à me mettre en ſouci;
Mon bijou ne vient point. Voyez-vous! ces gens-ci

Vous promettons assez ; mais ils ne tenont guère.

STRABON.

Quoi ?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me viant de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit ; mais je n'en sais rien.

THALER.

Vous avez vu tantôt ce bracelet ?

STRABON.

Hé bien ?

THALER.

Bon ! ne me l'ont-ils pas déja pris ?

STRABON.

Comment diable !

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
Disant que l'autre étoit trop ignominieux.
Je me suis vu si brave, & j'étois si joyeux,
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche ;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On eſt ſi par troublé, qu'on ne ſait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre;
Pour cela, tout exprès, je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons ſarviteur à la Cour.

STRABON.

Le ſerpent ſous les fleurs ſe cache en ce ſéjour:
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire?
T'a-t-on fait quelque piece encor?

THALER.

Tout au contraire?
C'eſt à qui me ſera tout le plus d'amiquié:
L'un me baille un ſoufflet, & l'autre un coup de pied;
L'autre une croquignole; enfin chacun s'empreſſe,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire careſſe;
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
J'ai vu manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu?

THALER.

Face à face:
Comme ces gros Monſieux, je tenois là ma place;
Et, ſtapandant, j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! Et pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur;

Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille,
J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! Elle tient de ſa mere.
Prétends-tu réformer cet uſage ordinaire?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas.
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux? Qui dit cela?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame ! accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour;
J'ai bien plus de sujet de me plaindre, à mon tour.
Un chagrin différent s'empare de notre ame:
Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc votre femme! Etes-vous marié?

STRABON.

Hélas! mon pauvre enfant, je l'avois oublié:
Mais le diable en ces lieux (qui l'eût pu jamais croire!)
M'en a subitement rafraîchi la mémoire.

SCÈNE III.

CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

Ah! la voilà qui vient; c'est elle, je la vois.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits!

STRABON.

Ils ne sont pas de moi.

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Quoi! malgré les transports dont mon ame est émue,
Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Et pourquoi n'es-tu pas déja bien loin d'ici?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien aussi.

Si mon fatal aſpect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLÉANTHIS.

Où puis-je aller pour fuir un ſi funeſte objet ?

THALER *regarde Cléanthis avec attention.*

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou, ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les déſerts, & ſuivez Démocrite :
De vous voir avec lui je ſerai peu jaloux.

CLÉANTHIS.

Sors vite de ces lieux, redoute mon courroux.
(*à Thaler.*)
As-tu bientôt aſſez contemplé ma figure ?

THALER, *à part.*

J'ai quelque ſouvenir de cette créature.

STRABON.

C'eſt là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLÉANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colere.

THALER, *à part.*

C'eſt elle ; je le vois, plus je la conſidere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet eſprit péculant ?

THALER, *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter ſon enfant.

CLÉANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon ame ;
Âche, perfide époux !

THALER, *à Strabon.*

C'eſt donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, *à Cléanthis, la prenant par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLÉANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plaît.

CLÉANTHIS.

Vous rêvez.

Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLÉANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ? Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Je n'en eus jamais d'elle ; & c'eſt nous faire honte.

THALER, *à Strabon.*

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Juſtes Dieux ! verrai-je, d'un air ſec,
Le front d'un Philoſophe endurer tel échec ?

CLÉANTHIS, *à Thaler.*

Quoi ! tu pourrois, maraud, avec pareil audace,
(*à part.*)
Me ſoutenir ? .... J'ai vu quelque part cette face.

THALER, *à Cléanthis.*

Oui, je le soutiendrai. C'eſt, palſanguenne, vous,
Qui vint par un matin, mettre un enfant chez nous.
Si bien que vous diſiez que vous étiez ſa mere.

CLÉANTHIS.

Qui, moi?

THALER, *à Strabon.*

Je ſuis ravi que vous ſoyez ſon pere.
C'eſt un gentil enfant.

STRABON, *à Cléanthis.*

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun ſujet?

CLÉANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandeſtin! ... Eſt-il mâle ou femelle?

THALER.

C'eſt une belle fille; & laquelle, ma foi,
Ne vous reſſemble guere.

STRABON.

Oh! vraiment, je le crois.

SCENE IV.

AGÉLAS, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON, CLÉANTHIS, THALER.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

SEIGNEUR, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre Cour un fort ſot perſonnage ;
Et quand vous me forcez à reſter dans ces lieux,
Je ſais que ce n'eſt point du tout pour mes beaux yeux.

AGÉLAS.

Votre rare mérite en eſt l'unique cauſe.

DÉMOCRITE.

Mon mérite ? Ah ! vraiment, c'eſt bien prendre la choſe.
Si vous le connoiſſiez, en effet, tel qu'il eſt,
Vous verriez qu'il n'eſt pas tout ce qu'il vous paroît.

AGÉLAS.

Ici votre préſence eſt encor néceſſaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire ;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos deſſeins,
Vous, Thaler & Strabon, chercher d'autres deſtins.

DÉMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGÉLAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſéis m'engage.

THALER.

à part.

A ma fille ? Morgué, ces courtiſans de Cour

Que vous, comme cela, des vertiges d'amour.

CRISÉIS.

Il me faut vivre, Seigneur, humilier ma foiblesse
Par le funeste aveu d'une flamme coupable.
Je connois votre rang, je vois je me connois :
Vous respecter, Seigneur, est tout ce que je dois.

AGÉLAS.

Les Dieux & les Destins en vain, par la naissance,
Ont mis entre nous deux une vaste distance,
J'en appelle à l'Amour ; il est beaucoup plus fort
Que le sang, que les loix, que les Dieux & le Sort.
* Je veux lui devoir vaincre, en vainqueur je dédaigne.

THALER, à *Criséis.*

Ne va pas t'y fier ; car c'est pour t'étrangler.

SCENE V.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, DÉMOCRITE, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, à *Agélas.*

SEIGNEUR, il court un bruit que je ne saurois croire ;
Il intéresse trop mes droits & votre gloire.

* *Ou ce Vers ou le suivant sont de trop, ou il manque un deux Vers avec rimes masculines.*

J'apprends que, vous laiſſant ſéduire par l'amour,
Vous voulez épouſer Criſéis en ce jour.

AGÉLAS.

Le bruit qui ſe répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoit à cet hymen m'engager ;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer aſſez l'injuſtice des Dieux.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Vous voulez tout de bon en faire votre femme ?

AGÉLAS.

Jamais aucun eſpoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, *à part.*

(*à Agélas.*)

Tarigué ! queu malin ! Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGÉNOR, *donnant le bracelet au Roi.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté ?

AGÉLAS.

Les yeux ſont éblouis
(*à Thaler.*)
Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient ce rubis ?

THALER.

Du pays des rubis. Il eſt à notre fille.

AGÉLAS.

Comment ?

THALER.

Oui. C'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGÉLAS.

Eclaircis-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGÉLAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere :
Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon pere,
Puiſqu'il faut vous le dire & parler tout de bon.

CRISÉIS.

Juſte Ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLÉANTHIS, *à part.*

Le dénouement s'avance.

AGÉLAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance !

STRABON, *à part.*

Ce n'eſt pas moi, toujours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je crois,
Si vous l'interrogez le dira mieux que moi :
La drôleſſe, un matin, s'en vint, bon jour, bonne œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce bian chef-d'œuvre,

CLÉANTHIS.

Moi ? Quelle calomnie !

THALER, *à Cléanthis.*

Oh ! je vous connois bien.

CLÉANTHIS.

Qui ? moi, j'aurois ? ...

THALER.

Oui, vous.

AGÉLAS, *à Cléanthis.*

Ne dissimule rien.

CLÉANTHIS.

Seigneur, j'ai satisfait aux ordres de la Reine,
Qui de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismene,
En lui voulant au trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGÉLAS.

Puis-je croire, grands Dieux ! cette étrange aventure ?
Mais, hélas ! n'est-ce point une heureuse imposture ?

CLÉANTHIS.

Seigneur, ce bracelet, ainsi que ce rubis
Rendent le fait constant.

STRABON, *à part.*

Je reprens mes esprits.

AGÉLAS, *à Criséis.*

Il est tems qu'à présent, puisque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le sceptre & la couronne.
Je vous rends votre bien, Madame ; & désormais,
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISÉIS.

Je ne me plaignois point du sort où j'étois née :
Maintenant que le Ciel, changeant ma destinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

DEMOCRITE,

[redacted]

[redacted] celui & le vôtre ;

[redacted] l'un pour l'autre ;

[redacted] à vos affaires,

[redacted] vos regards.

[redacted]

[redacted] en une comédie.

[redacted]

[redacted]

[redacted] cette aimable personne,

[redacted] vous récompenser.

[redacted]

[redacted] vous faire commencer.

[redacted] Ingrias.

[redacted] que le silence ;

[redacted]

[redacted] c'est vous,

[redacted] à voir.

[redacted] connoître.

[redacted] vous paroître :

[redacted] au-dehors,

[redacted] votre corps.

[redacted] votre ruine,

[redacted]

[redacted] est loin,

[redacted] droits.

[redacted] plus je calcule,

[redacted] qui n'ait son ridicule ;

Le plus ſage eſt celui qui ſe cache le mieux.
J'étois amoureux.

AGÉLAS.

Vous !

CLÉANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DÉMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,
Dans les retranchemens de la philoſophie.
(montrant Criſéis.)
Voilà l'objet fatal, le véritable écueil,
Où la fiere ſageſſe a briſé ſon orgueil.

CLÉANTHIS.

Vous aimiez Criſéis ?

DÉMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moi, le pas ſur la morale ;
La nature perverſe entraînoit la raiſon.
A l'univers entiers j'en demande pardon.
Adieu.

AGÉLAS.

Ne partez point ; il y va de ma gloire.

DÉMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas aſſez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long ſéjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême :
J'y vins comme un franc ſot, & je m'en vais de même.
Trop heureux d'en partir libre de paſſion,
Et d'avoir de critique ample proviſion !
J'en ai fait à la Cour un recueil à bon titre :
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre,

De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier ;
Mais, ſans le bracelet, vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la Philoſophie
Ne ſoit plus expoſée à cette épilepſie.
Dans une antre plus creux, achevant mon emploi,
Je vais rire de vous, riez auſſi de moi.

(Il ſort.)

SCÈNE VI.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISEIS, CLÉANTHIS. STRABON, THALER.

AGÉLAS.

(à Criſeis.)

TACHONS de l'arrêter. Nous cependant, Madame,
Allons pour couronner une ſi belle flamme.

SCÈNE VII & *derniere.*

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

EH bien ! que dirons nous ? Partirai-je avec lui ?

CLÉANTHIS.

Je ſuis bien en courroux : ſi, pourtant aujourd'hui,
Tu voulois un peu mieux m'aimer....

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir ; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais moi grace à ton tour.
Oublions le paſſé, renouvellons d'amour.
Je ne ſerai pas ſeul qui, d'une ame enchantée,
Aura repris ſa femme après l'avoir quittée.

FIN.

Hauteroche, Noël Le Breton, sieur de

LE
DEUIL,
COMÉDIE.

A MESSIRE
ANDRÉ-GIRARD
LE CAMUS,

CHEVALIER, CONSEILLER Ordinaire du Roi en ſes Conſeils d'Etat, Privé, & Direction de ſes Finances, ci-devant Procureur-Général de Sa Majeſté en ſa Cour des Aides.

MONSIEUR,

Vous trouverez bon, s'il vous plaît, que votre Nom paroiſſe au-devant de cette Comédie; & qu'après en avoir dédié une autre à Madame votre charmante Epouſe, je vous demande votre protection pour celle-ci. Je ſçais que, ſuivant l'ordre des choſes,

je devois commencer par vous, & que le Mari doit toujours paſſer devant la Femme; mais je ne ſçaurois m'imaginer que vous ſoyez fâché de cette préférence. Je veux croire que vous êtes content de mon procédé, & que, loin de m'en ſçavoir mauvais gré, vous m'en applaudiſſez en vous-même. Sçavez-vous ſur quoi je fonde cette croyance? C'eſt que je ſuis perſuadé, MONSIEUR, que vous avez l'ame belle, l'eſprit bien tourné, & que vous ne haïſſez pas le Beau-Sexe. C'eſt le penchant de tous les honnêtes gens, & j'oſe avancer que ce penchant ne leur eſt pas déſavantageux: c'eſt par-là qu'on a vû les plus grands Hommes faire ſouvent des actions qui ſurpaſſoient leurs attentes, & que les plus foibles & les plus ſtupides ſe ſont quelquefois tirés de l'obſcurité où ils étoient enſevelis. Pour moi, MONSIEUR, j'ai toujours cru que, quelque principe d'honnêteté qu'on pût avoir, on ne faiſoit rien d'extraordinaire ſans cette inclination; mais que par le deſir de ſe rendre agréable au Beau-Sexe, on cherchoit avec ſoin les occaſions

de faire bruit dans le monde, & de s'acquérir une réputation qui ne fût pas commune. En verité, MONSIEUR, il faut demeurer d'accord que nous lui ſommes fort obligés, puiſqu'il fait naître en nous des ſentimens dont peut-être ne ſerions-nous point capables ſans cette envie de lui plaire. Je ſçais bien que ce n'eſt pas ici le lieu de faire ſon éloge, & qu'en vous préſentant cette Comédie, je ne devrois penſer qu'à vous entretenir des glorieux avantages qu'elle aura de ſe voir honorée de votre protection: mais ſans que je m'explique là-deſſus, qui ne ſçait pas que c'eſt une choſe inconteſtable? Je n'ignore pas auſſi que je devrois prendre l'occaſion de m'étendre ſur ce beau génie & ce profond ſçavoir qui vous ont fait admirer dans la Charge éminente de Procureur-Général en la Cour des Aides, & que vous avez exercée avec tant de ſuccès; que, lorſque vous parlâtes de vous en défaire, toute cette illuſtre Compagnie en eut un regret ſi ſenſible, qu'elle fit ſes efforts pour tâcher de vous détourner de cette penſée. Mais,

MONSIEUR, quand j'aurai fait un détail de ces perçantes lumieres qui vous ont fait pénetrer les affaires les plus obſcures, & réſoudre les difficultés les plus embarraſſantes ; quand j'aurai fait un tableau de cette intégrité qui vous a rendu recommandable à tous ceux qui ont eu beſoin de votre Juſtice ; quand je me ſerai épuiſé à faire un long diſcours ſur cette grande vivacité d'eſprit, qui, dans les Conſeils de Sa Majeſté, vous faiſoit regarder comme un Homme digne des Emplois les plus conſidérables ; quand je me ſerai étendu ſur cette maniere engageante & cette bonté naturelle qui vous gagnent les cœurs de tous ceux qui vous approchent ; Enfin, MONSIEUR, quand j'aurai pris le ſoin de louer toutes ces rares qualités, qu'aurai-je dit, ou qu'aurai-je fait connoître qu'on ne ſçache beaucoup mieux que moi ? Puiſqu'il eſt conſtamment vrai, MONSIEUR, que je ne pourrois rien dire dont chacun n'ait une entiere connoiſſance, je ne ferai pas mal de me taire, de vous prier ſeulement d'agréer le Deuil *e je vous préſente. Je ne vous dirai point*

que, lorſqu'on ſçaura que cette Piece vous eſt dédiée, cela doit arrêter en quelque façon les traits malicieux d'une Critique envieuſe ; car, à vous parler franchement, je n'ai point encore vû que le nom des Puiſſances qui paroît à la tête des Ouvrages, ni celui des Beaux-Eſprits, aient empêché les Cenſeurs de profeſſion, de ſe déchaîner contre eux, quand ils ſe ſont imaginé qu'il y avoit de quoi mordre. Ils diront tout ce qu'il leur plaira de cette Comédie ſans que je m'en mette en peine ; il ſuffit pour moi qu'elle vous ait plû & qu'elle ait réuſſi en Public. Je ſuis ſûr que ces Meſſieurs auront peine à paroître devant vous pour la déchirer ; particuliérement quand ils ſçauront que vous lui faites la grace de l'honorer de votre eſtime, & que vous me permettez de me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
DE HAUTEROCHE.

ACTEURS.

PIRANTE, Pere de Timante.

TIMANTE, ſon Fils.

JACQUEMIN, Fermier & Receveur de Pirante.

BABET, Fille de Jacquemin.

PERRETTE, Servante de Jacquemin.

CRISPIN, Valet de Timante.

NICODEME, Serviteur de Jacquemin.

La Scene eſt à un Village à deux lieues de Sens.

LE DEUIL,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE, CRISPIN,

tous deux en grand deuil.

CRISPIN.

PAR ma foi, nous voilà plaiſamment équipés,
Noirs du bas juſqu'en haut, & des mieux encrêpés !
Seriez-vous bien Parent d'un .... Faut-il que j'acheve ?
La, d'un de ces Meſſieurs que l'on rouoit en Grève,

D'avoir pendant ce nœud tout le tems d'enrager,
Je crois que, pour guérir cette sorte de rage,
Il n'eſt rien de meilleur qu'un prompt & doux veuvage.
Mais ſans moraliſer, Monſieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point,
Vous pouſſez juſqu'au lieu de votre Métairie,
D'abord vous deſcendez dans une Hôtellerie,
Vous y prenez le Deuil; vous m'en équipez moi,
Qui ne pleure perſonne, & qui ne ſçais pourquoi.
Si joſe demander à quoi tend ce Myſtere,
Vous riez, vous chantez, & vous me faites taire;
Et ſans m'expliquer rien, toujours la joye au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre Receveur.
Ce noir déguiſement cache au moins quelque chose.
Pour la derniere fois j'en demande la cauſe.
(*Timante ſourit.*)
Allez-vous rire encor? Bon ſoir; je n'en ſuis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peſte ! Et combien en aurai-je ?
Équipez comme vous, j'ai même privilége ;
Et je ne prétends pas porter le Deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais déguiſés ainſi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point deſſein de voler quelque Coche ?
Qu'en eſt-il ?

TIMANTE.

Moi voler ! C'eſt perdre la raiſon,
Que...

CRISPIN.

J'entends. Mais, Monſieur, je crains la pendaiſon.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sçais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? Non ; mais je ſçais braire.
Cela ſuffira-t-il ?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux ;
Et quand je pleurerai...

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux.
Commencez ſeulement : pour venir à la charge,
Je vous réponds, Monſieur, d'une bouche auſſi large.
Il ne faut qu'eſſayer, voyez : Hin, hin, hin...

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord eſt muſical, eſt-ce là votre ton ?

TIMANTE.

Fort-bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs, à quoi tend le myſtere ?

TIMANTE.

A duper Jacquemin, Receveur de mon Pere ;
A qui pat ce faux Deuil, appuyant mon rapport,

Je perſuaderai que le Bon-homme eſt mort;
Et que, depuis huit jours, ſurpris d'apoplexie,
Tout d'un coup ſans parler il a fini ſa vie.
J'en ſuis ſeul héritier; & Jacquemin, je croi,
Prétendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refuſera pas de me payer la ſomme
Que pour le premier ordre il tient prête au Bonhomme.

CRISPIN.

Vous êtes Fils unique, & votre Receveur,
S'il plaiſoit à la Mort de vous faire l'honneur
De ſaiſir au collet votre avare de Pere,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire:
Mais ſur quoi s'aſſurer qu'il doit deux mille écus?

TIMANTE.

Six cents Louis, Criſpin, tous paiemens rabattus.
De mon Pere pour lui j'ai ſurpris cette Lettre.
Ecoute, & tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

Il lit.

MOnſieur Jacquemin, votre compte eſt bon. Les diverſes ſommes que vous m'avez fait toucher ici, & dont vous n'avez point de quittances, montent à huit cent écus; ainſi reſte dû ſix mille ſix cents livres. Ne vous embarraſſez pas à chercher une voie ſûre pour me les faire tenir; j'irai

moi-même les recevoir ſur les lieux dans quinze jours ou trois ſemaines, & nous aviſerons enſemble à regler les clauſes du nouveau Bail que vous demandez. Je ne vous écrirai point davantage là-deſſus ; ne me faites point de réponſe. Votre meilleur Ami, PIRANTE.

En prenant les devants, comme il eſt bon payeur...

CRISPIN.

J'entends ; plus fin que vous n'eſt pas bête, Monſieur ;
Et pour un nouveau Bail, ſans trop ſonger aux clauſes,
Je vous crois déja voir accommoder les choſes.
Pour bien faire, il faudroit que Monſieur Jacquemin,
Obtenant du rabais, groſſît le Pot-de-vin :
Il en demandera, ſignez tout.

TIMANTE.

Moi ?

CRISPIN.

Qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Votre Pere a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raiſon.

Quel Pere ! Il faut aller joindre ma Garniſon :
Je pars, &, pour tout fruit de mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt Piſtoles :
Me voilà bien !

CRISPIN.

Auſſi pour vous en conſoler,
Sans façons, en bon Fils, vous venez le voler ;
Mais quoiqu'en ce deſſein, Monſieur, je vous admire,
Si votre Pere, enfin, s'eſt aviſé d'écrire,
Sa Lettre & vos diſcours n'auront aucun rapport,
Et nous ſerons tondus ſur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce ;
Il plaint trois mois entiers le port d'une réponſe :
Tu vois que par ſa Lettre il mande à Jacquemin
De ne lui point récrire ; outre cela, Criſpin,
J'ai ſçu....Mais taiſons-nous, quelqu'un vient.

CRISPIN.

C'eſt Perrette ;
Et Madame Babet. La friponne eſt bien faite,
Monſieur, & vaudroit bien, ſoit dit ſans faire tort...

TIMANTE.

Songe à l'apoplexie, & que mon Pere eſt mort.

SCENE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE *à Babet entrant; regardant Timante.*

JE ne me trompe point, c'eſt notre jeune Maître.

BABET.

Dans un pareil habit j'ai pû le méconnoître. Quoi! Timante; c'eſt vous? d'où vient donc ce grand Deuil?

TIMANTE *pleurant.*

Ah Babet!

BABET.

Criſpin?

CRISPIN *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE *pleurant.*

Quel malheur !

PERRETTE *à Crispin.*

Apprends nous quelle perte il a faite.

CRISPIN *pleurant.*

Son Pere...

PERRETTE.

Hé bien ! ſon Pere ?

CRISPIN *pleurant.*

Il eſt gîté, Perrette.
Le pauvre homme ! il m'aimoit comme ſi...
Mais enfin
Dieu veuille avoir ſon ame.

PERRETTE.

Il eſt mort ?

BABET.

Quoi ! Criſpin,
Pirante eſt mort ?

CRISPIN *pleurant.*

Malgré tout ce qu'on a pû faire,
... Ah !

BABET.

Je l'aimois comme mon propre Pere.
Soutiens-moi.

Elle s'appuie sur Perrette.

PERRETTE.

Ce malheur est touchant; mais....

BABET.

Hélas!

CRISPIN *bas à Timante.*

Que ne la prenez-vous, Monsieur, entre vos bras?
Ses ennuis passeroient plutôt.

TIMANTE.

Ils m'embarrassent.

CRISPIN.

Voilà que c'est d'avoir des Peres qui trépassent!

PERRETTE.

La, revenez à vous; puisque le Mort est mort,
Quel remede, & pourquoi s'en affliger si fort?

CRISPIN *à Babet.*

Perrette le prend bien, point de mélancolie.
Les Morts ne vivent plus, les pleurer c'est folie.

BABET *pleurant.*

Il étoit mon Parrein, & j'aurois peu de cœur....

TIMANTE *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'eſt trop partager ma douleur.

BABET *larmoyant.*

Si mes larmes...

PERRETTE.

Par-là qu'eſt-ce que l'on avance?
Voyez Monſieur, il prend ſon mal en patience.

CRISPIN.

C'eſt qu'il ſçait vivre: Diable!...

TIMANTE.

Et Monſieur Jaquemin,
Que fait-il?

PERRETTE.

Tout à l'heure il étoit au Jardin.
Je m'en vais le chercher, conſolez-vous enſemble.

SCENE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE *riant.*

HE' bien! Babet?

BABET.

Hé quoi! vous riez!

TIMANTE.

Que t'en ſemble?
Le Deuil me ſied-il bien?

BABET.

Je ne ſçais où j'en ſuis.
Oubliez-vous déja...

TIMANTE.

Babet, trêve d'ennuis;
Mon Pere n'eſt pas mort.

BABET.

Ah! j'ai lieu de me plaindre,
Vous me trompez.

TIMANTE.

Il m'eſt important de le feindre;

Ayant beſoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper & ton Pere & le mien.

BABET.

Mais comment penſez-vous ? . . .

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine:
Avec moi ſeulement ſouffre que je t'emmene;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce tems.

BABET.

Je pars à l'heure même, & vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule ?

BABET.

Seule, & je dois, par l'ordre de mon Pere,
Avec certain Parent terminer quelque affaire:
Rendez-vous y, j'y couche; & là nous réſoudrons,
Touchant votre deſſein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin ſans que l'on t'accompagne !
Je crains . . .

BABET.

Tout eſt rempli de gens dans la Campagne:

Il eſt jour de marché ; je vous quitte : à tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir pour te joindre au plutôt.

BABET.

Je vais partir, avant que mon Pere ſurvienne.

SCENE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN *montrant du doigt l'endroit où Babet eſt rentrée,*

Monſieur, hem ?

TIMANTE.

Qu'eſt-ce ?

CRISPIN.

Il n'eſt qu'en dira-t-on qui tienne,
La Babet eſt traitable, & ſe rend ſans façon.

TIMANTE.

Son honneur avec moi ne court point hazard.

CRISPIN.

Bon !
Le moyen ?

TIMANTE.

Elle peut...

CRISPIN.

J'entends; dans le Voyage,
La Belle en tout honneur aura ſoin du bagage.
Quand vous en ſerez las pour le moins...

TIMANTE.

Maître Sot!

CRISPIN.

Souffrez-moi la Servante, & je ne dirai mot.
A ces conditions c'eſt une affaire faite:
Vous emmenez Babet, j'emmenerai Perrette.

TIMANTE.

Ah! ce n'eſt pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non? je croi
Qu'en eſprit, beaux diſcours, vous l'emportez ſur moi;
Mais où l'eſprit n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire,
Monſieur, ſans vanité, je ſuis aſſez bon frere,
Et...

TIMANTE.

Pour faire ceſſer tes ſots raiſonnemens,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugemens,
Et qu'au ſort de Babet les nœuds de l'hymenée,
Au déçû de mon Pere, ont joint ma deſtinée.

CRISPIN.

CRISPIN.

Vous l'avez épouſée ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes Mari ?

TIMANTE.

Depuis plus de ſix mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri ?

TIMANTE.

Moi ! point du tout.

CRISPIN.

Miracle ! Il ne s'en trouve gueres
De ſi contens que vous de ces ſortes d'affaires ;
Auſſi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la choſe, on n'a rien oublié ;
J'ai pour Babet . . .

CRISPIN.

D'accord ; ne pouvant voir la Belle
Qu'en ſecret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle ;
Mais Babet aujourd'hui, vos plus cheres amours,

Ne ſera plus Babet, quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut inceſſamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hazard; gageons, Monſieur; & ſi je perds, je paye.
Mais ſon Pere ſçait-il que.....

TIMANTE.

Non, il n'en ſçait rien:
Car comme en avarice il ſurpaſſe le mien,
Et qu'un ſou débourſé lui ſemble arracher l'âme,
Sans doute il eût tout fait pour traverſer ma flâme?
Mais l'hymen declaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il diſe pourquoi.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, étant Noble & de bonne Famille,
D'un ſimple Receveur vous épouſez la Fille.
Que dira votre Pere?

TIMANTE.

Il s'eſtomaquera,
Fera le difficile, & puis s'appaiſera.
Après tout, Jacquemin, quoiqu'il ſoit ſans naiſſance,

C'eſt, l'avarice à part, un homme d'importance;
Il eſt le Coq du Bourg, connu pour un Créſus,
Et poſſede du moins cinquante mille écus;
Cela répare aſſez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peſte
Puiſqu'il a tant de bien, il eſt Noble de reſte.
Combien de ſoi-diſans Chevaliers & Marquis,
Se targuent ſottement de nobleſſe à Paris,
Dont, en s'emmarquiſant, la plus haute nobleſſe
A ſeulement pour titre une grande richeſſe!
Sans cela leur naiſſance eſt baſſe & ſans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur Marquiſat:
Ces Gens, au tems qui court, ont beaucoup de Confreres
Mais la chere Babet, elle n'a Sœurs ni Freres.

TIMANTE.

Babet eſt fille unique; & bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres? Quantité tiennent leur quant-à-moi,
Qui, loin de refuſer une affaire ſemblable,
Moyennant force écus, épouſeroient le Diable.
Le Diable cependant doit être roturier.

Qu'en croyez-vous ?

TIMANTE.

Badin !

CRISPIN.

Je ne ſuis pas Sorcier:
Ce que j'en dis, Monſieur, n'eſt que par conjecture:
Mais être grand trompeur ſent beaucoup la roture.
On dit que c'eſt du Diable une perfection.
Timante ſourit.
D'ailleurs comme le Monde eſt plein d'ambition,
Et ſuivant que chacun par l'argent ſe gouverne,
Si le Diable en ces lieux venoit tenir Taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule ſeroit grande.

TIMANTE.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui,
Paſſât-on en vertu les vieux Héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'eſt pas honnête homme;
Il en faut pour paroître.

CRISPIN.

Auſſi pour en avoir,
Il n'eſt reſſort honteux qu'on ne faſſe mouvoir.
Loix, juſtice, équité, pudeur, vertu ſévere,
Par-tout au plus offrant on n'attend que l'enchere;
Et je ne ſçache point d'honneur ſi bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

TIMANTE.

Tu crois donc....

CRISPIN, *montrant Jacquemin.*

St.

TIMANTE.

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas à ſon Maître.*

Songeons à larmoyer, il n'eſt plus tems de rire.

SCENE V.

JACQUEMIN, TIMANTE, CRISPIN, PERRETTE.

JACQUEMIN, *à Timante.*

MOnſieur, que m'append-on?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! Monſieur Jacquemin....

JACQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre Maître ; ah, ah.

TIMANTE, *pleurant.*

Ah.

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Hé ! Monſieur, un eſprit de la trempe du vôtre . . .

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Criſpin ; tu le ſçais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup ; mais dans un tel malheur
On doit patiemment ſupporter ſa douleur.
Le Ciel le veut ainſi. Lui faire reſiſtance,
Ah ! ſongez donc, Monſieur, que c'eſt lui faire offenſe. . . . . .
Il eſt vrai ; votre Pere auroit couru hazard
De vivre plus long-tems, s'il étoit mort plus tard ;
Mais quand par la rigueur . . . des ordres qu'il faut ſuivre,

On eſt mort tout-à-fait... on ne ſçauroit plus vivre.
Conſiderez d'ailleurs.... que le tems vous fait voir,
Que la raiſon... Monſieur, prêtez moi ce mouchoir,
Je n'y penſe point, ſans...

En arrachant le mouchoir de Timante qui le tient à ſes yeux.

JACQUEMIN, *pleurant.*

Criſpin me perce l'âme.

CRISPIN, *à Jacquemin.*

Monſieur, ... ah.

TIMANTE.

Ah.

PERRETTE.

Hin, hin,

JACQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma Femme,
Il m'en ſouvient encor...

CRISPIN.

Hé! Monſieur Jacquemin,
Laiſſez-là votre Femme, elle eſt bien morte.

JACQUEMIN, *pleurant.*

Enfin,

Il nous faut tous mourir, je ſuis vieux, & peut-être...

CRISPIN.

Voulez-vous par vos pleurs déſeſpérer mon Maître ?
Comme il ſanglotte ! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez ſon mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Criſpin a raiſon, &...

JACQUEMIN.

Je le ſçais, mais Perrette,
Quand je ſentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un Maître on apprend le trépas,
N'avoir guere d'honneur pour ne s'affliger pas...
Monſieur Pirante étoit un Ami...

CRISPIN.

Laiſſez faire :
Monſieur, eſt honnête-homme, & vaudra bien ſon Pere.
Vous verrez.

JACQUEMIN.

Dieu le veuille.

PERRETTE, *à Jacquemin.*

Hé! là donc, parlez-lui.

JACQUEMIN, *à Timante*

Nous avons tous les deux un grand ſujet d'ennui,
Et tous deux nous perdons, ſans y pouvoir que faire,
Moi, Monſieur, un bon Maître, & vous un brave Pere;
Mais pour m'en conſoler, j'eſpere, en ce malheur,
Que vous vous ſouviendrez de votre Serviteur.
J'ai ſoixante-deux ans; & dès mon plus bas âge
J'étois de la Maiſon.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un Pere à qui vous rendiez bien des ſoins:
Il étoit votre ami, je ne le ſuis pas moins.

JACQUEMIN.

Il eſt mort, quelle perte! à tous momens j'y penſe,
Et tant que je vivrai j'en aurai ſouvenance.
Voyant qu'en l'autre Monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t-il pas dit . . .

TIMANTE.

Il eſt mort ſans parler.

JACQUEMIN.

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen? Quand il eût eu cent vies...

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JACQUEMIN, *redoublant ſa triſteſſe.*

Ah!

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend ſi conſterné?

JACQUEMIN, *ſe déſeſperant.*

Ah Ciel!

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc?

JACQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment?

JACQUEMIN.

C'eſt qu'en trois fois, Monſieur, j'ai pa avance

Donné...

CRISPIN.

Vous avez fait des paiemens ſans quittance ?

JACQUEMIN.

Hélas ! oui.

CRISPIN.

Ces paiemens nous ont bien fait ſouffrir.

JACQUEMIN.

Eſt-ce que....

CRISPIN.

De frayeur j'en ai penſé mourir.
Allez ne craignez rien, on vous en tiendra compte.

JACQUEMIN.

On ſçait donc....

CRISPIN.

Je prenois les Eſprits pour un conte,
Mais je ſuis détrompé; car, pour vos intérêts,
Le pauvre Mort nous eſt apparu tout exprès.

JACQUEMIN.

Apparu !

CRISPIN, *montrant ſon Maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JACQUEMIN.

Eſt-il croyable ?

CRISPIN.

Il nous a lutinés ſix jours comme le Diable,
Tantôt en Pigeon blanc, tantôt en Chien Barbet ;
Tant enfin qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous ſa propre figure il s'eſt fait reconnoître,
Et me ſerrant le bras : Criſpin, connois ton Maître,
M'a-t-il dit : Vous, mon Fils, n'ayez aucune peur,
A-t-il continué, s'adreſſant à Monſieur ;
Du Seigneur Jacquemin je viens vous dire comme
J'ai reçu ſans quittance en pluſieurs fois la ſomme....

JACQUEMIN.

Combien ? N'a-t-il pas dit, Monſieur, huit cents écus ?

TIMANTE.

Autant.

JACQUEMIN.

J'ai fait tenir quelque choſe de plus ;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire.

TIMANTE

Il ſuffit que le Mort ſoit venu m'en inſtruire,
Cela vaut fait.

JACQUEMIN.

Voyez, avec les gens de bien,
On a beau hazarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le Défunt, quoiqu'avare, avoit l'ame auſſi ronde...

JACQUEMIN.

Le pauvre Homme! Etre exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN.

Pour vous, s'il eût été beſoin,
Il ſeroit bien encor revenu de plus loin.
Poſſible s'il voyoit, s'agiſſant de finance,
Que mon Maître n'eût pas fort bonne conſcience,
Il pourroit, pour ôter tout ſujet d'embarras,
Venir juſques chez-vous.

JACQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JACQU'EMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il eſt aſſez de Morts à qui rendre viſite ;
Qu'il les voye, & pour nous qu'il nous laiſſe en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas ; mais changeons de propos.
Vos paiemens ſans acquit n'ont rien que je conteſte.

JACQUEMIN.

Cela déduit, je dois ſix cents Louis de reſte:
Il vous les faut compter. Mais, Monſieur, tous les ans
Je paye à jour nommé juſqu'à neuf mille francs.
C'eſt trop ; le Bail finit : il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JACQUEMIN.

Monſieur, depuis ſoixante-quatre,
C'eſt miſere, & les grains ſont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur,
Il faut que chacun vive, & . . .

JACQUEMIN, *bas à Criſpin.*

Parle, & je te donne....

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monſieur le Receveur ne veut tromper perſonne :
S'il y trouvoit ſon compte, il ne le diroit pas.

JACQUEMIN.

Si vous ſçaviez, Monſieur, comme on fait peu de cas...

TIMANTE.

On ne refuſe guere une premiere grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non, pour la moitié paſſe ;
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JACQUEMIN.

Monſieur, les mille francs n'auroient point été trop ;
Mais ſi j'y perds encore, ayant un ſi bon Maître, j'eſpere...

TIMANTE.

Avec le tems je me ferai connoître ;
Mais je veux cent Louis de Pot-de-Vin.

JACQUEMIN.

... Comment!
Cent Louis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JACQUEMIN.

Mais...

CRISPIN.

Monſieur Jacquemin, là.

JACQUEMIN.

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle.
Voulez-vous diſputer pour une bagatelle?
Monſieur eſt raiſonnable, il vous aime: en neuf ans
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs.
Tant pour ſa garniſon que pour d'autres affaires,
Il a beſoin d'argent.

JACQUEMIN.

Voyons donc les Notaires.
Monſieur, vous voulez bien que nous allions à Sens.

TIMANTE.

Quoi! pour renouveller votre Bail? j'y conſens;
Mais la mort de mon Pere à tant de ſoins m'engage,
Que ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais ſeulement ſigner que je promets
De vous faire payer cinq cents francs de rabais.
Il ne faut qu'au vieux Bail ajoûter cette clauſe.

JACQUEMIN.

Je vais querir l'argent; entrez.

TIMANTE.

Non, & pour cauſe,
Nous ſommes pour cela fort bien dans cette cour.
Du Défunt autrefois ces lieux étoient l'amour,
Et dans l'accablement où ſa perte me plonge;
Je n'y ſçaurois entrer ſans...

JACQUEMIN, *s'affligeant.*

Monſieur, quand j'y ſonge...

CRISPIN.

Que c'étoit un brave homme!

JACQUEMIN.

Oui ſans doute, Criſpin.

CRISPIN, *montrant ſon Maître.*

Ne pleurez plus. Songez...

JACQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends; Oh! Mathurin!
Perrette, promptement qu'il apporte une Table.

Perrette rentre.

CRISPIN, *allant après Jacquemin.*

Monſieur le Receveur, je ſuis un pauvre Diable;
Souvenez-vous de moi, j'ai parlé comme il faut.

A Timante.

Tout va bien, Monſieur.

SCENE VI.

TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE.

OUi; délogeons au plutôt,
Cours à l'Hôtellerie; &, pour partir ſur l'heure,
Fais brider nos Chevaux.

CRISPIN.

Mais ſi je ne demeure,
Ma part du Pot-de-Vin...

PERRETTE.

Tu reviendras après.

PERRETTE, *faisant apporter par Mathurin une table & un siége, du papier & une écritoire.*

Je m'en vais avoir peur de tous les Chiens Barbets;
Je viens d'en voir un là plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'ame de votre Pere:
Le sang m'a remué jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu du jour?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.
Va voir si tu pourras, Crispin, le reconnoître;
Il est dans la Cuisine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus?

PERRETTE.

Hé!...

TIMANTE.

Cours où je t'envoye, & ne raiſonne plus.

Il rentre.

SCENE VII.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

BAbet eſt donc partie ?

PERRETTE.

Oui, Monſieur, & ſon pere
Lui fait faire un voyage aſſez peu néceſſaire.
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, Monſieur, quelque choſe pour vous.
Elle me dit ſouvent que vous êtes ſi ſage ;
Si rempli de bonté, ſi diſcret, que je gage...

SCENE VIII.

JACQUEMIN, *entrant.*

TIMANTE, PERRETTE.

JACQUEMIN, *une bourſe à la main.*

CEtte Bourſe a, Monſieur, de quoi vous contenter.
Sept cents Louis.... Voyons ſi....

TIMANTE.

Je prends ſans compter.

JACQUEMIN,

Ils ſont en petit lots roulés tous par cinquante ;
Hors ceux du Pot-de-Vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt.
Je les tenois tout prêts pour le pauvre Défunt.

TIMANTE,

Hé ! vous n'en manquez pas,

JACQUEMIN,

Chacun ſçait ſes affaires ;
Monſieur, au tems qu'il eſt on n'en amaſſe gueres.
Voici le Bail.

TIMANTE.

Donnez; quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille Contrats.

Pendant que Timante écrit ſur la table, Jacquemin & Perrette diſent ces quatre Vers.

JACQUEMIN.

Perrette, que je perds à la mort de Pirante!
Eſtre mort ſans le voir!

PERRETTE.

Oui, la choſe eſt touchante;
Mais, Monſieur, je crains bien qu'il revienne ceans
Un certain grand Barbet que j'ai vû là-dedans.

TIMANTE, *les interrompant en achevant d'écrire.*

Fait ce ... 1673. TIMANTE.

JACQUEMIN lit haut.

JE ſouſſigné confeſſe avoir reçu de Monſieur Jacquemin, la ſomme de ſix mille ſix cents livres, qui, jointe à deux mille quatre cents livres qu'il avoit payées à feu mon Pere ſans quittance, l'acquittent de l'année échue à Pâques dernier. Plus, j'ai reçu cent Louis d'or pour le Pot-de-Vin du nouveau Bail que je m'oblige de lui paſſer devant les Notaires toutefois & quantes, aux mêmes clauſes & conditions de celui-ci, à la réſerve du prix qui ne

ſera à l'avenir que de huit mille cinq cents livres. Fait ce mil ſept cent ſoixante & treize.

TIMANTE.

TIMANTE, *à Jacquemin.*

En eſt-ce aſſez ?

JACQUEMIN.

C'eſt plus qu'il n'étoit néceſſaire.
Chacun, ainſi que vous, n'eſt pas fils de ſon Pere.
De l'air dont ſur le champ vous dreſſez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de ſon eſprit.
J'ai peine à croire encor qu'il ſoit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte ;
Plus je ſuis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu, vous me verrez avant qu'il ſoit un mois :
Toi, Perrette, viens-çà ; Songe à moi quelquefois.
Tiens : Et ſi Nicodeme un jour te prend pour Femme,

Lui donnant deux Piſtoles.

Crois....

PERRETTE.

Vous aurez, Monſieur, tout pouvoir.

JACQUEMIN.

La bonne ame!
Au moins ne partez pas ſans m'envoyer Criſpin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JACQUEMIN.

Qu'il vienne; car enfin
Il eſt bon que chacun ſoit content.

SCENE IX.

PERRETTE, JACQUEMIN.

PERRETTE.

NOtre Maître,
Le brave jeune-homme! Ah! quand je l'ai vû paroître,
J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon deſſein.

JACQUEMIN.

C'eſt ſon Pere tout fait.

PERRETTE.

PERRETTE.

Fi, c'étoit un vilain,
Un ladre.

JACQUEMIN.

Il ne faut pas appeller vilainie,
Ce que les gens ſenſés nomment œconomie;
La difference eſt grande, & quiconque dira
Que Pirante....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre choſe.
A propos de donner (car il faut que je cauſe,
Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur)
Quand il faut deſſerrer, vous avez belle peur.
Depuis ſix ans entiers que votre Femme eſt morte,
Le faix eſt lourd, & c'eſt Perrette qui le porte.
Aux Champs, comme à la Ville, ai-je quelque repos?
Je ne recule à rien, tout tombe ſur mon dos.
Quel bien m'avez-vous fait?

JACQUEMIN.

Perrette, patience:
Tout vient avec le tems; j'ai de la conſcience;
Et dans mon Teſtament tu verras...

PERRETTE.

Juſtement.
Me voilà bien chanceuſe avec ſon Teſtament!
Des avaricieux c'eſt l'excuſe ordinaire.
Ils donnent tout leur bien quand ils n'en ont que faire.
Vos écus, dont l'amas vous eſt encor ſi doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous?
Franchement je m'en laſſe, & pour toutes mes peines
Je mériterois bien qu'aux Foires, aux Etrennes,
Vous ouvriſſiez la bourſe. Un homme veuf à Sens
Me fait, pour le ſervir, preſſer depuis longtems,
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JACQUEMIN.

Tais-toi, je t'aurois fait de plus grands avantages,
Si je n'avois pas craint de faire babiller.
Mais Babet au plutôt ſe doit faire habiller;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car, vois-tu! j'aime mieux, de peur qu'on me ſoupçonne....

PERRETTE.

Que ſoupçonneroit-on à ſoixante & cinq ans?

JACQUEMIN.

Il s'en faut quelque choſe, & ....

PERRETTE.

Chacun a ſon tems:
Le vôtre eſt fait. Pour elle, un Mari, ce me ſemble,
Lui viendroit bien à point: ils vivroient bien enſemble.

JACQUEMIN.

A ſon âge un Mari!

PERRETTE.

Quoi! vous vous effrayez!

JACQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans, c'eſt un enfant.

PERRETTE.

Voyez,
Qu'il en meurt tous les jours faute d'âge.

JACQUEMIN.

Es-tu folle?
La marier?

SCENE X.

PERRETTE, JACQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE *appercevant Pirante, & tirant par le bras Jacquemin voulant fuir.*

MOnſieur! Ah je perds la parole. Miſericorde!

JACQUEMIN.

Qu'eſt-ce, où vas-tu?

PERRETTE.

Le Lutin....

En s'enfuyant.

Ah!

JACQUEMIN *revenant ſur le bord du Theâtre.*

Que veut-elle dire?

SCENE XI.

JACQUEMIN, PIRANTE.

PIRANTE *frappant ſur l'épaule de Jacquemin.*

HO! Monſieur Jacquemin.

JACQUEMIN *s'enfuyant avec précipitation.*

A l'aide!

PIRANTE.

En me voyant, s'écrier de la ſorte!
Fuir ſans vouloir m'entendre, & me fermer la porte!
Suis-je peſtiferé? que veut dire ceci?
Mais quelqu'un de ſes Gens m'en peut rendre éclairci;
L'un d'eux vient à propos.

SCENE XII.

PIRANTE, NICODEME.

NICODEME *venant avec une grande fourche de bois ſur ſon épaule, & chantant cette Chanſon ſur le Chant :*

Une & deux & trois & quatre & cinq & ſix,
Sept & huit & neuf & dix,
Onze & douze & treize, &c.

Blaiſe en revenant des Champs,
Tout dandinant,
Il trouvit la Femme à Jean ;
Et puis ils s'en furent,
Dans une maſure.

Un Vigneron, près de-là,
Voyant cela,
Leur dit : Que faites-vous là ?
A quoi répond Blaiſe :
Je nous fons bien aiſe.

PIRANTE *abordant Nicodeme.*

Dieu te gard', Nicodeme.

NICODEME.

Bon jour, Monſieur Pirante. Ah ! c'eſt donc vous ?

PIRANTE.

Moi-même.

NICODEME.

Vous me voyez joyeux; toujours bon appétit.

PIRANTE.

L'appétit & la joie entretiennent l'eſprit.

NICODEME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carriere;
Et j'ai toujours été bâti de la magniere.
Vous êtes bien gaillard?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODEME.

Quand j'avons la ſanté, je ne manquons de rien;
Morgué! c'eſt un grand point.

PIRANTE.

Il eſt vrai; mais ton Maître,
Comment eſt-il?

NICODEME.

Comment? il eſt comme il doit être,
Toujours bien eſſoufflé quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent ?

NICODEME.

Pourquoi ?

PIRANTE.

Quand il m'a vû,
Il s'eſt mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vû le Diable.
Eſt-il devenu fou ?

NICODEME.

Peſte ! il n'eſt pas ſi ſot.
Tout vieux barbon qu'il eſt, il dit encor le mot.
C'eſt un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma préſence ?
Il eſt donc poſſédé ?

NICODEME.

Vous vous gauſſez de nous,
Bon ! s'enfuir ! hier encor il nous parloit de vous,
But à votre ſanté juſqu'à parte d'haleine,
Nous dit que vous viendriez poſſible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui, je l'avois écrit.

NICODEME.

Hé bien donc ?

PIRANTE.

Mais depuis ;
J'ai changé de deſſein.

NICODEME.

Je vas faire ouvrir l'huis,
Et quand il vous varra . . .

PIRANTE.

Je te dis, Nicodeme,
Qu'il m'a vû, reconnu.

NICODEME.

C'eſt queuque ſtratagême ;
Car il n'étoit pas fou quand j'avons déjeûné :
Lui-même dans ces Champs il m'a là-bas mené.
Depuis, je ne dis pas ; mais j'allons voir. Parrette !

Frappant à la porte.

PERRETTE *en-dedans.*

Qui frappe ?

NICODEME.

Nicodeme : Ouvre.

& voyant Pir

Alle a le

Oh ! [

Ouvr
Fr

Q

]

NICODEME.

Pourquoi ?

PERRETTE *en-dedans.*

Monſieur Pirante eſt mort, on en a la nouvelle:
Ce n'eſt que ſon Eſprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle ?

NICODEME.

All' dit qu'ous êtes mort, & que c'eſt votre Eſprit
Qui me parle. Pourquoi ne me l'avoir pas dit ?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de ſemblable ?
Quoi ! Nicodeme, on veut. . . .

NICODEME.

Vous êtes mort : au Diable.

PIRANTE.

Mais ſi. . . .

NICODEME *lui préſentant ſa fourche.*

N'approchez pas ; voyez-vous ! vertuchou,
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la piece qui t'eſt faite.
Je ſerois mort !

NICODEME.

Oui : vous. N'eſt-il pas vrai, Parrette,
Que tu dis qu'il eſt mort ?

PERRETTE *en-dedans.*

Il l'eſt plus de ſix fois.
Ce n'eſt que ſon fantôme à préſent que tu vois ;
Garde qu'il ne t'approche, & qu'il ne te ſecoue.
Le moindre de ſes doigts . . .

NICODEME *lui montrant ſa fourche.*

Ah ! morgué, qu'il s'y joue.
Il varra.

PIRANTE.

Nicodeme ?

NICODEME.

Oh ! je ne voulons point
Etre aveuc les Fantoms : on ſçait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvent leur belle!
Tatigué ! queu malin !

PIRANTE.

La folie eſt nouvelle !

NICODEME.

Je ne vous charchons point, laiſſez-nous en repos.

PIRANTE.

Laiſſe-moi ſeulement te dire quatre mots.
C'eſt peu de choſe.

NICODEME.

Hé bien! ſi votre ame eſt en peine,
Parlez, j'irons pour vous courir la prétentaine;
Mais morgué! ſans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au beſoin?
Je n'ai rien de changé; tu le vois, Nicodeme.
Je parle, marche, agis. Les Morts ſont-ils de même?
Jamais...

NICODEME.

Oh! palſangué, vous m'en contez bien là.
Avons-je été morts, nous, pour ſçavoir tout cela?
C'eſt bien philoſopher!

PIRANTE.

Du moins fais que ton Maître,
Pour m'entendre un moment, ſe mette à la fenêtre:
Je ſerai ſatisfait.

NICODEME.

Il y venra fort bien ?
Pourquoi non ? quand on a du cœur on ne
craint rien.
Parrette ?

PERRETTE *en-dedans.*

Eſt-il parti, Nicodeme ?

NICODEME.

Lui ? voire !
Je lui dis qu'il eſt mort : mais il n'en veut rien
croire,
Et je ne li ſçaurois faire entendre raiſon.
Notre Maître eſt-il là ? Morgué ! je tiendrai bon :
Qu'il vienne à la fenêtre avec ma fourche ſeule,
Si l'Eſprit fait un pas, je li ſangle la gueule.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort ?

NICODEME.

Oui, pargué ! je le croi.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir, approche, touche-moi.

NICODEME.

Tatigué ! je n'ai garde, on voit à votre face,
Que d'un homme enterré vous avez la grimace.

SCENE XIII.

JACQUEMIN, PIRANTE, NICODEME.

JACQUEMIN *à la fenêtre.*

IL faut me hazarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit.
Mais des huit cents écus je ne ſuis plus en peine:
On m'en a tenu compte, & votre crainte eſt vaine.
Allez, puiſſe votre ame avoir un plein repos.

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous? Je ſuis de chair & d'os.
Voyez-moi bien; je vis. Qui vous rend ſi crédule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule?
A votre âge êtes-vous de ſi légere foi?
Et voit-on bien des Morts qui parlent comme moi?

JACQUEMIN.

On diroit en effet que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie?
Ou ſi, quand on eſt mort, on peut reſſuſciter?
Car Monſieur votre Fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand Deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer...

PIRANTE *s'avançant.*

Quoi ! mon Fils ? . . .

NICODEME *lui preſentant ſa fourche.*

Ah ! morguenne,
N'avancez point.

JACQUEMIN.

Tout beau, Nicodeme ; j'entends
Qu'on reſpecte Monſieur.

NICODEME.

Morgué ! c'eſt perdre tems :
Deſcendez ſans rien craindre, ou bien qu'il ſe retire.
Son fantôme n'eſt pas ſi Diable qu'on veut dire ;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voye à chacun :
S'il fait trop le mechant, je ſerons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodeme a raiſon : pourquoi tant de foibleſſe ?

JACQUEMIN.

Enfin j'ouvre les yeux, & vois qu'on m'a fait piece.
Je deſcends.

NICODEME *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes ſatisfait.
Mais point de trahiſon ; car franchement, tout net,

Fuſſiez-vous un Satan . . .

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodeme.

JACQUEMIN *ſortant.*

Ah, Monſieur !

NICODEME.

Point de peur, & ne ſoyez point blême.

JACQUEMIN.

Votre Fils, par ſon Deuil, a trop ſçu me duper,
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeſte,
Trouvant que je devois ſix cents Louis de reſte,
Je viens préſentement de les compter . . .

PIRANTE.

A lui ?

JACQUEMIN.

A lui-même. Voyez ſon acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un & l'autre avec tant d'impudence !
Peut-être il n'eſt pas loin. Vîte, allons . . .

JACQUEMIN.

Patience :
Nous en aurons raiſon, j'attends ici Criſpin :
Entrez pour un moment là-dedans.

PIRANTE.

Le Coquin !

PERRETTE *sortant.*

Vous n'êtes donc pas mort, Monsieur ?

PIRANTE.

L'effronterie !

Prendre le Deuil !

NICODEME.

Voyez ! avec l'apoplexie.

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCENE DERNIERE.

PERRETTE, NICODEME, CRISPIN, JACQUEMIN.

NICODEME *approchant Crispin, & allant au-devant.*

MOrgué ! comm' te v'là fait ! Qui t'auroit reconnu ?
Queul habit !

CRISPIN.

Tout un an il faut être de même ;
Notre vieux Maître eſt mort, mon pauvre Nicodeme.

NICODEME.

Hé ! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir ?

En ſa place, morgué! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu ſçais qu'à la mort il n'eſt point de remede.

NICODEME.

Morgué! j'appellerois vingt Sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien: mais il eſt mort.

NICODEME.

Tant pis pour lui.

JACQUEMIN.

Criſpin, viens-çà, je craignois fort
Qu'on ne te fît partir ſans que je te reviſſe.

CRISPIN.

Ah! je ſuis pour cela trop à votre ſervice.

JACQUEMIN.

C'eſt à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait:
Il étoit juſte auſſi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet,
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JACQUEMIN.

Ton ſalaire
Eſt tout prêt.

CRISPIN.

Oh ! Monſieur.

JACQUEMIN.

Mais ſi tu pouvois faire
Que, de huit mille francs toujours prêts à compter,
Ton Maître à l'avenir voulût ſe contenter,
Je donnerois encor cent Louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui propoſer, attendez-moi.

JACQUEMIN.

Demeure,
Puiſqu'il n'eſt pas parti, je veux l'accompagner.

CRISPIN.

Venez, avecque lui vous pouvez tout gagner.
Il ne reſſemble point à ſon vilain de Pere.
C'étoit un franc avare, un vrai prône-miſere ;
Et s'il ne ſe fût point aviſé de mourir,
Sa léſinante humeur nous eût bien fait ſouffrir.

JACQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute :
Il falloit bien pleurer ; qu'eſt-ce que cela coûte ?
Quoique pour notre joie il ſoit mort un peu tard,

C'eſt toujours être mort.

PIRANTE *qui écoutoit.*

Ah ! je te tiens, pendard !

CRISPIN *feignant d'avoir peur.*

Au ſecours.

PIRANTE.

Tu me crains ! je ſuis donc mort ?

PERRETTE.

Courage.

Dis que c'eſt ſon Eſprit qui revient.

CRISPIN.

Ah ! j'enrage.

NICODEME.

As-tu peur du Fantôme, & n'oſes-tu parler ?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir afin de me voler,
Scélérat ?

NICODEME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah ! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monſieur, n'en faites rien : je vais vous tout apprendre,
Pour tirer votre argent de Monſieur Jacquemin,
Votre Fils avec lui m'a fait jouer au fin ;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'eſt à la ſourdine

Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuſe l'aura fait prendre ſur le fait.
Qu'a-t-il donc épouſé ? Qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JACQUEMIN.

Ma Fille ?

CRISPIN.

Votre Fille.

JACQUEMIN.

Au déſçu de ſon Pere !
L'effrontée !

PERRETTE.

Il l'aimoit : il l'épouſe, que faire ?

JACQUEMIN.

Tu l'as donc ſçu ?

PERRETTE.

Moi ? Non. Mais enfin quand les gens..

PIRANTE.

Qu'on la faſſe venir.

CRISPIN.

Elle eſt allée à Sens.
Mon Maître l'y doit joindre ; & de-là, ce me ſemble,
Ils ſe ſont dit le mot pour s'en aller enſemble.

JACQUEMIN *à Pirante.*

Monſieur, je ſuis fâché...

PIRANTE.

Non, Monſieur Jacquemin,
Ce peut être une fourbe; il en faut voir la fin.
Mon Fils t'attend?

CRISPIN.

Monſieur, il eſt au Mouton rouge;
Je m'en vais l'avertir, ſi vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.
Il faut l'aller ſurprendre; & s'il eſt marié,
Babet eſt ma Filleule, il eſt juſtifié.
Elle mérite aſſez d'entrer dans ma Famille.
Allons.

JACQUEMIN.

Ah! c'eſt, Monſieur, trop d'honneur pour ma Fille.

NICODEME *à Jacquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut...

JACQUEMIN.

Moi riche? abus;
Je n'ai rien.

NICODEME.

Eh! morgué, dégainez vos écus.
A-vous peur ſous vos pieds que la terre vous faille?

JACQUEMIN.

Il faut me laiſſer vivre : après, vaille que vaille ;
Si j'ai quelque piſtole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé ! Monſieur Jacquemin on s'accommodera.
Je voudrois ſeulement que Babet elle-même...

PERRETTE.

Elle vient de partir ; cours après, Nicodeme :
Tu la rattraperas.

NICODEME.

Je vais prendre un cheval :
Laiſſe-moi faire.

CRISPIN.

Enfin cela ne va pas mal.

PERRETTE.

Tu fais donc trépaſſer les gens ſans qu'*ils* le ſçachent ?

PIRANTE.

Souvent dans leurs deſſeins les jeunes gens ſe cachent.
Allons tout éclaircir ; & ſi l'hymen eſt fait,
Je pardonne à mon Fils, pardonnez à Babet.

FIN.

LA DISPUTE,

COMÉDIE,

Pierre Carlet de Chamblain de

PAR M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoiſe;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 19 Octobre 1744.

LA DISPUTE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

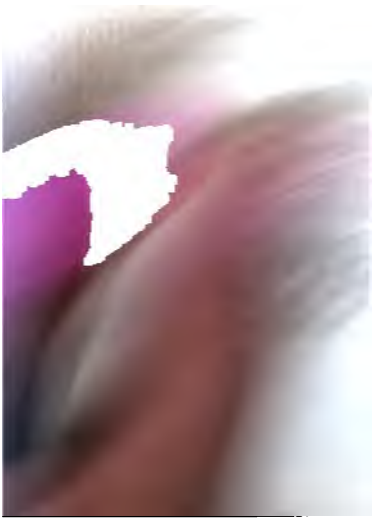
OU allons-nous, Seigneur ? Voici le lieu du monde le plus ſauvage & le plus ſolitaire, & rien n'y annonce la fête que vous m'avez promiſe.

LE PRINCE, *en riant.*

Tout y eſt prêt.

HERMIANNE.

Je n'y comprends rien ; qu'eſt-ce que c'eſt que cette maiſon où vous me faites entrer, & qui forme un édifice ſi ſingulier ? Que ſignifie la hauteur prodigieuſe des différens murs qui l'environnent ? Où me menez-vous ?



LE PRINCE.

[illegible] par galanterie, je ne m'en doute
[illegible] eſt vrai que je vous aime, & que
[illegible]rême envie de vous plaire, peut
[illegible] me perſuader que vous avez raiſon;
qui eſt de certain, c'eſt qu'elle me le
[illegible] ſi finement, que je ne m'en apperçois
[illegible] n'eſtime point le cœur des hommes, &
l'abandonne; je le crois, ſans comparai-
[illegible]lus ſujet à l'inconſtance & à l'infidélité
[illegible]elui des femmes; je n'en excepte que le
[illegible], à qui même je ne ferois pas cet honneur,
[illegible]n aimois une autre que vous.

HERMIANNE.

[illegible] diſcours-là ſent bien l'ironie.

LE PRINCE.

[illegible]en ſerai donc bientôt puni, car je vais
[illegible]s donner de quoi me confondre, ſi je ne
ſe pas comme vous.

HERMIANNE.

Que voulez-vous dire?

LE PRINCE.

Oui, c'eſt la nature elle-même que nous
[illegible]llons interroger; il n'y a qu'elle qui puiſſe
[illegible]décider la queſtion ſans réplique, & ſûre-
ment elle prononcera en votre faveur.

HERMIANNE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

LE PRINCE.

Pour bien ſavoir ſi la premiere inconſtance

ou la premiere infidélité eſt venue d'un homme, comme vous le prétendez, & moi auſſi, il faudroit avoir aſſiſté au commencement du monde & de la ſociété.

HERMIANNE.

Sans doute ; mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être : oui, les hommes & les femmes de ce tems-là, le monde & ſes premieres amours vont reparoître à nos yeux tels qu'ils étoient, ou, du moins, tels qu'ils ont dû être ; ce ne ſeront peut-être pas les mêmes aventures, mais ce ſeront les mêmes caracteres ; vous allez voir le même état de cœur, des ames toutes auſſi neuves que les premieres, encore plus neuves s'il eſt poſſible. (*A Cariſe & à Meſrou.*) Cariſe, & vous Meſrou, partez ; & quand il ſera tems que nous nous retirions, faites le ſignal dont nous ſommes convenus. (*A ſa ſuite.*) Et vous, qu'on nous laiſſe.

SCENE II.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

VOus excitez ma curioſité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait : il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la diſpute d'aujourd'hui s'éleva à la Cour de mon pere, s'échauffa beaucoup & dura très-long-tems. Mon pere, naturellement aſſez Philoſophe, & qui n'étoit pas de votre ſentiment, réſolut de ſavoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laiſſa rien à deſirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre ſexe & deux du nôtre furent portés dans la Forêt où il avoit fait bâtir cette maiſon exprès pour eux, où chacun d'eux fut logé à part, & où actuellement même il occupe un terrein dont il n'eſt jamais ſorti, de ſorte qu'ils ne ſe ſont jamais vus. Ils ne connoiſſent encore que Meſrou & ſa ſœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu ſoin d'eux, & qui furent choiſis de la couleur dont ils ſont, afin que leurs éleves en fuſſent plus étonnés quand ils verroient d'autres hommes ; on va donc pour la premiere fois leur laiſſer la liberté de ſortir de leur enceinte & de ſe connoître ;

on leur a appris la langue que nous parlons ; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir enſemble, comme le premier âge du monde : les premieres amours vont recommencer, nous verrons ce qui en arrivera.

(*Ici on entend un bruit de trompette.*)

Mais hâtons-nous de nous retirer, j'entends le ſignal qui nous en avertit ; nos jeunes gens vont paroître ; voici une Gallerie qui régne tout le long de l'édifice, & d'où nous pourrons les voir & les écouter, de quelque côté qu'ils ſortent de chez eux. Partons.

SCENE III.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE.

VENEZ, Églé, ſuivez-moi ; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vûes, & que vous pouvez parcourir en ſûreté.

ÉGLÉ.

Que vois-je ? quelle quantité de nouveaux monde !

CARISE.

C'eſt toujours le même ; mais vous n'en connoiſſez pas toute l'étendue.

ÉGLÉ.

Que de pays ! que d'habitations ! il me ſem-

ble que je ne ſuis plus rien dans un ſi grand eſpace ; cela me fait plaiſir & peur.

(*Elle regarde & s'arrête à un ruiſſeau.*)

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette eau que je vois & qui roule à terre ? Je n'ai rien vu de ſemblable à cela dans le monde d'où je ſors.

CARISE.

Vous avez raiſon, & c'eſt ce qu'on appelle un ruiſſeau.

ÉGLÉ, *regardant.*

Ah ! Cariſe, approchez, venez voir ; il y a quelque choſe qui habite dans le ruiſſeau qui eſt fait comme une perſonne, & elle paroît auſſi étonnée de moi, que je le ſuis d'elle.

CARISE, *riant.*

Eh ! non, c'eſt vous que vous y voyez ; tous les ruiſſeaux font cet effet-là.

ÉGLÉ.

Quoi ! c'eſt-là moi, c'eſt mon viſage ?

CARISE.

Sans doute.

ÉGLÉ.

Mais ſavez-vous bien que cela eſt très-beau, que cela fait un objet charmant. Quel dommage de ne l'avoir pas ſu plutôt !

CARISE.

Il eſt vrai que vous êtes belle.

ÉGLÉ.

Comment belle ! admirable ! cette découverte-là m'enchante. (*Elle ſe regarde encore.*)

Le ruiſſeau fait toutes mes mines, & toutes me plaiſent. Vous devez avoir eu bien du plaiſir à me regarder, Meſrou & vous. Je paſſerois ma vie à me contempler : que je vais m'aimer à préſent!

CARISE.

Promenez-vous à votre aiſe; je vous laiſſe pour rentrer dans votre habitation où j'ai quelque choſe à faire.

ÉGLÉ.

Allez, allez, je ne m'ennuierai point avec le ruiſſeau.

SCENE IV.

ÉGLÉ, *un inſtant ſeule*, AZOR, *paroît vis-à-vis d'elle.*

ÉGLÉ, *continuant, & ſe tâtant le viſage.*

JE ne me laſſe point de moi. (*Et puis appercevant Azor avec frayeur.*) Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, une perſonne comme moi?... N'approchez point.

AZOR, *étendant les bras d'admiration & ſouriant.*

ÉGLÉ, *continuant.*

La perſonne rit; on diroit qu'elle m'admire.

AZOR, *fait un pas.*

ÉGLÉ.

Attendez... Ses regards ſont pourtant bien doux... Savez-vous parler ?

AZOR.

Le plaiſir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

ÉGLÉ, *gaiement.*

La perſonne m'entend, me répond, & ſi agréablement !

AZOR.

Vous me raviſſez.

ÉGLÉ.

Tant mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

ÉGLÉ.

Vous me plaiſez auſſi.

AZOR.

Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer?

ÉGLÉ.

Je ne vous le défends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

ÉGLÉ.

J'en ai bien envie. (*Il avance.*) Arrêtez un peu... Que je ſuis émue !

AZOR.

J'obéis, car je ſuis à vous.

ÉGLÉ.

Elle obéit, venez donc tout-à-fait, afin d'être à moi de plus près. (*Il vient.*) Ah ! là

voilà, c'eſt vous; qu'elle eſt bien faite! en vérité vous êtes auſſi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joie d'être auprès de vous; je me donne à vous, je ne ſais pas ce que je ſens, je ne ſaurois le dire.

ÉGLÉ.

Eh! c'eſt tout comme moi.

AZOR.

Je ſuis heureux, je ſuis agité.

ÉGLÉ.

Je ſoupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore aſſez.

ÉGLÉ.

C'eſt ma penſée; mais on ne peut pas ſe voir davantage, car nous ſommes-là.

AZOR.

Mon cœur deſire vos mains.

ÉGLÉ.

Tenez, le mien vous les donne; êtes-vous plus contente?

AZOR.

Oui; mais non pas plus tranquille.

ÉGLÉ.

C'eſt ce qui m'arrive; nous nous reſſemblons en tout.

AZOR.

Oh! quelle différence! tout ce que je ſuis ne vaut pas vos yeux; ils ſont ſi tendres!

ÉGLÉ.

Les vôtres ſi vifs !

AZOR.

Vous êtes ſi mignone, ſi délicate !

ÉGLÉ.

Oui ; mais je vous aſſure qu'il vous ſied fort bien de ne l'être pas tant que moi, je ne voudrois pas que vous fuſſiez autrement, c'eſt une autre perfection ; je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

ÉGLÉ.

Ah ! ça, dites-moi, où étiez-vous, quand je ne vous connoiſſois pas ?

AZOR.

Dans un monde à moi, où je ne retournerai plus, puiſque vous n'en êtes pas, & que je veux toujours avoir vos mains ; ni moi ni ma bouche ne ſaurions plus nous paſſer d'elles.

ÉGLÉ.

Ni mes mains ſe paſſer de votre bouche ; mais j'entends du bruit, ce ſont des perſonnes de mon monde : de peur de les effrayer, cachez-vous derriere les arbres, je vais vous rappeller.

AZOR.

Oui ; mais je vous perdrai de vûe.

ÉGLÉ.

Non, vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon viſage y eſt, vous l'y verrez.

SCENE V.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *ſoupirant.*

AH! je m'ennuie déjà de ſon abſence.

CARISE.

Églé, je vous retrouve inquiette, ce me ſemble; qu'avez-vous?

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

ÉGLÉ.

C'eſt qu'il y a une grande nouvelle; vous croyez que nous ne ſommes que trois, je vous avertis que nous ſommes quatre; j'ai fait l'acquiſition d'un objet qui me tenoit la main tout-à-l'heure.

CARISE.

Qui vous tenoit la main, Églé! eh! que n'avez-vous appellé à votre ſecours?

ÉGLÉ.

Du ſecours! contre quoi? contre le plaiſir qu'il me faiſoit? j'étois bien-aiſe qu'il me la

tant, il me la tenoit par ma permiſſion : il la baiſoit tant qu'il pouvoit, & je ne l'aurai pas plutôt rappellé, qu'il la baiſera encore pour mon plaiſir & pour le ſien.

MESROU.

Je ſais qui c'eſt, je crois même l'avoir entrevu qui ſe retiroit : cet objet s'appelle un homme ; c'eſt Azor, nous le connoiſſons.

ÉGLÉ.

C'eſt Azor ? le joli nom ! le cher Azor ! le cher homme ! il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime & que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

ÉGLÉ.

Juſtement, nous l'avons deviné de nous-mêmes, (*Elle l'appelle.*) Azor, mon Azor, venez vîte, l'homme.

SCENE VI.

CARISE, ÉGLÉ, MESROU, AZOR.

AZOR.

EH! c'eſt Cariſe & Meſrou; ce ſont mes amis.

ÉGLÉ, *gaiement.*

Ils me l'ont dit, vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent: voilà pourquoi nous nous aimons tant, je ſuis votre Églé, vous, mon Azor.

MESROU.

L'un eſt l'homme & l'autre la femme.

AZOR.

Mon Églé, mon charme, mes delices & ma femme.

ÉGLÉ.

Tenez, voilà ma main, conſolez-vous d'avoir été caché. (*A Meſrou & à Cariſe.*) Regardez, voilà comme il faiſoit tantôt; falloit-il appeller à mon ſecours?

CARISE.

Mes enfans, je vous l'ai déjà dit, votre deſtination naturelle eſt d'être charmés l'un de l'autre.

ÉGLÉ, *le tenant par la main.*

Il n'y a rien de ſi clair.

CARISE.

Mais il y a une choſe à obſerver, ſi vous voulez vous aimer toujours.

ÉGLÉ.

Oui, je comprends, c'eſt d'être toujours enſemble.

CARISE.

Au contraire, c'eſt qu'il faut de tems en tems vous priver du plaiſir de vous voir.

ÉGLÉ, *étonnée.*

Comment!

AZOR, *étonné.*

Quoi!

CARISE.

Oui, vous dis-je; ſans quoi ce plaiſir diminueroit, & vous deviendroit indifférent.

ÉGLÉ, *riant.*

Indifférent, indifférent, mon Azor! ah, ha, ha!... la plaiſante penſée!

AZOR, *riant.*

Comme elle s'y entend.

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conſeil; ce n'eſt qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit-là, & qu'en nous ſéparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Cariſe & moi.

ÉGLÉ.

Vraiment, je le crois bien; cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux ſi noirs, & qui avez dû vous enfuir de peur, la premiere fois que vous vous êtes vus.

AZOR.

Tout ce que vous avez pu faire, c'eſt de vous ſupporter l'un & l'autre.

ÉGLÉ.

Et vous ſeriez bientôt rebutés de vous voir ſi vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi, qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me paſſe de vous, je n'ai pas beſoin de votre préſence: pourquoi? c'eſt que vous ne me charmez pas; au lieu que nous nous charmons Azor & moi: il eſt ſi beau, moi ſi admirable, ſi attrayante, que nous nous raviſſons en nous contemplant.

AZOR, *prenant la main d'Églé*

La ſeule main d'Églé, voyez-vous, ſa main ſeule, je ſouffre quand je ne la tiens pas; & quand je la tiens, je me meurs, ſi je ne la baiſe; & quand je l'ai baiſée, je me meurs encore.

ÉGLÉ.

L'homme a raiſon, tout ce qu'il vous dit-là, je le ſens; voilà pourtant où nous en ſom-

mes ; & vous, qui parlez de notre plaiſir, vous ne ſavez pas ce que c'eſt, nous ne le comprenons pas, nous, qui le ſentons ; il eſt infini.

MESROU.

Nous ne vous propoſons de vous ſéparer que deux ou trois heures ſeulement dans la journée.

ÉGLÉ.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tantpis.

ÉGLÉ.

Vous m'impatientez, Meſrou ; eſt-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids ; ceſſerons-nous d'être charmans ?

CARISE.

Non ; mais vous ceſſerez de ſentir que vous l'êtes.

ÉGLÉ.

Hé ! qu'eſt-ce qui nous empêchera de le ſentir, puiſque nous le ſommes ?

AZOR.

Églé ſera toujours Églé.

ÉGLÉ.

Azor toujours Azor.

CARISE.

J'en conviens ; mais que ſait-on ce qui peut arriver ? Suppoſons, par exemple, que je devinſſe auſſi aimable qu'Azor, que Cariſe devînt auſſi belle qu'Églé.

ÉGLÉ.

Qu'eſt-ce que cela nous feroit ?

CARISE.

Peut-être alors que raſſaſiés de vous voir, vous ſeriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

ÉGLÉ.

Pourquoi tentés ? Quitte-t-on ce qu'on aime, eſt-ce-là raiſonner ? Azor & moi nous nous aimons, voilà qui eſt fini ; devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe, ce ſera votre affaire ; la nôtre eſt arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien ; il faut être nous pour ſavoir ce qui en eſt.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié c'eſt ma vie.

ÉGLÉ.

Entendez-vous ce qu'il dit, ſa vie ? comment me quitteroit-il ? Il faut bien qu'il vive & moi auſſi.

AZOR.

Oui, ma vie ; comment eſt-il poſſible qu'on ſoit ſi belle, qu'on ait de ſi beaux regards, une ſi belle bouche, & tout ſi beau ?

ÉGLÉ.

'aime tant qu'il m'admire !

MESROU.

Il eſt vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah ! que c'eſt bien dit, je l'adore ! Meſrou me comprend, je vous adore.

ÉGLÉ, *ſoupirant.*

Adorez donc ; mais donnez-moi le tems de reſpirer : ah !

CARISE.

Que de tendreſſe ! j'en ſuis enchanté moi-même ! Mais il n'y a qu'un moyen de la conſerver, c'eſt de nous en croire ; & ſi vous avez la ſageſſe de vous y déterminer, tenez, Églé, donnez ceci à Azor, ce ſera de quoi l'aider à ſupporter votre abſence.

ÉGLÉ, *prenant un portrait que Carise lui donne.*

Comment donc ! je me reconnois, c'eſt encore moi, & bien mieux que dans les eaux du ruiſſeau ; c'eſt toute ma beauté, c'eſt moi ; quel plaiſir de ſe trouver par-tout ! Regardez, Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah ! c'eſt Églé, c'eſt ma chere femme, la voilà ; ſinon que la véritable eſt encore plus belle. (*Il baiſe le portrait.*)

MESROU.

Du moins cela la repréſente.

AZOR.

Oui, cela la fait deſirer. (*Il le baiſe encore.*)

ÉGLÉ.

Je n'y trouve qu'un défaut. Quand il le baiſe, ma copie a tout.

AZOR, *prenant ſa main qu'il baiſe.*

Otons ce défaut-là.

ÉGLÉ.

Ah! ça, j'en veux autant pour m'amuſer.

MESROU.

Choiſiſſez de ſon portrait ou du vôtre.

ÉGLÉ.

Je les retiens tous deux.

MESROU.

Oh! il faut opter, s'il vous plaît; je ſuis bien-aiſe d'en garder un.

ÉGLÉ.

Hé bien! en ce cas-là, je n'ai que faire de vous pour avoir Azor, car j'ai déjà ſon portrait dans mon eſprit; ainſi donnez-moi le mien, je les aurai tous deux.

CARISE.

Le voilà d'une autre maniere. Cela s'appelle un miroir, il n'y a qu'à preſſer cet endroit pour l'ouvrir. Adieu nous reviendrons vous trouver dans quelque tems; mais de grace, ſongez aux petites abſences.

SCENE VII.

AZOR, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *tâchant d'ouvrir la boëte.*

VOYONS, je ne saurois l'ouvrir : essayez, Azor, c'est-là qu'elle a dit de presser.

AZOR, *l'ouvre & se regarde.*

Bon ! ce n'est que moi, je pense ; c'est ma mine que le ruisseau d'ici-près m'a montrée.

ÉGLÉ.

Ah ! ah ! que je voye donc : eh ! point du tout, cher homme, c'est plus moi que jamais ; c'est réellement votre Églé, la véritable ; tenez, approchez.

AZOR.

Eh ! oui, c'est vous, attendez donc, c'est nous deux, c'est moitié l'un & moitié l'autre ; j'aimerois mieux que ce fût vous toute seule ; car je m'empêche de vous voir toute entiere.

ÉGLÉ.

Ah ! je suis bien-aise d'y voir un peu de vous aussi, vous n'y gâtez rien ; avancez encore, tenez-vous bien.

AZOR.

Nos visages vont se toucher, voilà qu'ils se touchent : quel bonheur pour le mien ! quel ravissement !

ÉGLÉ.

Je vous sens bien, & je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchoient. (*Il lui prend un baiſer.*)

ÉGLÉ, *en ſe retournant.*

Oh ! vous nous dérangez ; à préſent je ne vois plus que moi, l'aimable invention qu'un miroir !

AZOR, *prenant le miroir d'Églé.*

Ah ! le portrait eſt auſſi une excellente choſe. (*Il le baiſe.*)

ÉGLÉ.

Cariſe & Meſrou ſont pourtant de bonnes gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien ; j'allois vous parler d'eux & de ce conſeil qu'il nous ont donné.

ÉGLÉ.

Sur ces abſences, n'eſt-ce pas? J'y rêvois auſſi.

AZOR.

Oui, mon Églé, leur prédiction me fait quelque peur ; je n'appréhende rien de ma part, mais n'allez pas vous ennuyer de moi, au moins, je ſerois déſeſpéré.

ÉGLÉ.

Prenez garde à vous-même, ne vous laſſez pas de m'adorer ; en vérité, toute belle que je ſuis, votre peur m'effraye auſſi.

AZOR.

Ah ! merveille, ce n'eſt pas à vous à trembler..... à quoi rêvez-vous ?

ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Allons, allons, tout bien examiné, mon parti eſt pris, donnons-nous du chagrin; ſéparons-nous pour deux heures : j'aime encore mieux votre cœur & ſon adoration, que votre préſence qui m'eſt pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi! nous quitter?

ÉGLÉ.

Ah! ſi vous ne me prenez pas au mot, tout-à-l'heure je ne le voudrai plus.

AZOR.

Hélas! le courage me manque.

ÉGLÉ.

Tantpis; je vous déclare que le mien ſe paſſe.

AZOR, *pleurant.*

Adieu, Églé, puiſqu'il le faut.

ÉGLÉ.

Vous pleurez; eh bien! reſtez donc, pourvu qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais s'il y en avoit.

ÉGLÉ.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCENE VIII.

ÉGLÉ, *ſeule.*

AH! il n'y eſt plus, je ſuis ſeule; je n'entends plus ſa voix, il n'y a plus que le miroir. (*Elle s'y regarde.*) J'ai eu tort de renvoyer mon homme; Cariſe & Meſrou ne ſavent ce qu'ils diſent. (*En ſe regardant.*) Si je m'étois mieux conſidérée, Azor neſeroit point parti, pour aimer toujours ce que je vois-là, il n'avoit pas beſoin de l'abſence... Allons, je vais m'aſſeoir auprès du ruiſſeau, c'eſt encore un miroir de plus.

SCENE IX.

ÉGLÉ, ADINE, *de loin.*

ÉGLÉ.

MAis que vois-je? encore une autre perſonne!

ADINE.

Ha, ha! qu'eſt-ce que c'eſt que ce nouvel objet-ci? (*Elle avance.*)

ÉGLÉ.

Elle me conſidere avec attention, mais ne m'admire point; ce n'eſt pas-là un Azor. (*Elle ſe regarde dans ſon miroir.*) C'eſt encore moins une Églé... Je crois pourtant qu'elle ſe compare.

ADINE.

Je ne ſais que penſer de cette figure-là; je ne ſais ce qui lui manque, elle a quelque choſe d'inſipide.

ÉGLÉ.

Elle eſt d'une eſpéce qui ne me revient point.

ADINE.

A-t-elle un langage?... Voyons.... Etes-vous une perſonne?

ÉGLÉ.

Oui, aſſurément, & très-perſonne.

ADINE.

Eh bien! n'avez-vous rien à me dire?

ÉGLÉ.

Non, d'ordinaire on me prévient; c'eſt à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi?

ÉGLÉ.

De vous? c'eſt moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi! vous n'êtes pas bien-aiſe de me voir?

ÉGLÉ.

Hélas! ni bien-aiſe ni fâchée, qu'eſt-ce que cela me fait?

ADINE.

Voilà qui eſt particulier; vous me conſidérez, je me montre, & vous ne ſentez rien? c'eſt que vous regardez ailleurs: contemplez-moi un peu attentivement; là, comment me trouvez-vous?

ÉGLÉ.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que vous? Eſt-il queſtion de vous? Je vous dis que c'eſt d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on penſe; voilà comme cela ſe pratique, & vous voulez que ce ſoit moi qui vous contemple pendant que je ſuis préſente?

ADINE.

Sans doute, c'eſt à la plus belle à attendre qu'on la remarque, & qu'on s'étonne.

ÉGLÉ.

Eh bien! étonnez-vous donc.

ADINE.

Vous ne m'entendez donc pas? On vous dit que c'eſt à la plus belle à attendre.

ÉGLÉ.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais ſi ce n'eſt pas moi, où eſt-elle? Je ſuis pourtant l'admiration des trois autres perſonnes qui habitent dans le monde.

ÉGLÉ.

Je ne connois pas vos perſonnes; mais je ſais qu'il y en a trois que je ravis, & qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je ſais que je ſuis ſi belle, ſi belle, que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde; voyez ce que c'eſt.

ÉGLÉ.

Que me contez-vous-là? Je ne me conſidere jamais que je ne ſois enchantée, moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée! Il eſt vrai que vous êtes paſſable, & même aſſez gentille; je vous rends juſtice, je ne ſuis pas comme vous.

ÉGLÉ, *à part.*

Je la battrois de bon cœur, avec ſa juſtice.

SCENE X.

CARISE, ÉGLÉ, ADINE.

CARISE.

QUE faites-vous donc-là toutes deux éloignées l'une de l'autre, & ſans vous parler ?

ADINE, *riant.*

C'eſt une nouvelle figure que j'ai rencontrée, & que ma beauté déſeſpere.

ÉGLÉ.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule eſpéce de perſonne qui aſpire à m'étonner, qui me demande ce que je ſens en la voyant, qui veut que j'aye du plaiſir à la voir, qui me dit : hé ! contemplez-moi donc : hé ! comment me trouvez-vous ? & qui prétend être auſſi belle que moi ?

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle ; comme cela ſe voit dans le miroir.

ÉGLÉ, *montrant le ſien.*

Mais qu'elle ſe voye donc dans celui-ci, ſi elle oſe.

ADINE.

Je ne lui demande qu'un coup d'œil dans le mien, qui eſt le véritable.

CARISE.

Doucement, ne vous emportez point, profitez plutôt du hazard qui vous a fait faire connoiſſance enſemble; uniſſons-nous tous, devenez compagnes, & joignez l'agrément de vous voir, à la douceur d'être toutes deux adorées; Églé, par l'aimable Azor qu'elle chérit; Adine, par l'aimable Meſrin qu'elle aime: allons, raccommodez-vous.

ÉGLÉ.

Qu'elle ſe défaſſe donc de ſa viſion de beauté qui m'ennuie.

ADINE.

Tenez, je ſais le moyen de lui faire entendre raiſon; je n'ai qu'à lui ôter ſon Azor dont je ne me ſoucie pas, mais rien que pour avoir la paix.

ÉGLÉ, *fâchée.*

Où eſt ſon imbécille Meſrin; malheur à elle ſi je le rencontre. Adieu, je m'écarte; car je ne ſaurois la ſouffrir.

ADINE.

Ha, ha, ha!... mon mérite eſt ſon averſion.

ÉGLÉ, *ſe retournant.*

Ha, ha, ha! quelle grimace!

SCENE XI.

ADINE, CARISE.

CARISE.

ALLONS, laiſſez-la dire.

ADINE.

Vraiment, bien entendu; elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici ; voilà l'heure de votre leçon de muſique, je ne pourrai pas vous la donner ſi vous tardez.

ADINE.

Je vous ſuis ; mais j'apperçois Meſrin, je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne ſerai qu'un moment en paſſant.

SCENE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE, *appelle.*

MESRIN.

MESRIN, *accourant.*

Quoi! c'eſt vous, c'eſt mon Adine qui eſt revenue! Que j'ai de joie! Que j'étois impatient!

ADINE.

Eh! non, remettez votre joie; je ne ſuis pas revenue, je m'en retourne, ce n'eſt que par hazard que je ſuis ici.

MESRIN.

Il falloit donc y être avec moi par hazard.

ADINE.

Écoutez, écoutez ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abrégez, car j'ai autre choſe à faire.

ADINE.

J'ai fait. (*A Meſrin.*) Je ſuis belle, n'eſt-ce pas?

MESRIN.

Belle, ſi vous êtes belle!

ADINE.

Il n'héſite pas, lui, il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine! la beauté même.

ADINE.

Eh ! oui, je n'en doute pas : & cependant vous, Carise & moi, nous nous trompons, je suis laide.

MESRIN.

Mon Adine.

ADINE.

Elle-même : en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle personne qui est d'un autre monde, & qui, au lieu d'être étonnée de moi, d'être transportée comme vous l'êtes, & comme elle devroit l'être, vouloit, au contraire, que je fusse charmée d'elle, & sur le refus que j'en ai fait, m'a accusée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colere.

ADINE.

M'a soutenu que vous me quitteriez quand vous l'auriez vûe.

CARISE.

C'est qu'elle étoit fâchée.

MESRIN.

Mais, est-ce bien une personne ?

ADINE.

Elle dit que oui, & elle en paroît une, à-peu-près.

CARISE.

Ç'en est une aussi.

ADINE.

Elle reviendra, ſans doute ; & je veux abſolument que vous la mépriſiez : quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous faſſe peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible.

ADINE.

Elle s'appelle... attendez, elle s'appelle...

CARISE.

Églé.

ADINE.

Oui, c'eſt une Églé : voici à préſent comme elle eſt faite : c'eſt un viſage fâché, renfrogné, qui n'eſt pas noir comme celui de Cariſe, qui n'eſt pas blanc comme le mien non plus ; c'eſt une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas.

ADINE.

Oh ! point du tout, couleur indifférente ; elle a des yeux, comment vous dirai je ? des yeux qui ne font pas plaiſir, qui regardent, voilà tout ; une bouche ni grande ni petite ; une bouche qui lui ſert à parler ; une figure toute droite, & qui ſeroit pourtant à-peu-près comme la nôtre, ſi elle étoit bien faite, qui a des mains qui vont & qui viennent, des doigts longs & maigres, & je penſe avec une

voix rude & aigre : oh ! vous la reconnoîtrez bien.

MESRIN.

Il me ſemble que je la vois ; laiſſez-moi faire, il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifiée.

ADINE.

Bien humiliée, bien déſolée.

MESRIN.

Et bien moquée : oh ! ne vous embarraſſez pas, & donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh ! prenez-la, c'eſt pour vous que je l'ai.

(*Meſrin baiſe ſa main.*)

CARISE.

Allons, tout eſt dit, partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiſer ma main.

CARISE, *lui ôtant la main.*

Laiſſez-la donc, Meſrin, je ſuis preſſée.

ADINE.

Adieu, tout ce que j'aime, je ne ſerai pas long-tems ; ſongez à ma vengeance.

MESRIN.

Adieu, tout mon charme, je ſuis furieux.

SCENE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN, *les premieres mots, ſeul, répétant le portrait.*

UNE couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle... où pourrois-je la trouver, (*Voyant Azor.*) mais j'apperçois quelqu'un, c'eſt une perſonne comme moi; ſeroit-ce Églé? non, car elle n'eſt point difforme.

AZOR, *le conſidérant.*

Vous êtes pareille à moi, ce me ſemble.

MESRIN.

C'eſt ce que je penſois.

AZOR.

Vous êtes donc un homme?

MESRIN.

On m'a dit que oui.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit: eſt-ce que vous connoiſſez des perſonnes?

AZOR.

Oh! oui, je les connois toutes; deux noires & une blanche.

MESRIN.

Moi, c'eſt la même choſe ; d'où venez-vous ?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Eſt-ce du mien ?

AZOR.

Ah ! je n'en ſais rien ; car il y en a tant.

MESRIN.

Qu'importe, votre mine me convient, mettez votre main dans la mienne ; il faut nous aimer.

AZOR.

Oui-dà, vous me réjouiſſez ; je me plais à vous voir, ſans que vous ayez des charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus, je ne me ſoucie pas de vous, ſinon que vous êtes bon homme.

AZOR.

Voilà ce que c'eſt, je vous trouve de même, un bon camarade, moi un autre bon camarade ; je me moque du viſage.

MESRIN.

Eh ! quoi donc, c'eſt par la bonne humeur que je vous regarde ! A propos, prenez-vous vos repas ?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh bien ! je les prends auſſi, prenons-les enſemble pour notre divertiſſement, afin de

nous tenir gaillards ; allons, ce ſera pour tantôt, nous rirons, nous ſauterons, n'eſt-il pas vrai ? j'en ſaute déjà. (*Il ſaute.*)

AZOR ; *il ſaute auſſi.*

Moi de même, & nous ſerons deux, peut-être quatre, car je le dirai à ma blanche qui a un viſage : il faut voir ; ah ! ah ! c'eſt elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux !

MESRIN.

Oh ! je le crois, camarade ; car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus, auprès d'une autre mine que je connois, que nous mettrons avec nous, qui me tranſporte, & qui a des mains ſi douces, ſi blanches, qu'elle me laiſſe tant baiſer.

AZOR.

Des mains, camarade ; eſt-ce que ma blanche n'en a pas auſſi qui ſont céleſtes, & que je careſſe tant qu'il me plaît ? je les attends.

MESRIN.

Tant mieux, je viens de quitter les miennes, & il faut que je vous quitte auſſi pour une petite affaire ; reſtez ici juſqu'à ce que je revienne avec mon Adine, & ſautons encore pour nous réjouir de l'heureuſe rencontre. (*Ils ſautent tous deux en riant.*) Ha, ha, ha !

SCENE XIV.

AZOR, MESRIN, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *s'approchant.*

QU'EST-CE que c'eſt que cela qui plaît tant?

MESRIN, *la voyant.*

Ah! le bel objet qui nous écoute!

AZOR.

C'eſt ma blanche; c'eſt Églé.

MESRIN, *à part,*

Églé! c'eſt-là ce viſage fâché?

AZOR.

Ah! que je ſuis heureux!

ÉGLÉ, *s'approchant.*

C'eſt donc un nouvel ami qui nous a apparu tout d'un coup?

AZOR.

Oui, c'eſt un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, & qui arrive d'un monde ici-près.

MESRIN.

Ah! qu'on a de plaiſir dans celui-ci!

ÉGLÉ.

En avez-vous plus que dans le vôtre?

MESRIN.

Oh! je vous en aſſure.

ÉGLÉ.

Eh bien! l'homme, il n'y a qu'à y reſter.

AZOR.

C'eſt ce que nous diſions, car il eſt tout-à-

fait bon & joyeux ; je l'aime, non pas comme j'aime ma raviſſante Églé que j'adore, au lieu qu'à lui je n'y prends ſeulement pas garde, il n'y a que ſa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languiſſois. (*Il lui baiſe une main.*)

MESRIN, *lui prend l'autre main.*

Je vais donc prendre l'autre. (*Il baiſe cette main, Églé rit & ne dit mot.*)

AZOR, *lui reprenant cette main.*

Oh ! doucement, ce n'eſt pas ici votre blanche, c'eſt la mienne ; ces deux mains ſont à moi, vous n'y avez rien.

ÉGLÉ.

Ah ! il n'y a pas de mal ; mais à propos, allez-vous-en, Azor, vous ſavez bien que l'abſence eſt néceſſaire, il n'y a pas aſſez long-tems que la nôtre dure.

AZOR.

Comment ! il y a je ne ſais combien d'heures que je ne vous ai vûe.

ÉGLÉ.

Vous vous trompez, il n'y a pas aſſez long-tems, vous dis-je ; je ſais bien compter, & ce que j'ai réſolu, je le veux tenir.

AZOR.

Mais vous allez reſter ſeule.

ÉGLÉ.

Eh bien ! je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas, camarade.

AZOR.

Je crois que vous vous fâchez contre moi.

ÉGLÉ.

Pourquoi m'obſtinez-vous ; ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de ſi dangereux que de nous voir ?

AZOR.

Ce n'eſt peut-être pas la vérité.

ÉGLÉ.

Et moi je me doute que ce n'eſt pas un menſonge. (*Ariſe paroît ici dans l'éloignement & écoute.*)

AZOR.

Je pars donc pour vous complaire, *mais je* ſerai bientôt de retour ; allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à paſſer le tems.

MESRIN.

Oui ; mais.....

ÉGLÉ, *ſouriant.*

Quoi ?

MESRIN.

C'eſt qu'il y a long-tems que je me promene.

ÉGLÉ.

Il faut qu'il ſe repoſe.

MESRIN.

Et j'aurois empêché que la belle femme ne s'ennuie.

ÉGLÉ.

Oui, il empêcheroit.

AZOR.

N'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit être ſeule, ſans cela je la déſennuierois encore mieux que vous. Partons.

ÉGLÉ, *à part, & de dépit.*

Partons.

SCENE XV.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE, *approche & regarde Églé qui rêve.*

A Quoi rêvez-vous donc?

ÉGLÉ.

Je rêve que je ne ſuis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin?

ÉGLÉ.

Ce n'eſt pas du chagrin non plus, c'eſt de l'embarras d'eſprit.

CARISE.

D'où vient-il?

ÉGLÉ.

Vous nous diſiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne ſait ce qui peut arriver.

CARISE.

Il eſt vrai.

ÉGLÉ.

Eh bien! je ne ſais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous?

ÉGLÉ.

Il me ſemble que je ſuis fâchée contre moi, que je ſuis fâchée contre Azor; je ne ſais à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous?

ÉGLÉ.

C'eſt que j'ai deſſein d'aimer toujours Azor, & j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Seroit-il poſſible?

ÉGLÉ.

Oui, j'en veux à Azor, parce que ſes manieres en ſont cauſe.

CARISE.

Je ſoupçonne que vous lui cherchez querelle.

ÉGLÉ.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de même, je ſerai bientôt fâchée contre vous auſſi.

CARISE.

Vous êtes, en effet, de bien mauvaiſe humeur; mais que vous a fait Azor?

ÉGLÉ.

Ce qu'il m'a fait? Nous convenons de nous ſéparer, il part, il revient ſur le champ, il voudroit toujours être là; à la fin ce que vous lui avez prédit, lui arrivera.

CARISE.

Quoi? que vous ceſſerez de l'aimer?

ÉGLÉ.

Sans doute ; ſi le plaiſir de ſe voir s'en va quand on le prend trop ſouvent, eſt-ce ma faute, à moi ?

CARISE.

Vous nous avez ſoutenu que cela ne ſe pouvoit pas.

ÉGLÉ.

Ne me chicanez donc pas ; que ſavois-je ? je l'ai ſoutenu par ignorance.

CARISE.

Églé, ce ne peut pas être ſon trop d'empreſſement à vous voir qui lui nuit auprès de vous, il n'y a pas aſſez long-tems que vous le connoiſſez.

ÉGLÉ.

Pas mal de tems ; nous avons déjà eu trois converſations enſemble, & apparemment que la longueur des entretiens eſt contraire.

CARISE.

Vous ne dites pas ſon véritable tort, encore une fois.

ÉGLÉ.

Oh ! il en a encore un & même deux, il en a je ne ſais combien : premierement, il m'a contrariée ; car mes mains ſont à moi, je penſe, elles m'appartiennent, & il défend qu'on les baiſe.

CARISE.

Et qui eſt-ce qui a voulu les baiſer ?

ÉGLÉ.

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, & qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui eſt aimable?

ÉGLÉ.

Oh! charmant, plus doux qu'Azor, & qui propoſoit auſſi de demeurer pour me tenir compagnie, & ce fantaſque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie, l'a querellé, l'a emmene bruſquement ſans conſulter mon deſir: ha! ha! je ne ſuis donc pas ma maitreſſe? Il ne ſe fie donc pas moi? Il a donc peur qu'on ne m'aime?

CARISE.

Non; mais il a craint que ſon camarade ne vous plût.

ÉGLÉ.

Eh bien! il n'a qu'à me plaire davantage; car à l'égard d'être aimée, je ſuis bien-aiſe de l'être, je le déclare; & au lieu d'un camarade en eut-il cent, je voudrois qu'ils m'aimaſſent tous, c'eſt mon plaiſir; il veut que ma beauté ſoit pour lui tout ſeul, & moi je prétends qu'elle ſoit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez, votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites-là, mais de ce vous aimez mieux à préſent ſon camarade lui.

ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Croyez-vous ? vous pourriez bien avoir raiſon.

CARISE.

Eh ! dites-moi, ne rougiſſez-vous pas un peu de votre inconſtance ?

ÉGLÉ.

Il me paroît que oui, mon accident me fait honte ; j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en eſt pas une ; vous aviez tant promis de l'aimer conſtamment.

ÉGLÉ.

Attendez, quand je l'ai promis, il n'y avoit que lui, il falloit donc qu'il reſtât ſeul ; le camarade n'étoit pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raiſons-là ne ſont point bonnes, vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

ÉGLÉ.

Il eſt vrai que je ne les eſtime pas beaucoup ; il y en a pourtant une excellente, c'eſt que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-deſſus ; ce n'eſt pas qu'il vaille mieux, c'eſt qu'il a l'avantage d'être nouveau venu.

ÉGLÉ.

Mais cet avantage-là eſt conſidérable ; n'eſt-ce rien que d'être nouveau venu ? N'eſt-ce rien que d'être un autre ? Cela eſt fort joli,

au moins ; ce ſont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoutez que ce nouveau venu vous aimera.

ÉGLÉ.

Juſtement, il m'aimera, je l'eſpere ; il a encore cette qualité-là.

CARISE.

Au lieu qu'Azor n'en eſt pas à vous aimer.

ÉGLÉ.

Eh ! non ; car il m'aime déjà.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement ! je gagerois bien que vous n'en êtes pas contente.

ÉGLÉ.

Je ne ſuis contente de rien : d'un côté le changement me fait peine, de l'autre il me fait plaiſir : je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre ; ils ſont tous deux de conſéquence : auquel des deux ſuis-je le plus obligé ? Faut-il me faire de la peine ? Faut-il me faire du plaiſir ? Je vous défie de le dire.

CARISE.

Conſultez votre bon cœur, vous ſentirez qu'il condamne votre inconſtance.

ÉGLÉ.

Vous n'écoutez donc pas : mon bon cœur le condamne, mon bon cœur l'approuve ; il dit oui, il dit non, il eſt de deux avis ; il n'y a donc qu'à choiſir le plus commode.

CARISE.

Savez-vous le parti qu'il faut prendre ? c'eſt de fuir le camarade d'Azor : allons, venez, vous n'aurez pas la peine de combattre.

ÉGLÉ, *voyant venir Meſrin.*

Oui ; mais nous fuyons bien tard, voilà le combat qui vient, le camarade arrive.

CARISE.

N'importe, efforcez-vous ; courage, ne le regardez pas.

SCENE XVI.

MESROU, *de loin voulant retenir Meſrin qui ſe dégage*, ÉGLÉ, CARISE.

MESROU.

IL s'échappe de moi, il veut être inconſtant ; empêchez-le d'approcher.

CARISE, *à Meſrin.*

N'avancez pas.

MESRIN.

Pourquoi ?

CARISE.

C'eſt que je vous le défends ; Meſrou & moi nous devons avoir quelque autorité ſur vous, nous ſommes vos maîtres.

MESRIN, *ſe révoltant.*

Mes maîtres ! Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un maître ?

CARISE.

Eh bien ! je ne vous le commande plus, je vous en prie, & la belle Églé joint ſa priere à la mienne.

ÉGLÉ.

Moi ? point du tout, je ne joins point de priere.

CARISE, *à Églé, à part.*

Retirons-nous, vous n'êtes pas encore ſûre qu'il vous aime.

ÉGLÉ.

Oh ! je n'eſpere pas le contraire ; il n'y a qu'à lui demander ce qui en eſt. Que ſouhaitez-vous, le joli camarade ?

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeller mon ame.

ÉGLÉ.

Vous voyez bien qu'il parle de ſon ame, eſt-ce que vous m'aimez ?

MESRIN.

Comme un perdu.

ÉGLÉ.

Ne l'avois-je pas bien dit ?

MESRIN.

M'aimez-vous auſſi ?

ÉGLÉ.

Je voudrois bien m'en diſpenſer ſi je le pouvois, à cauſe d'Azor qui compte ſur moi.

MESROU.

Meſrin, imitez Églé, ne ſoyez point infidele.

ÉGLÉ.

Meſrin ! l'homme s'appelle Meſrin ?

MESRIN.

Eh ! oui.

ÉGLÉ.

L'ami d'Adine ?

MESRIN.

C'eſt moi qui l'étois, & qui n'ai plus beſoin de ſon portrait.

ÉGLÉ, *le prend.*

Son portrait & l'ami d'Adine ! il a encore ce mérite-la ; ah ! ah ! Cariſe, voilà trop de qualités, il n'y a pas moyen de réſiſter ; Meſrin, venez que je vous aime.

MESRIN.

Ah ! délicieuſe main que je poſſéde !

ÉGLÉ.

L'incomparable ami que je gagne !

MESROU.

Pourquoi quitter Adine ? Avez-vous à vous plaindre d'elle ?

MESRIN.

Non, c'eſt ce beau viſage-là qui veut que je la laiſſe.

ÉGLÉ.

C'eſt qu'il a des yeux, voilà tout.

MESRIN.

Oh ! pour infidele je le ſuis ; mais je n'y ſaurois que faire.

ÉGLÉ.

Oui, je l'y contrains, nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor & elle vont être au déſeſpoir.

MESRIN.

Tantpis.

ÉGLÉ.

Quel reméde ?

CARISE.

Si vous voulez, je ſais le moyen de faire ceſſer leur affliction avec leur tendreſſe.

MESRIN.

Eh bien ! faites.

ÉGLÉ.

Eh ! non ; je ſerai bien-aiſe qu'Azor me regrette, moi, ma beauté le mérite : il n'y a pas de mal auſſi qu'Adine ſoupire un peu, pour lui apprendre à ſe méconnoître.

SCENE XVII.

MESRIN, ÉGLÉ, CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

VOici Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embraſſe, il va être bien étonné.

CARISE.

A ſa contenance, on diroit qu'il devine le tort que vous lui faites.

ÉGLÉ.

Oui, il eſt triſte : ah ! il y a bien de quoi.

(*Azor s'avance honteux ; elle continue.*)

Etes-vous bien fâché, Azor ?

AZOR.

Oui, Églé.

ÉGLÉ.

Beaucoup ?

AZOR.

Aſſurément.

ÉGLÉ.

Il y paroît : eh ! comment ſavez-vous que j'aime Meſrin ?

AZOR, *étonné.*

Comment !

MESRIN.

Oui, camarade.

AZOR.

Églé vous aime, elle ne ſe ſoucie plus de moi ?

ÉGLÉ.

Il eſt vrai.

AZOR, *gai.*

Eh ! tant mieux, continuez, je ne me ſoucie plus de vous non plus ; attendez-moi, je reviens.

ÉGLÉ.

Arrêtez donc, que voulez-vous dire ? vous

ne m'aimez plus, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

AZOR, *en s'en allant.*

Tout-à-l'heure vous ſaurez le reſte.

SCENE XVIII.

MESROU, ÉGLÉ, CARISE, MESRIN.

MESRIN.

VOUS le rappellez, je penſe: eh! d'où vient? qu'avez-vous affaire à lui, puiſque vous m'aimez.

ÉGLÉ.

Eh! laiſſez-moi faire, je ne vous en aimerai que mieux, ſi je puis le ravoir; c'eſt ſeulement que je ne veux rien perdre.

CARISE & MESROU, *riant.*

Hé! hé! hé! hé!

ÉGLÉ.

Le beau ſujet de rire!

SCENE XIX.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ, MESRIN, ADINE.

ADINE, *riant.*

Bon jour, la belle Églé ; quand vous voudrez vous voir, adreſſez-vous à moi ; j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

ÉGLÉ, *lui jettant le ſien.*

Tenez, je vous rends le vôtre qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment, Meſrin, mon portrait ! & comment l'a-t-elle ?

MESRIN.

C'eſt que je l'ai donné.

ÉGLÉ.

Allons, Azor, venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez ! Et moi ?

ADINE.

Paſſez ici, Meſrin, que faites-vous-là ? vous extravaguez, je penſe.

SCENE DERNIERE.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ, MESRIN, LE PRINCE, HERMIANNE, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANNE, *entrant avec vivacité.*

NON, laiſſez-moi, Prince, je n'en veux pas voir davantage ; cette Adine & cette Églé me ſont inſupportables : il faut que le ſort ſoit tombé ſur ce qu'il y aura jamais de plus haïſſable parmi mon ſexe.

ÉGLÉ.

Qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant ? je me ſauve. (*Ils veulent tous fuir.*)

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur ; voici de nouveaux camarades qui viennent, ne les épouvantez point, & voyons ce qu'ils penſent.

MESLIS, *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ah ! chere Dina, que de perſonnes !

DINA.

Oui ; mais nous n'avons que faire d'elles.

MESLIS.

Sans doute, il n'y en a pas une qui vous

reſſemble. Ah ! c'eſt vous Cariſe & Meſrou ; tout cela eſt-il hommes ou femmes ?

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes, voilà les unes & voici les autres ; voyez, Meſlis, ſi parmi les femmes vous n'en verriez pas quelqu'une qui vous plairoit encore plus que Dina, on vous la donneroit.

ÉGLÉ.

J'aimerois bien ſon amitié.

MESLIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choiſiſſez-en une autre.

MESLIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaiſent point ; mais je ne me ſoucie pas d'elles, il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA, *jettant ſon bras ſur le ſien.*

Que c'eſt bien dit !

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA, *le prenant par-deſſous le bras.*

Tout eſt vu, allons-nous-en.

HERMIANNE.

L'aimable enfant ! je me charge de ſa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Meſlis.